This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

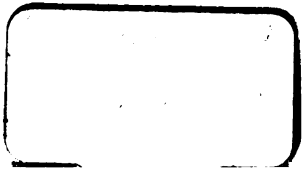
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580815 8

Fiction, French,



ANNEX

NKV

Ancient

Ancelot

NKV

UNE

FAMILLE PARISIENNE

AU XIXe SIÈCLE.

ASTOR NEW YORK

UNE

FAMILLE PARISIENNE

AU XIXe SIÈCLE.

ASTOR NEW YORK

MADAME ANCELOT.

UNE

FAMILLE PARISIENNE

AU XIXE SIÈCLE.

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.

1857

LENOX LIBRARY
NEW YORK

UNE FAMILLE PARISIENNE

AU XIXe SIÈCLE.

PREMIÈRE PARTIE.

I

La nuit porte conseil.

Un matin du printemps de 1845, lorsque le convoi du chemin de fer de Paris s'arrêta au débarcadère de Fontainebleau, on put remarquer une jeune femme d'une grande beauté sortant d'un wagon où elle était seule. Du reste, les voyageurs étaient peu nombreux; mais tous portèrent involontairement leurs regards sur cette belle personne, quand on la vit s'éloigner à pas lents : sa noble et gracieuse manière de

marcher et de se mouvoir avait ce charme sympathique qui attire toujours les yeux et retient souvent les cœurs.

Si l'on eût suivi ses pas, on l'aurait vue se détourner de la route qui mène dans l'intérieur de la ville, prendre un chemin qui lui paraissait bien connu, puis, après avoir dépassé toutes les demeures habitées, se diriger vers la forêt de Fontainebleau. Là, ses pas devinrent plus pressés jusqu'à ce qu'arrivée à un de ces sites pittoresques si nombreux dans cette belle forêt, elle s'assit et se mit à regarder autour d'elle. On apercevait encore un trouble douloureux sur son jeune et frais visage ; mais à mesure que ses yeux s'arrêtaient sur les profondeurs du bois et se promenaient sur les prairies, on voyait diminuer son agitation pénible, le calme revenait sur son beau visage, et on sentait que l'âme de cette charmante personne troublée, participait petit à petit à cette sérénité douce, pure et suave dont la nature est imprégnée dans la matinée d'un jour radieux.

Les lèvres légèrement contractées de la jeune rêveuse se détendaient, s'entr'ouvraient pour reprendre la naïveté gracieuse de l'insouciance, et pour laisser passer jusqu'à sa poitrine, comprimée par un mal secret, un air doux et frais qui lui permettait de respirer plus librement... Ses beaux bras semblaient se mouvoir avec plus de facilité, et ses petites mains, un peu crispées jusque-là, reprenaient cette pose non-

chalante qu'ont les mains dans les moments de bien-être moral et physique.

Car les mains participent à toutes les émotions de l'âme, et les expriment involontairement, même dans les personnes à qui l'éducation apprend dès l'enfance à faire le moins de mouvement possible. Lorsqu'on a pris l'habitude de porter une part de son observation sur les mains, il suffit de les voir abandonnées à elles-mêmes, pour deviner quelles passions agitent l'âme à laquelle elles appartiennent.

En examinant les mains de cette belle personne, on voyait d'abord que ses petits doigts allongés et flexibles avaient un air intelligent; puis, ils révélaient l'habitude de travaux délicats exécutés avec autant d'adresse que de patience. Mais quand elle eut laissé tomber près d'elle sur l'herbe fine et douce une de ses mains dans un mol abandon, et que l'autre s'étendit lentement sur ses genoux, il était facile de comprendre que la jeune rêveuse, affranchie d'une contrainte pénible, délivrée d'un monde factice dont elle se sentait à l'abri avec bonheur, allait employer à la contemplation ces moments de loisir solitaire qu'elle avait voulu se procurer.

Cette belle personne se nommait *Sophie;* ce doux nom, qui veut dire sagesse, allait bien à sa gracieuse vertu, mais quelle sagesse en ce monde n'a eu ses jours de troubles? Sophie avait déjà trouvé du courage dans elle-même; elle essayait de trouver du

calme dans l'aspect de la nature : c'était déjà beaucoup de sagesse pour une sagesse de dix-huit ans !

La veille de ce jour où Sophie, solitaire, se reposait à l'ombre des bois, on l'avait vue parée de tout l'éclat de la toilette et du bonheur, au milieu d'un bal éblouissant de lumière, de diamants et de fleurs, chez un des plus riches banquiers de Paris. Bien plus, cette fête splendide, joyeuse, rayonnante, était moins rayonnante et moins joyeuse que le cœur de Sophie ; une de ces joies qui semblent reculer l'horizon de la vie par delà l'infini, avait tout à coup changé pour elle l'aspect de ce qui l'entourait. Ce n'était plus un plaisir de la terre, c'était un bonheur du ciel qui avait surpris et exalté son âme, et sa beauté en était devenue tellement éblouissante, que l'admiration générale s'était manifestée de manière à ne laisser ni à elle ni à personne le moindre doute à cet égard. Mais dans ce magnifique salon où les regards s'étaient tournés vers elle avec tant de sympathiques émotions, il y avait deux autres jeunes filles bien plus parées et bien moins jolies : Marthe et Georgette Kinserlay, les filles de ce riche banquier chez qui la fête se donnait : Marthe, chétive, pâle, et dont la petite taille, légèrement déviée, n'allait pas à l'épaule de la svelte Sophie. Elle avait beau dissimuler de son mieux les défauts de la nature sous les plus élégantes étoffes taillées par les plus habiles couturières, la simple robe de mousseline de la belle Sophie dévoilait, mal-

gré sa forme modeste, de telles beautés naturelles, qu'à côté d'elle tous les efforts de l'art ne pouvaient attirer les regards sur la fille du banquier. Quant à Georgette, avec ses quatorze ans, sa fraîcheur charmante, sa naïveté gracieuse, elle eût pu plaire à côté de tout, mais elle ne s'en souciait guère ; elle dansait pour sauter, riait d'un rien, ne sentait que de la bienveillance pour tous, et ne croyait pas qu'on fût dans ce monde pour autre chose que pour s'amuser. Pendant le bal, elle avait admiré Sophie, et ne l'en aimait pas moins.

Dans un moment où Sophie, quittant la contredanse qui venait de finir, retournait à sa place près de Georgette, Marthe s'approcha vivement, et, prenant un éventail placé sur son fauteuil, dit à Sophie d'une voix tremblante de colère : « Je sais ce qui vous rend si triomphante... mais cela ne durera pas... » Puis elle s'éloigna et fut s'asseoir près de sa mère.

Toute cette joie, qui transfigurait la beauté de Sophie, s'éteignit. Un voile se déchira dans sa pensée et lui montra un abîme au-dessous des nuages resplendissants d'où elle était précipitée : le ton sec et ironique de Marthe, son œil flamboyant lui avaient tout appris, même avant que la petite Georgette eût ajouté, en lui indiquant un beau jeune homme debout à l'autre extrémité du salon :

— Voyez donc, ma bonne amie, comme le futur de Marthe vous regarde!

Le bal finissait... c'était le premier auquel assistaient les trois jeunes filles... elles avaient commencé toutes trois par être enivrées de sa splendeur brillante. L'éclat des bougies, le parfum des fleurs, les sons enchanteurs de l'orchestre, tout se réunit dans un bal pour en rendre les premières heures ravissantes. Peut-être se mêle-t-il à ce prestige un secret désir, une espérance *inavouée* de succès personnels. On sent vaguement qu'on aura plus de beauté et plus d'esprit sous l'empire de cette fascination, et que tout cet éclat n'est fait que pour mettre mieux en lumière ce qui peut briller. C'est peut-être là, plus que partout ailleurs, qu'est mis en jeu ce besoin de plaire, d'être aimée, d'être admirée et de l'emporter sur les autres, qui est le fond de cette nature humaine si souvent en contradiction avec elle-même et plus souvent encore en lutte et en combat entre ceux qui la composent. Il y a dans les hommes un égal besoin de sympathie et de domination. On se cherche pour s'imposer autant que pour s'aimer. Chacun veut l'amour, l'admiration et l'obéissance de ses semblables, et ce besoin commun à tous excite de jalouses et parfois de cruelles rivalités; aussi des luttes incessantes marquent-elles chaque page des annales de l'histoire du temps passé, sans que le présent ait rien gagné à l'expérience de tant de douleurs. Parfois la haute sagesse de quelques-uns apporte des lumières qui pourraient enseigner une meilleure route à suivre

pour arriver au bonheur; mais qui veut marcher à leur clarté? Parfois aussi des lois sages, des idées religieuses, compriment, un moment, des passions nuisibles; mais elle recommencent à déborder même au travers des digues qui semblent les mieux posées, et les époques les plus heureuses sont celles où ces rivalités ne s'exercent que dans l'arène paisible d'un salon. Le bal est pour les vanités féminines le véritable champ de bataille: et, s'il arrive là, comme ailleurs, que plus d'un camp s'attribue la victoire devant le public, chacun sait bien intérieurement à quoi s'en tenir .. Il est rare que la fin d'un bal réalise toutes les espérances qu'avait fait concevoir le commencement. Que d'orgueils ont souffert sous l'apparence d'un triomphe! que de cœurs ont été blessés, que d'affections s'y sont détruites! — Tout bien compté, il y a autant de blessures et de morts que dans tout autre combat, et la bataille, pour n'être pas sanglante, n'en est pas moins meurtrière. De plus, pour ceux qui restent dans la maison où le bal vient d'avoir lieu, il y a une tristesse infinie dans l'aspect désert de ces salons qui étaient encombrés, dans le silence qui succède à l'orchestre harmonieux et au bruissement de la foule... dans ces fleurs qui sont fanées, dans ces bougies qui s'éteignent : c'est triste comme la fin... comme la mort.

Aussi Sophie restait-elle immobile à la place où Marthe lui avait parlé. La solitude se faisait à ses

côtés, le silence y régnait, et l'impression de ce qui se passait dans les salons se perdait pour elle dans l'impression plus violente qui lui serrait le cœur. Elle fût restée là en proie à mille pensées douloureuses, si l'étourdie Georgette ne l'eût prise par le bras en lui disant : « Venez donc, il est temps de rentrer dans notre appartement. » Sophie marcha sans savoir ce qu'elle faisait, suivit machinalement les deux sœurs, et, arrivée dans sa chambre à elle, qui précédait la leur, elle s'arrêta et leur dit adieu par l'habitude d'agir ainsi... Son âme était absente de ses paroles et de ses actions.

Mais tout à coup elle revint à elle, regarda sa chambre solitaire, marcha tout alentour avec anxiété; puis, ayant l'air de prendre une subite résolution, elle entra dans la chambre des jeunes filles et leur offrit ses services pour détacher les toilettes de bal. La femme de chambre, occupée dans ce désordre qui suit une fête, n'était pas à son poste ordinaire.

Georgette riait et sautait encore par la chambre; elle ne s'occupa de sa toilette de nuit qu'à travers mille interruptions : elle riait de tout, et avait une moquerie imitative qui rendait grotesques tous les ridicules qu'elle apercevait. Mais sa gaieté ne fut point communicative ce soir-là; Sophie n'entendait rien, et Marthe n'écoutait pas. Celle-ci, dans sa mauvaise humeur, cherchait même à la faire taire, et elle repoussa les soins de Sophie avec une vivacité

aigre et irritée qui lui donnait un tremblement fébrile et altérait toute sa physionomie.

Cependant, quand elles furent au lit, Sophie, avec son inaltérable douceur, vint embrasser Marthe, et mit dans l'adieu du soir une inflexion de voix qui avait presque l'air de demander grâce, et qui réveilla dans le cœur de la jeune fille un peu de cette tendresse qu'elle avait eue pour Sophie et qui n'avait été altérée que ce jour-là. « Bonsoir, Sophie, » dit-elle ; et comme leurs figures se touchaient, Marthe ajouta tout bas : « Je t'aime, mais tu es trop belle ! » Puis, comme étonnée et honteuse d'avoir révélé le secret de sa colère, elle se renfonça dans son oreiller et ce cacha sous ses couvertures. Cependant les mots et les émotions de la jeune fille étaient arrivés au cœur de Sophie.

Elle était décidée.

— Marthe, dit-elle d'une voix ferme, vous êtes bonne, vous devez être heureuse. Puis elle s'éloigna.

Sophie embrassa encore Georgette, qui s'endormait en riant ; ensuite elle prêta l'oreille à la porte entr'ouverte d'une chambre voisine. C'était celle où couchait d'ordinaire une femme de service à côté de la plus jeune des trois sœurs.

Un son faible et plaintif vint jusqu'à Sophie, qui entra en disant : « Pauvre petite, je ne t'oubliais pas. »

Elle s'approcha du lit où couchait une enfant de huit à neuf ans. Les domestiques, occupés encore par suite de la fête, l'avaient oubliée. Une lampe seule veillait à côté d'elle, et sa lueur se projetait sur un visage délicat dont les traits fins, immobiles, d'un blanc mat sans la moindre couleur indiquant la vie, faisaient l'effet d'une figure de cire. De petites plaintes inarticulées s'échappaient de temps en temps de ses lèvres pâles et entr'ouvertes. Sophie jeta un coup d'œil autour d'elle, et aperçut le dîner de l'enfant hors de sa portée et de sa vue, évidemment oublié là. Elle en apporta vite quelque chose à la petite fille, qui mangea avidement. Sophie la regardait, triste et pensive ; et quand le repas fut fini, elle arrangea l'oreiller et y ramena doucement la tête mignonne, pâle et entourée de grosses boucles blondes qui s'échappaient du petit bonnet de nuit, puis elle l'embrassa au front. Alors l'enfant souleva ses bras, les croisa autour du cou de Sophie, et par un doux mouvement se retira du lit pour appuyer toute sa tête et tout son cœur contre le visage et le cœur de Sophie, la serrant contre elle à plusieurs reprises, tandis que Sophie la soutenait et répondait tendrement à ses étreintes. Elles restèrent ainsi quelques instants : c'était comme un muet entretien de deux âmes qui se communiquaient l'une à l'autre; puis le corps délicat de l'enfant s'affaissa sur le lit, ses grands yeux bleus se fermèrent, elle s'endormit.

Elle avait peu à faire pour cela. Sa vie était un demi-sommeil ; elle avait si peu de force qu'elle ne s'agitait jamais vivement. C'est à peine si elle faisait les mouvements indispensables.... elle n'entendait rien ; affligée dès sa naissance d'une complète surdité, sa bouche ne prononçait que quelques sons inintelligibles. Elle avait reçu le nom d'Angèle, tant la pauvre petite, dans les premiers jours de sa triste vie, avait eu de précoce et céleste beauté. Depuis, on en avait fait *Léa* comme diminutif. Ses sœurs la nommaient ainsi. Les étrangers l'appelaient l'*idiote*.

Enfin, Sophie rentra dans sa chambre ; mais ce ne fut point pour chercher le sommeil qu'elle détacha sa parure de bal, ce fut pour l'échanger contre une modeste toilette du matin de printemps, car le bal du banquier Kinserlay avait été une de ces fêtes arriérées que le commencement de l'été voit encore à Paris, et Sophie avait peut-être, à son insu, senti l'influence des premiers beaux jours se mêler à ces brillantes joies du bal qui l'avaient enivrée. Elle ouvrit ensuite la fenêtre, et les faibles lueurs du jour qui commençait, la fraîcheur vive et pure qui venait à elle lui donnèrent l'idée du bien-être qu'elle éprouverait à jouir pleinement dans la campagne de l'air et de la lumière.

« Oui, dit-elle, je me reposerai dans la forêt, et j'y puiserai de la force pour tout oublier. »

Elle écrivit alors quelques lignes pour madame

Kinserlay ; puis elle fit un petit paquet de quelques objets qu'elle voulait emporter, en toucha et en arrangea un plus grand nombre, comme si elle eût cherché le mouvement pour s'étourdir, et, le moment venu, elle ouvrit doucement la porte de sa chambre, qui donnait sur l'escalier, jeta un triste regard sur cette chambre, et en sortit avec le projet de n'y jamais rentrer.

Elle ne trouva nul obstacle à sa sortie ; une voiture de place la conduisit en peu d'instants au chemin de fer, qui l'emporta vers Fontainebleau.

Sophie, au milieu de cette belle nature, puisa force et courage ; mais elle en trouvait encore plus dans les mots : « J'ai fait mon devoir ! »

Ainsi calmée et fortifiée, la jeune fille tourna ses regards vers une cabane dont la vue lui prit tout le cœur : c'était la cabane du père Gauthier, garde-chasse, humble demeure, humble position ! Et pourtant la belle Sophie, qui venait d'habiter trois ans une magnifique maison où la richesse et l'élégance brillaient de tout leur éclat, sentait son cœur battre de joie en approchant de la pauvre chaumière : c'est que le vieux garde-chasse Gauthier était le père de cette bonne et charmante Sophie, et qu'elle était la plus tendre des filles !

II

Retour à la cabane paternelle.

Le père Gauthier, comme on l'appelait, vivait depuis douze ans, depuis 1833, dans cette chaumière. Il y avait amené sa fille enfant, lorsqu'il fut nommé garde-chasse. Quoiqu'il fût déjà vieux, c'était le plus habile tireur du pays; il était plus agile et plus adroit à tous les exercices du corps que les plus jeunes et les plus vaillants parmi ses camarades. Placé sur la recommandation du duc de Dalmatie, il s'était installé et avait vécu là, sans communiquer avec personne, si ce n'est pour les nécessités de son service. Alors, il ne disait pas un seul mot au delà de ce qui était indispensable. Souvent les voyageurs curieux, avertis de sa vie solitaire, avaient voulu se mettre en rapport avec lui; mais il

s'y était constamment refusé, et il s'éloignait dès qu'il apercevait quelques promeneurs.

Pour soigner son enfant, il avait pris, lors de son installation, une vieille servante nommée Pierrette, qui avait passé la cinquantaine. Elle veillait sur Sophie pour tous les soins maternels. Quant à l'éducation, l'enfant n'en reçut que de son père jusqu'au moment où il jugea convenable de mettre sa fille dans un couvent, rue de Sèvres, à Paris, pour lui faire donner une brillante éducation.

Comment le pauvre garde-chasse avait-il eu cette idée et les moyens de l'exécuter? Voilà ce qui éveilla bien un peu la curiosité de la vieille Pierrette; mais qui eût osé questionner le père Gauthier? il était si imposant avec sa haute stature, si digne sous ses simples vêtements, que nul n'aurait cru possible de lui demander compte de ses actions, quelque singulières qu'elles eussent dû paraître. Sa parole brève et la façon particulière dont il prononçait et jetait cette parole, n'admettaient nulle réplique. Mais il était très-bon avec Pierrette; il avait pour elle de ces petits soins inconnus du peuple et que personne ne prend pour les domestiques; il semblait se souvenir même avec sa servante qu'elle était une femme, et que dès l'enfance il avait appris le respect pour ce qui était plus faible que lui.

Pierrette, malgré sa simplicité, disait quelquefois à Sophie: « Mam'selle, on ne m'ôtera pas de

l'idée que le père Gauthier n'a pas été quelque chose de fameux... Ce n'est pas possible que ce soit un vrai paysan... »

Mais Sophie souriait et répondait : « Nous avons toujours été pauvres, ma bonne Pierrette ; si mon père me fait donner une belle éducation, c'est comme il me ferait apprendre un métier, pour que j'aie de quoi vivre, et je pense que c'est l'abbé Cyprien qui lui aura donné l'argent nécessaire pour cela. »

L'abbé Cyprien était un prêtre desservant une des églises de Fontainebleau, et le seul visiteur qui fût admis dans la chaumière ; encore ne venait-il que deux ou trois fois par an. C'était lui qui avait désigné le couvent où Sophie fut élevée ; ce fut encore lui qui proposa la place d'institutrice des demoiselles Kinserlay, et qui conduisit Sophie dans leur maison. Bien que vieux, il pouvait avoir soixante ans, il était de dix ou quinze années plus jeune que le père Gauthier : aussi celui-ci lui remettait-il le droit de veiller sur sa fille quand elle serait orpheline. L'abbé Cyprien avait déjà anticipé sur le devoir qu'il s'était imposé de remplacer le père de Sophie, en lui procurant un asile honorable et les fonctions auxquelles son éducation la rendait propre, dès qu'elle eut atteint sa quinzième année. Elle n'avait que deux ans de plus que l'aînée des demoiselles Kinserlay ; mais on venait de quitter une vieille fille acariâtre, qui s'était rendue désagréable à toute la famille, et l'ins-

truction de Sophie était si étendue, son caractère était si doux, et sa physionomie si aimable, qu'on l'accepta malgré sa grande jeunesse.

Pendant les trois années qui venaient de s'écouler, Sophie avait, de temps en temps, passé vingt-quatre heures chez son père, et, aux vacances, on lui donnait quinze jours. Quant au père Gauthier, il n'allait jamais à Paris.

Lorsque la jeune fille entra cette fois dans la cabane, elle fut saisie de crainte, car son père était affaissé dans le vieux fauteuil de crin, où il ne s'asseyait qu'aux jours de souffrance; il ne se leva point pour la serrer plus vite dans ses bras, et le léger mouvement qu'il fit à sa vue fut suivi d'une plainte arrachée à la douleur.

Tous les chagrins de l'âme de Sophie s'effacèrent de sa pensée devant cette souffrance du corps, dont les ravages n'étaient que trop visibles. Le vieillard, jusque-là droit, fort, vigoureux, était terrassé; ses traits étaient flétris, ses yeux éteints; les signes d'une fin prochaine étaient empreints sur son front par la main formidable de la mort.

Auprès de lui était l'abbé Cyprien: la religion et l'amitié veillaient à ses côtés.

Sophie n'eut plus de voix, plus de force; elle tomba à genoux devant son père, et cacha sur son cœur son visage baigné de larmes.

Après quelques moments d'une effusion partagée

par le malade avec cette tendresse profonde que retrouvent parfois, aux derniers moments de la vie, les natures fortes qui semblaient insensibles, le père de Sophie lui dit :

— Parlons de toi, mon enfant, et surtout de cette famille où tu vis... Oh ! ma pensée est souvent dans la maison de monsieur le banquier Kinserlay ; car c'est là que se passent tes jours, tes nuits, là que tu es heureuse ou chagrine, enfin, là que tu éprouves toutes les alternatives dont la vie se compose, qui la tourmentent pendant sa durée, et qui, à sa fin, ne vous semblent guère valoir la peine qu'on se tourmente, ajouta-t-il assez gaiement. Combien je me moque, à présent, de mes grands chagrins d'autrefois ! car il faut bien que je me moque encore de quelqu'un ou de quelque chose.

— C'est vrai, répondit l'abbé Cyprien en souriant doucement ; vous êtes d'humeur un peu moqueuse, un peu trop même.

— Oh ! mon bon abbé, reprit le malade, passez-moi au moins les enrichis, les parvenus fiers et vantards... monsieur le banquier Kinserlay, par exemple, s'indignant des vanités de la noblesse et les dépassant toutes depuis qu'il a fait fortune, et cela avec l'empressement d'un homme qui veut réparer le temps perdu. Dis-moi, Sophie, s'il répète toujours d'un ton aussi glorieux et aussi plein d'importance : *Je vais au château ce soir.*

— Il n'y va plus, répondit Sophie.

— Comment? s'écria le vieillard, est-ce que son illustre ami le roi des Français ne l'inviterait plus?

— C'est cela même, dit Sophie; il ne vient plus d'invitation de la cour. »

Ce fut en riant de bon cœur que le père Gauthier reprit :

— Vous verrez qu'il nous faudra une troisième révolution pour que monsieur le banquier Kinserlay remonte le grand escalier royal. »

Mais l'abbé Cyprien avait repris un air sérieux et presque mécontent, et ce fut avec un ton de reproche amical qu'il dit :

— Mon ami, monsieur Kinserlay peut être fier de sa fortune, car il ne s'est jamais écarté, pour l'acquérir, de la plus stricte probité : c'est un honnête homme, et sa femme est vertueuse; c'est beaucoup, surtout quand il s'agit de choisir un asile où l'on puisse laisser une jeune fille comme la vôtre...

— Sans doute, interrompit le père Gauthier ; mais conçoit-on que cette femme vertueuse soit tellement fière, ou froide, ou insouciante, que depuis trois années que Sophie se consacre uniquement à ses filles, elle n'ait pas trouvé un mot affectueux à lui dire, et ne semble pas même s'apercevoir qu'elle est là?

— Mon père, reprit Sophie, ce n'est pas mépris

pour moi, madame Kinserlay est ainsi pour tous; elle semble ne prendre aucun intérêt à quoi que ce soit au monde; c'est un automate, la vie n'existe pas pour elle. On dit dans la maison que jadis elle fut autrement; mais depuis une dizaine d'années elle ne se soucie plus de rien ni de personne.

— Et c'est là le malheur de cette heureuse famille, reprit l'abbé; car toutes les prospérités de la fortune avaient comblé cette maison, lorsque je l'ai connue il y a sept années, pendant un été, à Fontainebleau. Deux fils, Ulrich et Théodore, les aînés de cinq enfants, étaient encore au lycée, et venaient seulement le dimanche; trois filles, dont la dernière était malade, composaient cette famille, ou je m'aperçus bientôt qu'il y avait de grandes et bonnes qualités. Oh! je ne dis pas, mon ami, que vous n'ayez raison sur quelques points; mais les défauts et les torts de monsieur Kinserlay tiennent à notre époque, et ce qu'il a de bon tient à un honnête naturel. Malheureusement il s'est élevé et il a vécu dans cette indifférence de tout sentiment religieux et moral qui est trop générale maintenant. La philosophie du dix-huitième siècle a détruit la religion et n'a rien mis à sa place... Que voulez-vous qu'on devienne si l'on n'a pas un principe pour régler ses actions? Alors on agit au gré de ses caprices et des passions de l'époque où l'on vit. Lorsque je pensai à mettre votre chère enfant dans cette famille, c'est que je savais

qu'on y était honnête, et que j'espérais voir les jeunes filles, élevées par Sophie, prendre d'elle ce sentiment religieux qui l'a rendue si forte dans l'infortune, et qui n'est pas moins nécessaire dans la prospérité que dans le malheur !... Espérons encore, et, croyez-moi, félicitez-vous d'avoir un asile honnête et sûr pour abriter la vertu de votre enfant.

Après ces mots, l'abbé Cyprien s'éloigna pour quelques instants, en promettant de revenir ; mais il voulait laisser le père et la fille à leurs tendres et confiantes effusions.

Sophie, restée seule avec son père, retint l'aveu qu'elle voulait faire de son retour complet et de l'abandon de la maison Kinserlay arrêté dans sa pensée. Ce qui l'empêcha de parler, ce ne fut pas l'idée de partager la pauvre demeure, après avoir goûté les splendeurs d'une riche habitation ; ce n'était ni la misère, ni l'isolement qui effrayaient Sophie ! Non : la cabane sous les grands arbres, près des rochers pittoresques, sous la voûte des cieux, le chant des oiseaux, les splendeurs de la nature, convenaient mieux à son âme que toute autre demeure ; elle s'y sentait plus à l'aise ; elle comprenait que c'était là seulement que les blessures de son cœur pouvaient être guéries. Les maux causés par les relations avec la vanité ou l'intérêt des hommes s'effacent naturellement dans la contemplation du ciel.

Ce qui retint alors les paroles de Sophie, c'est

qu'elle vit son père tellement affaibli et malade, que, redoutant une mort prochaine, elle craignit de hâter le moment cruel et d'ajouter aux maux du pauvre malade par l'idée qu'il laisserait sa fille sans asile et sans appui. Sophie garda donc le silence sur sa résolution, et essaya de distraire son père et de le consoler en lui laissant croire qu'elle était heureuse.

III

Deux secrets révélés.

Le père Gauthier, malgré ses souffrance est malgré les reproches de l'abbé Cyprien, se laissait aller de nouveau à son humeur railleuse en causant avec Sophie, lorsqu'il ajouta, plus sérieux :

— Est-ce vrai, ce que l'abbé Cyprien me disait hier, que la fille aînée de Kinserlay va épouser un comte de Meillan ? que le comte courtise depuis trois mois sa belle... non, sa laide fiancée ? car elle est laide, mal faite ; mais une bosse couverte d'or est un spectacle plus agréable à un gentilhomme ruiné qu'une taille de nymphe, gracieuse, noble, charmante...

Le vieillard appuyait avec amour sur ces derniers mots en contemplant la taille élancée, svelte et riche de formes ravissantes de la belle Sophie, qui mar-

chait en ce moment comme pour chercher quelque chose à l'autre extrémité de la cabane. Car elle s'était levée au mot mariage, et avait essayé de dérober ainsi à son père la subite rougeur qui était venue colorer son visage.

Le père continua :

— Ces Meillan étaient pourtant jadis de fiers gentilshommes, aussi nobles de cœur que de race... Mais les descendants de nos plus anciennes maisons ont ajouté à leurs travers le vice honteux de la cupidité... ils se déshonoreraient pour de l'or ! Est-ce possible ! un Meillan mentir à son cœur en faisant la cour... pour de l'argent, à une femme qui lui est odieuse, j'en suis sûr.

Sophie n'y put tenir. Elle se contraignait depuis quelques instants ; mais cela fut plus fort que sa volonté.... il lui sembla que c'était une lâcheté que de garder le silence. Son cœur bondissait d'indignation ; elle se retourna, oubliant ses précautions précédentes.

— Mon père, dit-elle vivement, monsieur de Meillan est aussi un noble cœur, soyez-en sûr... et il ne s'échappe de sa bouche que de nobles paroles pleines de franchise.

La véhémence de Sophie, sa rougeur, son trouble, surprirent d'abord le vieillard, puis l'inquiétèrent. Il devina tout.

— Sophie ! s'écria-t-il sévèrement. Puis ils restè-

rent un instant silencieux tous les deux, et le père reprit avec un accent déchirant : « Ma pauvre Sophie ! » Une larme.... la dernière que les malheurs du vieillard eussent laissée à ses yeux presque éteints, coula sur ses joues, où se lisait déjà la pâleur de la mort.

Sophie, restée debout, tomba à genoux devant son père et cacha son visage contre le cœur du vieillard, en disant :

— Personne au monde, pas même lui, ne sait que je l'aime.

Le père parut soulagé... — Oh ! mon enfant, le malheur n'est donc pas las de nous poursuivre ! reprit-il avec tendresse... Un nouveau silence laissa leur cœur à de vives émotions ; puis, après quelques instants, le vieillard dit à voix basse, comme s'il eût craint de divulguer le secret à sa fille... — Parle, Sophie, ne me cache rien.

Elle répondit :

— Je n'ai rien à cacher, et voici toute la vérité. Depuis trois mois, monsieur le comte de Meillan est arrivé ; il était envoyé par son père, qui, en son absence, avait arrangé son mariage avec Marthe. Le premier jour où il vint, j'étais seule au salon ; ces demoiselles étaient avec leur mère, qui s'habillait pour le dîner... Pendant une demi-heure, le comte causa avec une grâce et un esprit charmants. Un

jeune homme réunissant ainsi une belle figure, une belle taille et une distinction aussi parfaite, c'était chose nouvelle pour moi. Il venait d'Angleterre, où il avait vécu dans l'intimité de la plus haute aristocratie. Moi, mon père, je n'avais jamais vu de grand seigneur, mais vous m'en aviez souvent parlé, et je m'étais figuré qu'ils étaient comme lui dans leur jeunesse, comme vous un peu plus tard... Depuis ce temps, j'ai revu quelquefois le comte, rarement, et jamais seule, mais j'y pensais toujours, non pas comme à quelqu'un que je pouvais aimer, mais comme à un type du beau que je devais admirer.

Hier il y avait bal à l'hôtel, je le revis... et ses yeux étaient souvent attachés sur moi... mais il ne s'était pas approché, il ne m'avait pas même saluée. C'est sans doute ce qui me rendait triste, et pour cela que le bal m'était pénible et douloureux... Vers la fin, le comte, à ma grande surprise, vint me prier à danser. Tout le monde en était étonné, car moi je ne suis qu'une institutrice.

« Il veut sûrement vous questionner sur Marthe, me dit monsieur Ulrich; j'espère que vous ferez bien son éloge... »

J'avais à peine eu le temps de répondre oui, que le comte de Meillan m'offrit la main pour me conduire à la contredanse. Je ne savais pourquoi ma main, à moi, tremblait dans la sienne, mais il était lui-même si ému que je crois qu'il ne s'en apercevait

pas... Nous fûmes quelque temps sans parler; enfin il me dit :

« Le premier jour où je vins dans cette maison, c'est vous qui me reçûtes; je crus que vous étiez la femme choisie par mon père, et je l'en bénissais, car vous veniez d'être à l'instant même choisie par mon cœur. »

Sophie s'interrompit un moment, puis elle ajouta :

— Mon père, ce qui se passa en moi, je ne puis le dire; il me sembla que mon âme prenait des ailes, que le ciel s'ouvrait, que je planais dans des sphères inconnues d'où ne pouvait plus approcher aucun des malheurs de la terre. Sans que j'eusse dit un mot, le comte avait deviné peut-être mon amour au bonheur qui éclata dans mes yeux, car il me remercia, et je vis rayonner sur son visage le même bonheur qui m'enivrait.

La danse finissait, je repris ma place; lui ne me quitta plus des yeux pendant toute la fête. Oh! qu'elle était belle alors, cette fête! il me semblait que la terre et le ciel s'unissaient pour répandre des joies infinies autour de moi... Mon père, ne pleurez pas, votre pauvre enfant a eu son heure de pure félicité, d'ineffables ravissements. Il m'a dit que son cœur m'avait choisie, lui si noble, si spirituel, si gracieux, si parfait. Oh! ne me plaignez pas... ma vie aura eu un pur rayon du ciel; il illuminera l'avenir d'obscurité où je vais vivre... car j'ai quitté la

maison de ces dames pour n'y plus rentrer. Marthe est jalouse, et monsieur de Meillan n'est plus libre. Oh! je suis réveillée de mon rêve divin, je n'ai pas hésité, je n'ai voulu être ni ingrate, ni imprudente, ni coupable. Me voici mon père... votre fille ne sera plus qu'à vous seul... Pardonnez à son âme d'avoir été un instant tout à un autre.

Il est impossible de dire qu'elle émotion se lisait en ce moment sur la figure décolorée du vieillard : il était comme haletant, il voulait parler, il commençait une phrase, il s'arrêtait, il secouait la tête; des mots s'échappaient, mais ils étaient sans suite, sans raison. Et l'abbé Cyprien, entrant alors, fut effrayé de cette agitation, qui pourtant s'amortit un peu à son approche.

On écarta Sophie, et un suprême entretien eut lieu entre le ministre du ciel sur la terre et le vieillard qui allait la quitter.

Tout se prépara ensuite pour les derniers sacrements. Sophie était tremblante de douleur.

— Ma fille, dit le vieillard, ne tremble pas pour moi qui veux être calme, et cependant mon cœur se brise à l'idée de te laisser seule; mais je veux que tu te souviennes un jour que je t'ai appris à bien mourir, après t'avoir appris à bien vivre. Oh! je suis sûr, ajouta-t-il en souriant ironiquement, que si ton bourgeois Kinserlay en était là, il ferait une fameuse grimace, qu'il aurait une fière peur de la

mort et une cruelle peine à quitter ses millions. Mais vois-tu, mon enfant, nous sommes d'une race où l'on meurt bien ! Les vrais gentilshommes ont parfois vécu en fous, mais ils sont toujours morts en sages.

Sophie, à travers ses larmes et sa douleur, voyait tout à coup surgir comme une vie nouvelle dans l'âme de son père : elle le regardait avec surprise ; lui qui avait toujours eu quelque chose de commun dans ses expressions et qui parlait ordinairement de lui comme d'un pauvre vieux homme du peuple, il semblait en ce moment qu'il s'identifiait avec les plus grands, et que son geste, sa figure, le son de sa voix se transfiguraient avec des expressions plus élevées.

Il la regarda.

— Tu es surprise, Sophie. Eh bien ! c'est qu'au lit de mort je crois devoir te révéler ce que ma tendresse de père te cachait... Pauvre enfant, destinée au travail, condamnée à servir des gens dont le grand oncle était domestique chez monsieur le marquis Gauthier de Saint-Sernin, mon père!...

Sophie ne put retenir un cri de joie ; elle pensait à monsieur le comte de Meillan.

— Va, ne te réjouis pas, enfant, reprit son père : si j'avais caché ta naissance à toi et à tous, c'est que, dans ta situation, ce n'est qu'un malheur de plus... il ne reste personne de notre vieille famille, et quand

je revins en France en 1814 avec les Bourbons, il ne me restait pas un sou de toutes les richesses qui furent jadis notre fortune. J'entrai dans la garde royale, je me mariai avec notre dernière parente, aussi pauvre que moi ; elle mourut en te donnant la vie, et peu après je faillis être tué aux journées de juillet. Quand je revins à moi, je sus que ma mort avait été mise dans les journaux ; je pensai que je ne devais pas les démentir, et je me rendis en Vendée, t'emportant dans mes bras. Le curé d'un pauvre village nous recueillit toi et moi... C'était un digne homme ; quand il te vit grandir et qu'il sentit sa fin prochaine, nous eûmes ensemble de longs et fréquents entretiens sur toi, sur ce qu'il était le meilleur de faire et d'éviter. Ce curé, homme simple d'esprit, mais fort de principes chrétiens, avait fait jadis la guerre. C'était un *chouan* à la rude parole, au cœur d'or et au bras de fer. Cependant il comprenait tout ce qui peut troubler la vie d'une femme, et ses idées, justes dans leur simplicité, me déterminèrent. « Ce n'est pas, disait-il, telle ou telle situation qui rend malheureux, c'est la comparaison qu'on en fait avec d'autres ; c'est l'idée que nous avons que nous en méritons une meilleure. Que sera-ce pour cette enfant, quand elle saura que ses aïeux possédaient des terres, des châteaux, des hôtels ; brillaient à la cour de nos rois, et qu'elle n'aura, elle, pas un toit où reposer sa tête ?

« Elle souffrirait trop ; qu'elle l'ignore à jamais... »

Ce fut à la suite de ces longs entretiens que j'arrêtai définitivement un plan pour l'avenir... Le curé avait une petite somme qu'il voulut me donner pour toi, et qui fut employée à ton éducation. Moi, je ne me sentais plus le courage de vivre parmi les hommes : la solitude et les forêts m'attiraient. Le curé, par d'anciennes relations, m'obtint de la protection d'un maréchal de France cette place dans une forêt royale, et j'y vécus,... non pas heureux, mais paisible. Aujourd'hui, Sophie, avant de te confier le secret de ton origine, j'ai consulté ma conscience et celle de mon seul ami, l'abbé Cyprien ; il sait tout, même tes secrets, à toi. Vois-tu, ma pauvre enfant, il te faut un guide, un ami à qui tu puisses tout dire; que ce soit ce bon prêtre... Mais, bien qu'il m'ait conseillé de parler, il croit que toi, tu dois te taire...

— Oh ! je ne parlerai pas... interrompit Sophie. Je ne voudrais pas exposer aux mépris qu'on a pour le pauvre, à cette époque, ce noble nom qui fut illustre.

— Bien, Sophie, reprit le père en se redressant autant qu'il le pouvait. Tu viens d'avoir en parlant un mouvement et une expression de noble fierté qui m'apprennent que tu sens le prix de ta naissance, et que tu ne la révéleras que si tu peux porter dignement ton nom. Autrement, qu'il reste seulement aux

pages de notre histoire, aux annales de notre pays, qu'il défendit et qu'il éclaira jadis.

L'abbé Cyprien, un moment écarté, rentrait tenant une vieille cassette de bois noir, entourée de barres et de coins en cuivre qui la défendaient. Le malade voulut retirer un ruban noir qu'il avait autour du cou, il n'en eut pas la force ; Sophie l'aida. « C'est pour te donner cette clef, mon enfant, dit-il ; ouvre le coffre. » Le coffre, ouvert, contenait des parchemins, des papiers, actes de naissance, etc., etc. C'étaient les preuves matérielles de ce que le vieillard venait de confier à sa fille. Sophie jeta les yeux sur quelques-uns des anciens papiers ; c'étaient les noms des plus grands, des plus nobles, des plus fameux parmi les noms que l'histoire de France avait mis à sa connaissance ! Elle n'en revenait pas.

Mais l'abbé Cyprien lui dit : — Votre surprise cesserait si vous pouviez connaître en ce moment combien de mystères de ce genre sont cachés dans de tristes réduits Ce ne sont pas uniquement les révolutions qui ont détruit de grandes fortunes et de grandes existences. Des prodigalités, des folies en avaient anéanti plus d'une quand les troubles de notre pays ont ôté à de grandes familles la possibilité de retrouver une position... Pour moi, ajouta-t-il, appelé par mon saint ministère à connaître bien des secrets, je puis vous assurer, sans les trahir, qu'il y a ainsi, sous des noms empruntés, plus

d'une race de noms illustres qui s'éteignent de nos jours dans la solitude, l'abandon et la misère. Aussi, chaque matin, dans les intentions de mes prières, j'envoie une aspiration vers la miséricorde céleste pour les grandeurs déchues!

— Et vous leur portez bonheur, dit Sophie avec reconnaissance; car, malgré les prévisions qu'on avait eues pour elle, la jeune fille se sentait plus heureuse depuis qu'elle se croyait grande dame. Ce n'était pas vanité; c'était plus beau, mais plus dangereux : c'était amour!

La découverte du secret avait détourné un moment toute l'attention de la scène cruelle d'une agonie. Le vieillard avait même repris une animation qui rassurait sa fille; mais ce dernier élan fut l'éclat passager d'une lampe qui va s'éteindre, et, vers le soir, le noble marquis Gauthier de Saint-Sernin s'endormit du dernier sommeil sur un grabat, dans une chaumière, lui qui était né dans le palais de Versailles en 1758... son père étant capitaine des gardes! Mais du moins le pauvre descendant de ce brillant capitaine mourait entre les bras de son enfant et de son ami, plein de foi dans la vie à venir.... et il mourait bien....

IV

Espoir d'amitié.

Sophie était encore à genoux près du lit où son père venait de rendre le dernier soupir, cachant son visage baigné de larmes, quand elle se sentit étreindre et embrasser au front. C'était madame Kinserlay. Sa surprise fut si grande, qu'elle fit trève un moment à sa violente douleur. Jamais elle n'avait rien trouvé jusque-là dans l'âme de madame Kinserlay qui ressemblât à la tendresse, à la sympathie. Froide, indifférente, insouciante de tout, son cœur était un livre fermé, où nul ne pouvait lire, ou plutôt il semblait qu'il était fait de quelque matière inerte qui ne recevait ni ne rendait rien. La jeune fille s'était levée à son aspect.

— Venez, Sophie, dit affectueusement madame Kinserlay, venez. Et elle l'entraînait.

Sophie lui montra son père : — Je ne veux ni ne dois le quitter murmura-t-elle.

— Restons ensemble, fut la seule réponse de cette femme que Sophie croyait insensible, et dont le cœur ému laissa échapper un élan plein d'inexprimables sympathies en se mettant à genoux près du lit où Sophie venait de se laisser retomber, et en lui disant tout en larmes : — Prions !

Mdame Kinserlay avait lu la lettre laissée pour elle par Sophie. Cette lettre ne contenait que des remercîments et un adieu définitif. Elle fâcha vivement la mère qui se reposait sur la jeune fille du soin de ses enfants; elle lui imposait l'obligation de s'en occuper et de chercher à remplacer l'institutrice qui leur manquait. Madame Kinserlay, dérangée de ses habitudes, prit une vive humeur de cette subite et imprévue contrariété. Elle avait, sans le témoigner, apprécié l'intelligence et la douceur de Sophie ; elle l'avait vue si attentive à tous ses devoirs, si soigneuse envers ses enfants, même avec la pauvre petite idiote, bien qu'elle ne fût pas confiée à ses soins; elle avait reconnu enfin une prudence et une sagesse tellement innées dans cette belle personne, qu'elle s'était aveuglément reposée sur elle de tout ce qui regardait ses filles, et s'était laissée aller à cette vie passive qui la captivait. Retrouver les soucis, les peines, l'activité qu'il faut avoir pour veiller sur des enfants, était un effort

qui lui coûtait trop, pour qu'elle ne ne fût pas irritée contre celle qui le lui occasionnait; elle la trouvait ingrate, injuste, et se flatta d'empêcher cette rupture, ou du moins d'en écarter l'époque; elle partit avec impatience et irritation. Le spectacle qui s'offrit à elle en arrivant, le vieillard mort et sa fille gémissante à ses pieds, bouleversèrent l'âme de la triste femme, et cette âme, qui semblait depuis longtemps insensible, se fondit en tendresse inexprimable. Ainsi, cette femme, dont la pensée était comme arrêtée, qui ne paraissait rien sentir, rien comprendre, dont le cœur était de glace ou fermé complétement devant le luxe qui l'entourait, au milieu des plaisirs qui venaient la chercher, au centre d'une nombreuse famille qui l'aimait, cette femme retrouvait devant des malheurs qui n'étaient pas les siens une partie de sa première sensibilité. Peut-être cette jeune fille sans fortune, perdant son dernier appui sur la terre, lui avait-elle rappelé sa propre douleur, quand la mort de sa mère lui avait enlevé la confiance et la joie de sa jeunesse! Aussi pressa-t-elle contre son cœur la jeune fille étonnée, qui crut retrouver une mère en la voyant fondre en larmes.

C'est que Marguerite de Crécy, avant, bien avant d'être madame Kinserlay, avait eu l'âme la plus tendre, la plus expansive jusqu'au moment où la mort de sa mère et l'introduction d'une étrangère dans la maison paternelle avait refoulé dans elle

toutes les expressions affectueuses, toute la confiance intime, toutes les paroles joyeuses. Mariée à un homme avec qui elle n'avait jamais pu ouvrir son cœur, forcée depuis d'y renfermer sans cesse ce qu'elle éprouvait, la pensée de madame Kinserlay, toujours comprimée dans tout ce qu'elle avait d'expansif, était comme ces eaux contenues qui suivent un courant tracé par l'art, où elles sont enfermées malgré elles : là, plus de flots variés et naturels, plus de vagues soulevées, plus de murmures inégaux et mélodieux causés par les inégalités du terrain et les accidents de la route ; l'eau coule toujours la même et toujours égale à la surface ; mais qu'un jour imprévu, se faisant tout à coup, lui permette de bondir à son gré hors de sa prison, alors la gerbe élancée que ses eaux feront jaillir dans l'espace attestera la force, jusque-là captive, de sa nature première.

Les larmes de madame Kinserlay, ses paroles, ses caresses lui avaient donné sur Sophie une irrésistible puissance. La jeune fille n'opposa aucune résistance quand elle voulut la ramener avec elle ; et c'est ainsi que ses sages et prudentes résolutions ne purent s'accomplir, et que, malgré les dangers et les chagrins qui pouvaient l'attendre, la belle sophie rentra dans le riche hôtel de la famille Kinserlay.

DEUXIÈME PARTIE.

I

La famille Kinserlay.

M. Kinserlay avait passé son enfance rue Aubry-le-Boucher, petite et sale rue près des rues Saint-Martin et Saint-Denis, où le soleil n'est presque pas connu de vue, où le jour pénètre à peine dans la première pièce, qui se compose d'une boutique au rez-de-chaussée, et n'a jamais pénétré dans la seconde pièce, éclairée d'ordinaire par quelque petite lampe puante et obscure, qui ne fait que rendre les ténèbres visibles. Dans cette rue, triste réceptacle d'existences misérables, et quelquefois refuge d'existences poursuivies, le père de Kinserlay avait pourtant continué un commerce de fil en gros qu'il avait hérité de son père avec la petite maison où ce com-

merce était établi depuis de très-longues années. Il y avait acquis une réputation de probité qui lui valait une nombreuse clientèle parmi les marchands en détail de Paris. Les gains étaient médiocres, mais l'économie était minutieuse. Il avait fallu d'abord tout une vie de travail pour devenir propriétaire de la petite maison, c'était le premier point ; puis la seconde génération avait fait des économies plus considérables et le commerce s'était étendu. Les gains avaient augmenté, et la troisième génération touchait enfin à la fortune quand notre Kinserlay vint au monde Il était temps : la race s'était appauvrie, les enfants périssaient en bas âge, étiolés faute d'air. Aussi l'héritier présomptif des trésors amassés par ces trois générations de labeur, de privations et d'absence de tous plaisirs, fut-il confié à une grosse nourrice de campagne pendant plusieurs années, et mis plus tard, vers 1804, au collége de Versailles. Il avait alors neuf ans, ce qui fait qu'en 1845, époque de la splendeur des Kinserlay, le chef de la famille atteignait sa cinquantième année : c'est le bel âge de l'ambition.

Kinserlay fit son droit, et lorsque, à vingt-cinq ans, la mort de ses parents le laissa maître d'un demi-million, il n'eut qu'une pensée, acheter une étude de notaire dans un des beaux quartiers de Paris. Son ardeur ambitieuse se bornait là, et s'il entrevoyait dans l'avenir quelque chose de supérieur à

cette situation, ce ne pouvait être que les honneurs pacifiques de l'édilité parisienne : être *maire*, ou seulement *adjoint*, était pour lui le *nec plus ultra* de la grandeur.

Si Kinserlay eût vécu à toute autre époque, une fois que sa fortune eût été faite, il eût, pour parvenir à cette dignité objet de ses vœux, répandu autour de lui une part des richesses qu'il avait acquises. Il eût, par exemple, fondé des lits dans un hôpital, établi une crèche, ou doté une salle d'asile; peut-être eût-il voulu installer une fontaine dans une rue manquant d'eau, et, de ces services rendus à ses compatriotes fût née une reconnaissance qui l'eût porté aux honneurs municipaux. Rien de plus juste que cet échange de quelques honneurs contre quelques bienfaits; rien de plus touchant que cette honnête vie de labeur arrivant à la fortune, et partageant avec le pauvre les fruits de son travail, ne désirant, en échange, que l'avantage de donner les loisirs de la vieillesse aux soins des affaires de tous, sans en attendre d'autre salaire que l'honneur d'entendre dire autour de soi : « Voilà un homme de bien ! «

Ainsi se fût passée, en un autre temps, la vie heureuse et honorée du banquier Kinserlay. Mais nous étions au dix-neuvième siècle; la jeunesse du notaire florissait vers la Restauration, et ce qu'on

appelait alors le parti *libéral* excitait et irritait constamment toutes les vanités bourgeoises.

Il fallait à quelques ambitieux, qui voulaient arriver vite et haut, une armée pour renverser ce qui existait et les pousser à la place de ceux qui gouvernaient. On s'aida de tout pour détruire, et surtout de cette propension du Parisien à la causticité malicieuse, de son opposition naturelle à tout pouvoir, et de son activité prodigieuse pour s'agiter dans toutes les affaires qui touchent à ses intérêts et à sa vanité.

L'on n'eut garde d'oublier les dispositions naturellement un peu vaniteuses du notaire ; on les excita au contraire, et elles se développèrent avec une étonnante rapidité sous les mains habiles qui les cultivaient. Il conspira sans le savoir ; aussi, quand ses amis vainqueurs partagèrent, après 1830, fut-il nommé commandant d'une légion de la garde nationale, et fut-il invité aux bals, fêtes et dîners des Tuileries!

De si grands honneurs dépassèrent les forces de la raison du bourgeois. L'uniforme, le commandement, la croix d'honneur, tout cet appareil guerrier auquel Kinserlay n'avait point l'esprit préparé, y jetèrent une fierté féroce. Bientôt les inférieurs, les domestiques, les ouvriers et les fournisseurs de la maison furent traités par lui avec une dureté hautaine et méprisante, au même moment où il pérorait

dans ses salons contre l'orgueil des nobles d'autrefois, bien qu'il eût, comme tous les banquiers libéraux de notre époque, fait des efforts inouïs pour parvenir à épouser une fille de la noblesse : mademoiselle de Crécy !

Mademoiselle Marguerite de Crécy appartenait à une famille noble de province. A treize ans, c'était la plus jolie petite personne qu'on pût voir ; la délicatesse exquise de ses traits et sa peau fine et transparente promettaient une délicieuse beauté. Alors elle perdit sa mère, le profond chagrin qu'elle ressentit, une longue maladie qui en fut la suite, arrêtèrent sa croissance et répandirent sur toute sa personne une tristesse maladive qui ne la quitta plus. Son père se remaria avec une riche bourgeoise, qui traita mal la pauvre enfant souffrante. Voilà comment s'était passée la jeunesse de Marguerite, dont l'apparence chétive et les manières craintives inspiraient peu de sympathie, et qui, d'ailleurs, renfermée par sa belle-mère, n'ayant aucun contact avec le monde, avait atteint sa vingtième année sans qu'il se présentât aucun parti pour l'épouser, lorsqu'une affaire de succession amena cette famille à Paris, mit sa situation à la connaissance de Kinserlay, et donna à celui-ci, qui venait d'acheter sa charge, l'espérance de réaliser son projet de s'unir à une jeune fille de l'aristocratie. Marguerite résista d'abord ; mais elle n'avait personne pour appuyer sa résis-

tance : son seul parent était un cousin, Ulrich de Crécy, qu'elle n'avait pas vu depuis la mort de sa mère, et qui était présentement hors de France. Elle n'avait pour toute fortune qu'une centaine de mille francs ; on lui répétait que ce n'était rien pour une fille laide et noble, dans ce moment-là où la noblesse essayait de se refaire de ses pertes par de riches alliances ; puis elle sentait que rester livrée aux emportements de sa belle-mère, c'était une mort lente et douloureuse. La pauvre Marguerite céda donc, et, moitié de gré, moitié de force, elle épousa M. Kinserlay, notaire à Paris.

C'était alors un petit homme maigre, au teint plombé, et avec cette constitution grêle et nerveuse particulière au Parisien pur sang. Il montrait une intelligence vive et juste dans toutes les affaires où il pouvait gagner de l'argent ; mais cette intelligence était bornée sur le reste, et bien que le notaire Kinserlay apportât dans ses rapports avec le monde sa prompte perspicacité, il y eut des choses qu'il ne fut jamais appelé à voir sous leur véritable jour, dans une société déjà livrée aux exagérations des partis et à leurs erreurs : car le plus grand mal des époques de divisions est de déplacer le sens moral, de faire du bien le mal, ou du mal le bien, suivant qu'ils servent les passions des partis ou qu'ils nuisent à leur réussite, et cela sans nul respect de la justice et de la vérité.

Cependant cette aspiration vers ce qui lui semblait plus brillant et plus élevé, qui entraînait Kinserlay, lui fit quitter le notariat et vendre son étude, vers 1836, pour se jeter tout entier dans de grandes spéculations, sous le titre de *banquier*. Son habileté dans les affaires l'ayant vite mené à une immense fortune, le moment arriva bientôt où il se crut obligé d'étaler un luxe éclatant, dans un hôtel qu'il acheta rue de la Chaussée-d'Antin.

Sa famille était nombreuse à cette époque : cinq enfants, deux garçons et trois filles, étaient nés pendant les douze premières années de son mariage, et si la fortune et la famille paraissaient ainsi s'accroître de compagnie, le banquier Kinserlay n'avait pas été en reste d'accroissement, car il avait pris une très-respectable rotondité ; ses jambes courtes étaient devenues assez grosses pour servir convenablement de soutien à un ventre très-proéminent, et ses joues, en s'arrondissant, s'étaient colorées d'une teinte de pourpre, attestant la bonne table qui, depuis quelques années, remplaçait l'ancien et modeste ordinaire.

Tel était Kinserlay, lorsque Sophie entra dans sa maison en qualité d'institutrice de ses filles, vers 1842.

Les fils avaient fait leur éducation au collége, et, rentrés depuis peu dans la demeure paternelle, il ne faisaient rien que s'amuser.

L'aîné, à qui sa mère avait donné le nom d'Ulrich, en l'honneur de son seul parent, avait à peine atteint sa vingt et unième année; pourtant sa mère avait déjà payé deux fois ses dettes à l'insu du père, qui n'aimait pas, disait-il, les sottises qui coûtent de l'argent. Un ami de collége avait introduit Ulrich dans un cercle de jeunes et prodigues légitimistes, dont il voulait surpasser les prodigalités, peut-être pour se mettre à leur niveau, car il sentait instinctivement qu'on ne le traitait pas en égal. Ulrich était un gros jeune homme bouffi et bon enfant, qui avait constamment été le trente-neuvième dans une classe de quarante ; mais on l'aimait parce qu'il avait toujours les poches pleines de friandises et qu'il partageait gaiement avec ses camarades. Il continua le même système hors du collége : il s'en était bien trouvé : seulement, au lieu des petites poches du lycéen, c'étaient les cafés et restaurants en renom qui fournissaient à ses prodigalités. Du reste, ce fut de même qu'au lycée : on profita de ses offres généreuses et l'on se moqua de lui. Mais il avait le plaisir de dire : « J'ai déjeuné avec le marquis de Saint-Gaudens, je vais au bois avec le vicomte un tel, le baron m'a recommandé son tailleur, » etc. Il n'est pas besoin de dire qu'il n'avait, avec cette vie-là, ni convictions religieuses ni convictions politiques. Quant à la morale, on n'en parlait pas : il était doux par complexion, honnête par habitude; mais, par suite de

son manque absolu de tout principe, *viveur et matérialiste.*

Le second fils du banquier Kinserlay, Théodore, tenait plus de sa mère. Mieux doué par la nature, il était arrivé à la jeunesse dans des conditions heureuses : à vingt ans, sa taille était grande et élancée, sa figure délicate et intéressante ; ses grands yeux bleus avaient une expression tendre et poétique comme son âme, car la poésie, non pas celle qui produit quelques rimes plus ou moins heureuses, mais celle qui idéalise toute chose, imprégnait l'âme de Théodore. Du reste, oisif et abandonné à lui-même, il avait une liberté complète ; il n'en profitait pas de la même façon que son frère, mais l'usage qu'il en faisait n'eût certes pas été du goût du père, s'il avait eu le temps d'y faire attention.

L'âme de Théodore, éprise des beautés idéales, ne trouvait pas autour de lui, même dans l'élégance magnifique qui l'entourait, la réalisation de ses rêves d'or, et, pour chercher cette perfection que ne lui offrait pas le monde réel, il se jeta dans les utopies qui surgissaient à cette époque, et que Saint-Simon et Fourier avaient livrées aux esprits mécontents de leur siècle.

Les systèmes de ces philosophes n'étaient alors que les rêves de quelques esprits jeunes, ardents, généreux, et tourmentés par le désir du bonheur de l'humanité. Cela séduisit bien vite le rêveur Théo-

dore; il y porta les passions de son cœur naïf, et le fils du banquier Kinserlay devint *phalanstérien.*

L'aînée des filles, par suite d'un accident qui lui était arrivé dans son enfance, avait eu la taille légèrement déviée, et son visage, altéré et osseux, présentait l'image de la souffrance. Son caractère chagrin, irritable et inégal, était sans doute sous l'influence de cette souffrance, et la douceur de Sophie avait eu beaucoup à en souffrir. Froide, réservée, contrainte même avec sa mère, Marthe n'osait la contredire en face; mais, dans les mille petits détails de la vie, elle était toujours d'un avis contraire au sien. Comme sa mère se souvenait d'avoir été mademoiselle de Crécy, et gardait dans son cœur des sympathies pour l'aristocratie et la légitimité, Marthe, en toute occasion, accusait la noblesse au profit de la bourgeoisie : les nobles avaient, à son dire, tous les torts, tous les défauts, tous les ridicules, toutes les disgrâces; et la disgrâce même de sa taille, elle la regardait comme le seul héritage que lui eût laissé la race ancienne dont se vantait sa mère.

Georgette n'était encore qu'une enfant riant, sautant, jouant, refusant d'apprendre ses leçons, mais tout cela si gentiment, qu'on ne pouvait se fâcher et qu'on finissait par rire avec elle. Sa ronde figure, fraîche comme une pomme d'api, avait un air de bonheur; aussi l'appelait-on la joie de la maison.

Restait la pauvre Léa, qui vivait à-peine, bien

qu'elle fût jolie comme un ange ; elle ne tenait dans la maison que la petite place occupée par son pauvre corps d'enfant chétif ; ses frères et sœurs l'oubliaient et la mère n'en parlait jamais. Sophie seule, se sentant étrangère et isolée dans la riche famille, cherchait l'enfant séparée par la maladie, comme elle l'était, elle, par la fortune, des heureux de ce monde ; et Léa, qui n'avait jamais été caressée que par Sophie, la regardait parfois d'un air attendri qui faisait du bien à la belle jeune fille. Il y avait dans la chambre de Léa une fenêtre en balcon donnant sur le jardin de l'hôtel ; Sophie y plaçait un siége pour elle et plaçait à côté des coussins moelleux pour la petite malade, qui, à moitié couchée à ses pieds, appuyait ses bras et sa tête sur les genoux de Sophie. Ainsi placées, leurs regards se cherchaient, se répondaient ; c'était entre elles comme une conversation de cœur à cœur, où nulle parole n'était échangée et dont pourtant elles éprouvaient toutes deux un soulagement : le vide de l'isolement disparaissait.

Si la mère ne parlait jamais de cette malheureuse petite fille, si même elle paraissait l'abandonner, on aurait pu pourtant la voir quelquefois arriver furtivement, la nuit, quand tout dormait dans la maison, ouvrir les rideaux du lit de Léa, la regarder des heures entières avec une indicible expression. C'était de la tendresse, de la passion, du désespoir ;

puis, elle s'agenouillait en pleurant et priait longtemps. Mais, quand cette scène douloureuse avait lieu, plusieurs jours de souffrance, de fièvre nerveuse et d'inexprimable angoisse tenaient la pauvre femme dans son lit, et Kinserlay, de mauvaise humeur, se fâchait et s'irritait contre elle, comme tous les maris lorsque leurs femmes manquent aux devoirs de maîtresse de maison, au salon et surtout à table ; il appelait cela ironiquement ses caprices de jolie femme, ses migraines de grande dame... et les lui reprochait avec une amertume si âpre qu'elle évitait de les renouveler.

Jadis l'intérieur de la maison avait été plus heureux. Madame Kinserlay y avait apporté une intelligence élevée, un cœur honnête, tout rempli de tendresse et de bonté, avec une ferme résolution d'être une femme vertueuse et de rendre la vie agréable à son mari. De son côté, le notaire, livré aux travaux de son étude, retrouvait avec affection une douce compagne, et tous deux s'occupaient de la prospérité de la famille qui s'accroissait. Nul n'avait une pensée en dehors de ce cercle, où se trouvait pour eux le bonheur.

Madame Kinserlay avait un parent dans la diplomatie, M. le comte Ulrich de Crécy. Il était ministre plénipotentiaire à l'étranger, et le notaire n'était pas insensible au plaisir de dire fréquemment : « mon cousin l'ambassadeur ; » il est vrai qu'une

autre parenté le rattachait à de pauvres ouvriers de la rue Aubry-le-Boucher. Un cousin du même nom, un Kinserlay, avait mal réussi dans un petit commerce de mercerie et avait laissé deux fils en bas âge. L'un était soldat, l'autre tenait un cabaret borgne au coin des rues Saint-Martin et Aubry-le-Boucher, avec cette enseigne : *Kinserlay donne à boire et à manger.* L'aîné des enfants du cabaretier apprenait l'état de tanneur.

Ainsi parfois, de notre temps, des liens réels rattachent par la parenté les deux points extrêmes de la société parisienne ; cela produit une foule de mensonges et amène une suite de petites émotions, de fausses hontes tout à fait bizarres ; et c'est là une chose particulière au monde parisien et dont on chercherait peut-être vainement ailleurs d'autres exemples. Il a fallu plus d'un demi-siècle de bouleversements, de troubles, de ruines, de fortunes nouvelles et l'invasion d'une foule d'idées bonnes et mauvaises pour en arriver là. Les autres capitales de l'Europe n'offrent encore rien de semblable ; les classes y sont distinctes, sans mélange, sans alliances entre elles. Paris est la seule ville du monde où il y a plus d'un riche bourgeois qui pourrait dire, s'il le voulait : « En sortant de chez mon cousin le comte un tel, j'irai chez mon cousin le maçon ou le cabaretier. » Mais, dans ce cas, l'on est toujours porté à ne voir que ce qui est en haut. Pourtant, de

tous ces intérêts et de toutes ces vanités qui tourmentent la société, on peut dire avec Bossuet : « L'homme s'agite et Dieu le mène. »

Il le mène, à notre époque, vers une égalité, bien difficile peut-être à faire reconnaître, mais qui, depuis longtemps, a été proclamée par la religion chrétienne comme ayant toujours existé devant Dieu et qu'elle seule pourrait réaliser sur la terre.

Cependant le notaire Kinserlay devint banquier, et le banquier Kinserlay devint homme politique.

Les hommes politiques se divisaient alors en *austères*, dont la suprême volupté était de parler, et en *viveurs*, dont les joies ineffables étaient de manger. Kinserlay fut naturellement de ces derniers.

On se réunissait d'abord dans de fameux restaurants, puis chez quelques femmes en dehors du monde et de la famille. Kinserlay était riche, vaniteux, ambitieux; il ne fut pas difficile à une de ces femmes habiles de profiter de ses faiblesses. Bientôt le banquier eut un secret pour sa femme, un lieu qui lui plaisait plus que sa maison et une vanité qu'il ne mettait plus dans la prospérité de sa famille....

Madame Kinserlay fut la dernière qui apprit la situation où son mari s'était placé; mais enfin elle l'apprit. Elle en fut affligée et blessée. Ce n'était pas sans peine qu'elle avait résigné son cœur à un amour qui ne réalisait guère les rêves de jeune fille de mademoiselle de Crécy. Elle s'était consacrée avec

effort à un bonheur si facilement sacrifié qu'elle en était humiliée; mais sa fierté ne lui permit aucune plainte. Seulement elle s'éloigna petit à petit du monde où son mari n'allait plus avec elle, et vécut retirée dans sa maison.

II

Quelques jours d'illusion.

A cette époque, madame Kinserlay venait d'atteindre sa trentième année; un léger embonpoint avait rempli ses joues, arrondi ses bras et sa taille, et lui redonnait quelque chose de cette beauté interrompue par la maladie et le chagrin au commencement de son adolescence. Sa jeunesse, qui n'avait pas eu son temps, se faisait place au moment où allait commencer l'âge mûr; mais cette jeunesse était calme, paisible, pleine de dignité, de grâce et de mélancolie. La figure de madame Kinserlay avait quelque chose de celle de Niobé, et sa coiffure, en bandeaux ondulés, achevait de donner de la ressemblance aux lignes de son visage avec ces lignes pures et arrondies qui représentent la douleur et la beauté dans le marbre antique.

Madame Kinserlay, toute charmante encore, se voua à la retraite, ne s'occupa que de ses enfants et ne dit jamais un mot à son mari sur son éloignement.

Ce fut vers cette époque qu'Ulrich de Crécy, son seul parent, revint en France, après avoir passé quinze ans en Orient, où il avait été envoyé en mission par le roi Charles X.

Ulrich avait trente-sept ans, une taille élevée, des cheveux très-noirs, un visage régulier, beau et accentué comme tout dans sa personne; il représentait la force, la vivacité, la vie active, comme sa cousine représentait la grâce nonchalante et rêveuse.

Kinserlay fut charmé de l'arrivée de ce noble parent, qui occupait un poste élevé dans la diplomatie; il pensa que ce serait une compagnie qui empêcherait sa femme de s'apercevoir de son absence, et exigea que M. de Crécy n'eût pas d'autre maison que la sienne.

Pendant six mois il en fut ainsi, et, à la grande satisfaction de tous, car un certain air de bonheur inaccoutumé s'était répandu sur le visage de la femme jadis attristée. Kinserlay était tout joie et s'arrondissait de plus en plus dans les bons dîners qu'il payait hors de chez lui; et quant au cousin, hors quelques rares visites au ministère des affaires étrangères, il ne sortait de l'hôtel qu'avec sa cousine. Déjà le monde supposait bien des choses; mais

qui eût vu le front paisible, le regard pur et le sourire ingénu de la jeune femme par moment radieuse, eût bien vite reconnu qu'elle n'avait rien à se reprocher.

Cependant, un soir où elle était plongée dans une douce rêverie au coin d'un bon feu et prête à se mettre au lit en revenant de l'Opéra, sa pensée ressaisissait avec plaisir tous les détails de cette brillante soiré epassée entre une amie et Ulrich; elle se rappelait, avec une légère envie de rire, qu'elle croyait avoir aperçu son mari dans le fond d'une loge, bien qu'il eût refusé de l'accompagner sous prétexte d'affaires importantes. Elle entendit tout à coup fermer les portes avec bruit, et celle de sa chambre s'ouvrir brusquement pour laisser passer Kinserlay dans un état d'irritation qui la surprit étrangement. Ce ne fut qu'après quelques instants d'attention qu'elle commença à comprendre et son arrivée et sa colère.

Kinserlay, excité par un bon dîner, s'était trouvé pendant l'opéra sous l'influence haineuse de cette femme dont il subissait l'empire, tout en croyant qu'elle n'était pour lui qu'un jouet de sa vanité, une distraction à ses travaux, un objet de mode dont il ne faisait pas grand cas. Cette femme, irritée par la beauté de madame Kinserlay, par son élégance, par les hommages respectueux dont elle était l'objet, et surtout par la gêne qu'éprouvait Kinserlay, venu là

malgré lui... cette femme avait jeté dans mille propos calomnieux le fiel de son cœur.

Et cela s'est vu souvent à cette époque : les maris, entraînés loin de leur maison par le fol attrait des grossiers plaisirs qu'ils trouvaient près de ces femmes dépravées, puisaient encore auprès d'elles des soupçons injurieux, des jalousies brutales dont ils apportaient les colères dans cet intérieur délaissé, et venaient troubler la paix de leurs femmes abandonnées. Kinserlay s'emporta; le silence de sa femme étonnée lui parut une preuve de culpabilité; il nomma le cousin, et sa vanité maritale plus que son cœur étant en jeu, répétant d'ailleurs ce qu'il tenait d'une personne sans éducation, et qui, loin de ménager ses expressions, avait employé à dessein les plus grossières, Kinserlay, pour la première fois de sa vie, outragea indignement sa femme.

Madame Kinserlay resta froide, digne et silencieuse.

Quand son mari fut à bout de reproches, elle se leva du siége où elle était assise et dit seulement :

— C'est fini?

Et comme il était trop essoufflé et peut-être trop surpris pour répondre, elle passa dans un cabinet d'étude qui menait à la chambre des enfants et en ferma la porte.

Kinserlay rentra chez lui peu après, calme ou

plutôt dégrisé par la froide ironie qui l'avait accueilli.

Après avoir passé une heure près de ses enfants endormis, madame Kinserlay revint dans sa chambre, où elle était sûre de ne plus trouver son mari, car depuis six mois ils avaient cessé d'avoir un appartement commun.

Là, seule, son flegme stoïque l'abandonna; elle pleura longtemps. Sa douleur fut vive et profonde : évidemment il y avait une cause plus intime et plus vraie à cette douleur que les reproches injustes dont elle avait été l'objet, une cause qu'elle n'eût avouée à personne, qu'elle ne s'était pas avouée à elle-même jusque-là.

Le lendemain, le mari ne parut pas à l'heure du repas; madame Kinserlay resta dans le salon avec Ulrich pendant une partie de la matinée. La conversation fut d'abord très-embarrassée. La jeune femme ne savait comment annoncer à Ulrich la nécessité où elle était de le prier de quitter la maison. Il devina... la jalousie; il devina plus, peut-être, car il trouva dans son propre cœur de quoi expliquer le trouble douloureux de la jeune femme. Ils se comprirent, mais ils ne se parlèrent point.

Le lendemain, Ulrich quitta la maison et partit pour un long voyage.

Madame Kinserlay fut triste, mais calme; il y avait de la douceur dans sa tristesse. Il en fut ainsi jus-

qu'au quatrième jour. Alors, monsieur Kinserlay, qui était resté un peu honteux de sa scène mala. droite et avait fait un petit voyage d'affaires ces trois derniers jours, pensant en chemin qu'il avait eu tort, que sa femme était vertueuse et qu'elle l'aimait, devinant avec sa clairvoyance naturelle les motifs de la calomnie, revint chez lui dans de meilleures dispositions pour sa femme, et comme il apprit le départ de M. de Crécy avant de la revoir, ce fut le cœur touché et tout revenu à son ancienne affection pour sa compagne qu'il l'attendit dans son appartement. Ce jour-là elle dînait chez une amie.

Quand, au retour, elle trouva là, chez elle, son mari, humble, repentant, et même plus tendre qu'elle ne l'eût souhaité, elle éprouva une espèce de chagrin dont elle ne voulut pas se rendre compte. On se raccommoda complétement. Le lendemain, toute la maison était alarmée, car un mal subit et dangereux s'était déclaré, et deux jours plus tard, madame Kinserlay était à la mort, d'une fièvre cérébrale. Enfin, après un mois de souffrance, elle reprit un peu à la vie, mais très-imparfaitement; sa convalescence fut longue, douloureuse et triste. Son fâcheux état de santé fut aggravé par les fatigues d'une grossesse pénible; elle fut neuf mois hors d'état de marcher, et faillit une seconde fois mourir en donnant le jour à la pauvre petite fille qu'on

nomma Angèle. Mais ce fut une nouvelle source d'inquiétudes et de chagrins infinis. A mesure que cette chétive enfant se développa, on s'aperçut qu'elle n'avait reçu qu'une existence incomplète; elle devint, malgré sa beauté, un objet de dégoût pour le père et un sujet de larmes pour la mère.

A dater de cette époque, toute joie et tout symptôme de jeunesse furent anéantis pour madame Kinserlay; insoucieuse d'elle-même, des autres et de tout ce qui pouvait l'intéresser, elle remplit ses devoirs sans attrait et sans plaisir. Elle passa de cette jeunesse qui avait brillé un moment sur son front vers sa trentième année à une précoce vieillesse... en une année elle en prit quarante ou cinquante. On n'est pas plus éteint, plus vieux à quatre-vingts ans qu'elle le fut à trente et un ans. Son existence devint machinale, ses mouvements furent la suite de l'habitude et non de la pensée; elle avait parfois l'air d'un automate; la vie de l'âme semblait avoir cessé.

Les garçons furent mis au collége, les filles eurent une institutrice à la maison. Le père était tout à ses vanités ambitieuses et à ses grossiers plaisirs, la mère à ses souffrances d'âme et de corps, les enfants à leurs tendances naturelles. Nul dans la maison n'eût fait le sacrifice de sa personnalité au bonheur commun. Voilà où en était la famille Kinserlay à cette époque où Sophie y revenait après la mort de son père.

III

Traité entre l'intérêt et la vanité aux dépens de l'amour.

Henri de Meillan était spirituel, doux et aimant; ses grâces extérieures n'étaient que l'expression des belles qualités de son âme; mais ces qualités mêmes étaient des ennemis qui concouraient avec les circonstances pour le forcer à sacrifier ses goûts, ses plaisirs, son bonheur à la volonté des autres Il ne savait supporter ni une réprimande, ni un mot acerbe, ni surtout le mécontentement ou le chagrin des autres causé par lui. L'émotion cruelle qu'il ressentait au moindre signe de dissentiment entre lui et ses parents était telle, qu'il aurait cédé au péril de sa vie. Il était fait pour vivre au milieu de l'élégance; il avait besoin que ses yeux se reposassent sur la beauté de la forme dans tout ce qui l'entourait; il avait encore un plus grand besoin, c'était de repo-

ser son âme dans des sentiments, des pensées et des émotions douces, élevées et gracieuses ; toute discordance le faisait souffrir, la misère et les disputes l'eussent fait mourir.

Sa mère avait été ainsi et l'avait élevé, sans y penser, de façon qu'il fût comme elle. Il fallait à Madame la marquise de Meillan un appartement plein de recherche et d'élégance ; il lui fallait des paroles cajolantes et un *far niente* interrompu seulement par les plaisirs. Son mari l'avait toujours aimée tendrement, et des soins assidus, caressants, avaient rendu sa vie charmante et son humeur joyeuse pendant longtemps ; mais, depuis deux ou trois années, son caractère s'aigrissait et s'attristait ; on attribuait cela à son mauvais état de santé ; son fils devinait que sa mauvaise santé, au contraire, était la suite de quelque chagrin ignoré.

C'est qu'ils étaient en train de se ruiner. Ils avaient accoutumé Henri à l'idée qu'il ferait un beau mariage pour ramener la fortune dans la maison ; mais le jeune homme s'était bien promis à lui-même de n'épouser qu'une femme assez bien pour lui inspirer cette sympathie sans laquelle il n'existe aucun bonheur en ménage.

Quand il s'était senti le cœur pris par les charmes de Sophie, il avait deviné tous les obstacles ; mais l'*oncle* lui était apparu aussi comme espérance, et il était parti.

Cet oncle, frère cadet de M. le marquis de Meillan, était né avec un esprit actif, entreprenant, aventureux. Lié avec des Anglais intelligents, il avait vu leur activité se porter vivement aux choses utiles, et l'aristocratie maintenir en Angleterre sa supériorité morale sans laisser perdre la moindre occasion de conserver et d'augmenter cette supériorité de richesses qui sert l'autre merveilleusement. Il trouva du crédit, des ressources, s'associa à des entreprises, voyagea dans les nouvelles contrées ouvertes aux spéculateurs et ne rentra en Angleterre qu'avec un certain nombre de millions complétant la vie de gentleman dans une terre magnifique du pays de Galles.

Henri put admirer ce luxe de végétation où l'art l'emporte même sur la plus belle nature, dès qu'il se trouva sur les terres qu'on lui dit appartenir à son parent. C'était le commencement d'un bel été ; tout semblait fête au ciel : tout parut bientôt aux yeux d'Henri être fête sur la terre. Les paysans du village étaient en habits du dimanche ; les travaux étaient suspendus, et quand il arriva près du parc admirable du château de son oncle, il vit des jeux de toutes sortes, des tables servies de toutes parts, des danses sous une rotonde de feuillage, des voitures de luxe qui circulaient dans l'intérieur même du parc immense ; des cavalcades, où de jeunes femmes ravissantes rivalisaient de grâce avec

une élite de fashionables. Henri n'en croyait pas ses yeux; il s'était attendu, d'après sa correspondance, à trouver son parent seul, ennuyé et souffrant, et il arrivait au milieu d'une fête royale pleine de gaieté et d'entrain.

Que s'était-il passé ?

Henri ne l'apprit que trop tôt. Le vieux célibataire, se lassant de l'être, avait épousé la veille une belle fille pauvre de la province. Cette fille, nommée, Jenny, était la beauté du pays, et comme ses prétentions étaient proportionnées aux éloges dont elle avait été l'objet, elle était arrivée sans faire un choix à cette époque où elle pouvait craindre que sa jolie figure ne lui eût procuré que l'espérance d'un grand mariage, lorsque le riche et généreux *nabab* vint s'installer au château, bien décidé à jouir pleinement le reste de sa vie des douceurs ineffables du célibat. Mais il avait compté sans les beaux yeux de la belle Jenny. Ils allèrent leur train : le vieillard y fut pris. Il devint attentif, empressé, amoureux, et il épousa.

Henri arriva au milieu des fêtes du mariage; il fut reçu avec embarras par son oncle, avec inquiétude par la jeune femme, avec défiance par le reste de la famille, et repartit sans avoir vu son oncle seul, tant il était bien gardé.

Henri revint en France avec le projet d'ouvrir son cœur à sa mère. Il la trouva au lit, malade et déso-

lée. La ruine était complète : les créanciers avaient fait vendre les terres, et le vieux mobilier, reste d'un luxe regretté, était à la veille d'une saisie.

Que faire ?

Henri ne pouvait parler de lui devant la douleur de ses parents. Il alla dans la solitude cacher ses regrets. Quand il fut sorti, le marquis s'approcha de sa femme et dit :

— Je vais voir le banquier Kinserlay.

— Dieu veuille qu'il tienne sa parole! dit la marquise de Meillan.

La mère ne pensait point au bonheur de son enfant, le père sacrifiait la fierté de son fils, la sienne propre, l'orgueil de son nom : tout cela, on le portait en holocauste au *veau d'or*. Le besoin d'argent dans ceux qui n'en peuvent pas gagner et qui ne savent pas s'en passer, rend féroce.

Le banquier Kinserlay était seul dans son cabinet et il se disait : « Décidément, les grandes familles d'autrefois ont encore seules le droit d'entrer partout. »

On annonça le marquis de Meillan.

« C'est un vieux nom et un beau titre, » se dit-il pendant qu'on introduisait le marquis.

— Mon fils est arrivé ce matin, dit celui-ci en entrant.

— Tant mieux, répondit le banquier.

— Son voyage n'a pas été heureux.

— Comment cela?

— Son oncle s'est marié, il n'y a plus rien à attendre.

— C'est un petit malheur.

— Un grand..., car je serai peut-être forcé, monsieur Kinserlay, de vous rendre votre parole.

Le banquier fut effrayé de cette phrase qui menaçait toutes les espérances qui venaient de s'éveiller dans son esprit à l'aspect du marquis. Cependant il se remit promptement et dit avec une espèce de gaieté :

— Est-ce qu'il ne peut pas y avoir deux mariages, et celui de l'oncle doit-il donc empêcher celui du neveu?

— Le mariage de l'oncle a emporté pour Henri toutes les espérances de fortune, répondit lentement le marquis; et pour nous.... il hésita; madame de Meillan.... et moi.... un silence se fit encore; enfin, il dit très-vite et comme un aveu qu'on arrache à son cœur : nous ne possédons rien..., rien du tout, maintenant.... Ce n'est pas.... que si nous voulions .., nous aurions tout ce qu'il nous faudrait en nous ralliant à la nouvelle cour.... Certes....

— Vous croyez, demanda le banquier vivement, que l'on vous accueillerait?

— Si je le crois? j'en suis sûr.

— Est-ce qu'on vous aurait fait des propositions?

— De très-belles....

— Votre nom?

— Ne ferait pas mal, dit le marquis finement.

— Et vous seriez disposé à les accepter? demanda le banquier en cherchant à lire jusqu'au fond de son cœur.

— Pourquoi pas?

— Mais il faudrait faire vos conditions pour vous et les vôtres!

— C'est bien mon intention!

Le banquier reprit son équilibre, s'étala même sur son siége, et avec une bonhomie des plus touchantes, il dit au marquis :

— Vous parliez du mariage de nos enfants et vous aviez l'air d'y craindre quelques obstacles. Voyons, quels sont-ils?

— Pas d'autres que l'absence complète de fortune du côté de mon fils.

— Je savais cela.

— Cependant, quand j'étais convenu de tout avec vous, j'espérais encore qu'il aurait quelque chose.

— Quelque chose, reprit le banquier en riant. Quoi?... Quelques centaines de mille francs.... Cela ou rien, c'est exactement de même pour moi.

Et le banquier enfla ses joues et reprit :

— Je garde les jeunes mariés ici; ils auront la table, le logement; eux, leurs enfants, leurs domestiques, leurs chevaux..., tout est à ma charge.... De plus, mon gendre fera à son père et à sa mère

une pension de dix mille francs. Voilà comment j'entends la chose.

Le marquis eut un mouvement de joie inexprimable qui se traduisit en reconnaissance.

— Eh bien! reprit le banquier, puisque tout est convenu, il faut que le mariage ait lieu avant peu!

— C'est ajouter encore à votre générosité et à notre gratitude qu'avancer le bonheur de mon fils!

Ce fut ainsi que la vanité et l'intérêt décidèrent d'un lien éternel entre deux personnes qui n'eurent pas voix au chapitre.

IV

Martyre d'un pauvre cœur.

— Décidément, monsieur le comte Henri de Meilan aime ma sœur, dit un matin la joyeuse Georgette.

— En aviez-vous douté? demandait Sophie.

— Un peu.

— Pourquoi?

— Il était d'abord si triste !...

— Et maintenant?

— Il a l'air heureux.

Bien entendu que cela se disait en l'absence de Marthe.

C'était la veille de ce samedi où l'on allait s'engager irrévocablement. Sophie était restée seule près de sa pauvre petite Léa, toujours sur le balcon, à demi couchée, et cherchant, dans les moments où elle échappait à cette somnolence qui lui était

habituelle, les regards de Sophie. Mais depuis quelques jours, malgré les efforts de la jeune fille pour sourire à sa petite amie et appeler un sourire sur ses lèvres, les yeux de Sophie étaient si tristes, une larme venait si souvent au bord de sa paupière, que la pauvre enfant, reflet de son âme, avait une tristesse profonde empreinte sur son pâle visage.

Ce jour-là, Sophie, plus douloureusement atteinte qu'elle ne l'avait encore été, laissa déborder son cœur dans les larmes qu'elle ne s'efforça plus de retenir. Elle pensa qu'il vallait mieux soulager sa peine en ce moment pour en être maîtresse le lendemain; car le lendemain elle devait suivre ces dames, on l'exigeait, pour la messe au moins. A cette condition, on la dispensait du bal, qui aurait lieu le soir pour le mariage.

Ses pleurs coulaient donc en abondance sur ses joues pâlies, et la pauvre Léa, attirée par cette profonde douleur, fit, pour la première fois, d'elle-même, un mouvement qui la soulevait de son siége, et la rapprochait un peu du visage désolé de son amie; alors elle essuya avec sa petite main une goutte de ce sang du cœur qu'on appelle *larmes* et qui perlait sur cette belle figure.

Sophie fit un mouvement de surprise à ce geste du pauvre être jusque-là insensible qui paraissait seul ému de ses souffrances; mais à ce moment où ses yeux se levèrent, ce ne fut pas seulement

l'enfant qui apparut à ses regards; Henri de Meillan était là sous le balcon, les yeux fixés sur elle et dans une anxiété dont rien ne peut rendre l'indicible expression.

Il était venu voir madame Kinserlay, encore à la promenade avec ses filles, et on l'avait fait entrer au jardin pour attendre le retour de ces dames, M. Kinserlay étant enfermé dans son cabinet pour affaire importante et ne pouvant pas le recevoir.

Là, seul, sous des massifs d'arbres, il s'était livré un moment sans contrainte aux douloureuses impressions qu'il était forcé habituellement de cacher; sa mère ne le quittait ni jour ni nuit; elle l'amenait elle-même jusqu'à la porte de sa fiancée, et comme elle y revenait le soir après quelques visites, ils retournaient ensemble à leur demeure.

La marquise sentait bien que tout le cœur de son fils se révoltait contre un mariage qui lui semblait à elle la seule planche de salut pour la tirer de l'abîme de la misère, et, selon ses idées, de l'opprobre. Elle craignait qu'une partie de sa répugnance ne vînt de quelque amour dont elle voulait l'empêcher de revoir l'objet.

Lui, n'opposait aucune résistance aux volontés de sa mère : une fois son sacrifice fait à ce qu'il regardait comme un devoir filial, le reste lui était complétement indifférent : il avait renoncé à tout bonheur pour lui-même, que pouvaient lui importer les

détails? Il s'y prêtait même avec une sorte de grâce et d'empressement, afin que ceux pour qui il s'en occupait en eussent toutes les satisfactions possibles.

C'était un caractère mélancolique et fier, susceptible de passion profonde sous une réserve qui ne laissait rien paraître, et sous des formes douces, gracieuses et indolentes qui ne permettaient pas de soupçonner la souffrance et l'amertume.

Cependant ce qu'il avait éprouvé de douleurs intérieures et de peines inconnues de tous avait depuis un mois pâli et altéré ses traits purs et nobles. Une indisposition légère avait suffi pour expliquer son changement et personne n'en avait pris souci.

Comme il se livrait, seul dans le jardin, à de si tristes prévisions sur un avenir sans amour et sans joie, regardant sa vie de bonheur finie sans avoir commencé, entrevoyant de longs jours où son cœur fermé n'aurait ni une sympathie ni même une confidence possible, toujours seul au milieu de tout ce qui vivrait à ses côtés, ses yeux se levèrent, et ce fut alors qu'il vit tout près de lui Sophie pleurant et tellement abandonnée, dans une pose pleine de douleur, que sa vue eût ému le cœur le moins sensible.

Leurs regards se rencontrèrent. Ils restèrent immobiles devant la douleur que chacun lut sur le visage de l'autre; ils n'essayèrent pas de s'adresser un seul mot, mais ils rendirent toutes leurs pensées par

un mouvement spontané, le même pour tous deux : dans ce mouvement, ils élevèrent leurs yeux vers Dieu! Tout était dit! Sur la terre, une inexprimable douleur... au ciel, un rayon d'espérance! C'était toute leur vie!

Sophie était trop pure pour n'être pas fervente; Henri était croyant par éducation, sans ferveur et sans pratique jusque-là; mais quel esprit, même parmi les plus incrédules, n'en appelle au ciel lorsqu'il se sent trop malheureux sur la terre?

Le lendemain, Sophie assistait au mariage de Marthe Kinserlay avec M. le comte Henri de Meillan, qui se fit en grande pompe à l'église Saint-Roch.

Une partie des vieux noms de l'aristocratie française avait franchi la Seine et était venue de la rive gauche..., se moquant un peu, en route, de la haute finance qu'elle allait rencontrer là.

Le banquier Kinserlay avait donc son jour de triomphe. Le roi avait signé le contrat, et tout faisait présumer que les prochaines fêtes des Tuileries ne seraient plus privées de la présence du millionnaire.

Madame Kinserlay s'était toujours refusée à y paraître, disant que sa faible santé ne lui permettait pas d'aller dans le monde.

Le jour de ce mariage malheureux fut le plus beau jour de la vie du banquier, et l'apogée de sa fortune et de sa gloire. Il était dans un état de jubilation

qui le rendait pourpre et doublait le volume de sa grosseur et de son activité.

Sophie, le cœur serré, priait avec l'exaltation fiévreuse d'une âme désolée. Elle devinait quelle série de petites souffrances lui était réservée dans cette vie commune de tous les jours avec ce jeune ménage qui allait habiter la même maison. Elle n'en voulait point au comte de Meillan, car elle connaissait assez sa mère pour avoir compris que l'amour du luxe était en elle assez ardent pour étouffer l'amour maternel, et que le fils s'était sacrifié pour la mère. Elle n'en voulait point à Marthe de son bonheur. Elle acceptait son sort douloureux avec résignation, mais elle en sentait vivement toutes les angoisses.

Marthe était rayonnante de joie : son cœur, sa vanité, tout triomphait ; mais à travers cette joie exubérante perçait un rayon d'envie quand ses yeux se portaient sur quelque belle personne, et une inquiétude jalouse suivait les mouvements de son jeune mari, dont, malgré tous ses efforts, la tristesse n'était que trop visible. Elle n'eut pas l'occasion de porter ses regards sur Sophie, qui, au milieu de la foule, se tint toujours loin des mariés.

Georgette riait, sautait, babillait et ne s'inquiétait de rien.

Si madame Kinserlay s'inquiétait de quelque chose, nul ne put le deviner : polie avec les étrangers, elle parut, comme à l'ordinaire, insensible à tout.

Ulrich était, comme son père, dans le triomphe de ses vanités aristocratiques, mais d'une autre manière. Ce n'était point la grosse joie expansive du banquier, fi donc! il aurait eu l'air d'un parvenu!.. Lui qui était une seconde génération, il avait droit à cet air dédaigneux qui affecte une suprême indifference pour les grandeurs et les richesses, afin de montrer clairement que l'habitude a dès longtemps détruit tout l'effet qu'elles auraient pu produire.

Théodore, d'une nature plus intelligente et plus tendre, examinait avec attention celui qui entrait dans leur famille par des raisons qu'il craignait de trouver trop étrangères à ces sentiments du cœur, à ces sympathies de caractère qui assurent le bonheur dans le mariage. Il regardait les joues décolorées et le front soucieux d'Henri; il voyait les yeux ardents et inquiets de Marthe.

« Oh! ce n'est pas ainsi, se disait-il, que l'homme de bien, jeune, intelligent et capable d'affection, devrait conduire à l'autel la chaste fille qui va devenir la compagne de toute sa vie!... l'âme de son âme, la chair de sa chair, comme dit l'Evangile... Que les arrangements de ce monde sont loin de ce qu'ils devraient être pour assurer à tous ce que Dieu a mis de bonheur sur la terre pour l'humanité!.. »

Et, de ce point de vue, Théodore, qui possédait pourtant le plus grand avantage que la société offre aux individus, puisqu'il avait ces richesses tant en-

viées de nos jours, arrivait à vouloir, par un élan généreux, réformer cette société; et son esprit contemplatif, rêveur et inquiet s'adonnait tour à tour à toutes les utopies qu'on a professées depuis un demi-siècle. Mais tout cela, pour lui, se traduisait dans une adorable bonté et dans une tendre pitié pour tout ce qui souffre. Aussi, dans le peu de temps qu'il passait dans sa famille, ses idées le portant ailleurs, il avait remarqué Sophie, la belle jeune fille pleine de modestie, de grâce et de talent, dont la vie, destinée à la pauvreté et à l'obscurité, eût dû briller d'un pur éclat pour l'ornement et l'exemple du monde. Il la voyait dévouant ses heures à l'enseignement d'enfants indociles, fatiguée par ces études souvent infructueuses, regardée comme le sont, dans toutes les maisons riches, les précepteurs et les institutrices : par les domestiques avec envie; avec méfiance par les visiteurs; par les maîtres comme des espèces de personnages inférieurs devant faire une complète abnégation d'eux-mêmes au profit des plaisirs et des intérêts de la famille où ils vivent malheureux; et Théodore avait toujours quelque bonne parole à adresser à Sophie.

Ce jour-là, sans deviner les sentiments secrets qui rendaient ses douleurs plus amères, le jeune homme vit bien toute la souffrance de la pauvre fille et l'attribua naturellement à la comparaison qu'elle devait faire du sort heureux de Marthe avec son triste sort

à elle. Il lui parla souvent et essaya de la distraire de ses pensées, qu'il devinait pénibles et désolantes. Sophie en fut touchée, l'en remercia avec reconnaissance et le pria d'obtenir de sa mère qu'elle pût se retirer dans son appartement, étant très-souffrante. Cette permission ne lui fut accordée qu'après le dîner, où elle fut placée près de Georgette.

Les deux heures du splendide repas si joyeux et où l'on faisait souvent allusion au bonheur des nouveaux mariés, furent deux heures cruelles pour Sophie, où elle fut forcée de s'imposer une grande contrainte pour n'être point remarquée. Elle se condamna à des sourires, à des mots de gaieté, à une attention soutenue pour des paroles qui répondaient aux folles joies de Georgette ; elle but à la santé et à la félicité constante des heureux époux. Rien n'y manqua.

Enfin, le moment si ardemment désiré par Sophie où elle se retrouverait seule dans sa chambre arriva. Elle y courut. Mais là sa force, vaincue par la fatigue et la douleur, s'éteignit tout à fait; elle tomba comme anéantie sur le premier siége qui s'offrit à elle ; ses larmes coulèrent en sanglots, et le découragement s'emparant de son âme, lui montra le présent, l'avenir, tout enfin avec des couleurs si désespérantes, que rien au monde ne peut peindre cette douleur inexprimable.

Elle demeura longtemps dans cette profonde afflic-

tion où toutes les circonstances de la vie et de la mort douloureuse de son père, se retraçant à sa pensée, venaient encore ajouter une part de malheur à ses peines personnelles Accablée sous ce poids, elle restait sans mouvement dans cette chambre sombre, dont une seule bougie ne dissipait guère l'obscurité, où le silence n'était interrompu par intervalle que par les sanglots de l'infortunée, quelquefois aussi par les éclats intermittents de quelques accords plus bruyants que le reste de la musique, venant jusqu'à elle lui rappeler un autre bal dont le souvenir ajoutait à l'amertume de ses regrets.

Ainsi immobile et concentrée dans ses douleurs, elle sentit d'abord une petite main qui s'attachait aux siennes, une autre qui s'appuyait à son cou, elle sentit le souffle et les baisers de Léa qui venaient caresser son visage. Sophie jeta un cri de surprise et entoura l'enfant de ses bras.

C'était la première fois que la pauvre petite se transportait seule d'un lieu à un autre; jusque-là ses jambes n'avaient pu la soutenir et tous les mouvements lui étaient douloureux; on la portait de son lit à la fenêtre, ou, si on la posait sur un tapis, elle restait à la même place jusqu'à ce qu'on vînt la reprendre.

Comment était-elle venue là de la chambre à côté? Comment avait-elle compris que son amie avait besoin de consolation?

Jamais une grande souffrance ne reste sans secours imprévus dont la source échappe aux combinaisons de ce monde. Pour cette âme désolée, une autre âme recevait une céleste illumination : les soins de Sophie pour l'enfant abandonné jusque-là du ciel et de la terre l'avaient attirée sur elle. Peut-être cette tendre affection, qui avait, surtout depuis quelques mois, tant cherché et tant essayé de moyens de rappeler la vie dans ce corps inanimé, avait-elle été comme le feu qu'on approche de roseaux secs amassés en faisceaux et dont une étincelle fait jaillir tout à coup une flamme vive, brillante et inattendue.

Sophie, distraite de sa douleur, oublia qu'elle venait de pleurer sur la mort de toutes les joies de son âme, et s'occupa uniquement de la résurrection de cette autre âme qu'elle avait rendue à la vie.

V

Projets ambitieux.

L'ambition est une belle et bonne chose, pourvu que le but en soit noble et les moyens honnêtes. Tout ce qui s'est fait de beau, de bon et de grand dans ce monde, s'est fait par des ambitieux. Depuis l'ambition du pouvoir, si elle n'est que le désir de dominer les hommes afin de les mener où ils doivent aller pour être vertueux et heureux, jusqu'à l'ambition de la gloire, qui consiste à obtenir leurs suffrages en les éclairant, toutes ces ambitions servent les décrets de la Providence en contribuant à la perfection de la race humaine, et le plus bel emploi de la vie est certainement de trouver et de laisser sur cette terre quelques moyens de plus pour accroître le bien moral ou physique de ceux qui viendront après nous.

Certes, notre honnête Kinserlay, abandonné à sa

primitive nature, à son activité laborieuse et à sa vive intelligence, eût pu avoir ses utiles et même ses glorieuses ambitions. Les nombreux ouvriers qui vivaient des travaux de sa manufacture, ses transactions d'affaires multipliées et ses richesses considérables, lui donnaient une puissante action sur les autres, et en l'employant à diriger vers le bien ceux qui dépendaient de lui, il eût ajouté l'éclat de l'honneur et de la vertu aux avantages de cette vie laborieuse. L'on a vu souvent autrefois, dans les jours paisibles, des hommes intelligents de toute classe arriver, d'échelon en échelon, au sommet de la société, et briller dans les rangs de l'administration et de la magistrature d'une solide et véritable gloire.

C'est que leur élévation avait pour base un principe moral ou religieux; ils s'élevaient haut, mais ils s'appuyaient sur le bien et la vertu les soutenait.

Sans doute il y a eu aussi, de notre temps, de nobles cœurs qui agissaient par de sincères convictions; mais que de fois l'esprit de parti alla chercher des esprits faibles ou des natures vulgaires pour éveiller en elles de petites passions personnelles et en faire les instruments irréfléchis de coupables desseins!

Cependant Kinserlay avait cru rouvrir une splendide carrière à ses vaniteuses espérances en mariant sa fille au jeune comte de Meillan, et déjà ce triste mariage portait ses fruits de malheur pour les enfants

sans que le père en eût recueilli aucun avantage.

Après un mois, le banquier perdit patience. Il entra un matin chez sa fille avec l'intention de parler à son gendre, et cependant il ne fut pas fâché de trouver d'abord Marthe toute seule; car il éprouvait une gêne indicible avec M. de Meillan, quoiqu'il fît partie de sa famille, qu'il habitât son hôtel et qu'il lui dût tout.

Il en était un peu de ce gendre comme de ces vases précieux par leur forme et par leur antiquité, qu'on achète à grand prix, mais dont ensuite on ne sait que faire dans la maison et auxquels on n'ose jamais toucher.

Kinserlay avait bien remarqué aussi qu'il s'était élevé de petites disputes entre Marthe et son mari; il crut devoir lui dire :

— Conviens que je t'ai donné un mari qui est un beau garçon et qui paraît doux et bon... Il n'a pas de volonté; pourtant ne le contrarie pas trop; il pourrait se lasser. Puis, si tu le tourmentes pour de petites choses, tu n'en obtiendras peut-être pas de grandes; et il faut d'abord que tu lui en demandes une importante pour moi... et qu'il oublie... Enfin, voilà près d'un mois que vous êtes mariés, et il ne s'est pas encore présenté aux Tuileries... Il ne faut pas qu'il tarde davantage ni qu'il remette à me faire inviter. Voici l'hiver, et d'ailleurs, même avant cette époque, il y aura des fêtes pour les *mariages espa-*

gnols, comme on dit... ; il est très-essentiel que nous y soyons.

— Vous croyez, dit Marthe, très-moqueuse ; car, par sa nature contrariante, elle s'était jetée dans une très-vive opposition, et se raillait souvent avec amertume des titres, des grands et des nobles. Elle leur attribuait autant de torts que le banquier leur témoignait de respect, et ne se faisait pas faute de porter ses sarcasmes le plus haut possible. — Vous croyez essentiel que nous soyons aux fêtes, mon père ? On ne peut donc pas s'y passer de nous ? Est-ce qu'on est las de se moquer toujours des mêmes personnes ?

— J'espère, Marthe, reprit le père avec gravité, que tu ne te permettras plus à l'avenir des plaisanteries sur ce qui se passe au château ; c'était bon quand j'avais à m'en plaindre. De même que tu ne dois plus fronder la noblesse, à présent que tu en fais partie, et, Dieu merci ! ça me coûte bon...

— Mais ça ne vaut peut-être pas ce que ça coûte, dit aigrement Marthe.

— Encore ! répliqua d'un ton de reproche le banquier stupéfait devant l'ardeur et l'irritation qu'elle montrait et cherchant ce qui pouvait les causer.

Henri de Meillan entra.

Son front était éclairci des nuages qui l'environnaient d'ordinaire. Un rayon, non de joie, mais au moins de lumière, s'était fait jour dans son âme.

Comment cela ?

Il l'ignorait lui-même. La veille, il était descendu au salon, plus triste que jamais, vers l'heure du dîner ; mais, quand on s'était mis à table, en famille seulement, il y avait un couvert de plus, et cette place était destinée à Sophie et fut occupée par elle pour la première fois depuis le mariage.

Plus tard, la marquise de Meillan vint passer la soirée ; elle avait déjà remarqué Sophie, elle la tint à ses côtés tout le soir.

La femme élégante, aristocratique, délicate, dédaigneuse même, se trouvait mal à l'aise dans l'atmosphère de cette maison. La délicatesse innée et la distinction naturelle de Sophie l'attiraient ; elle s'en était pour ainsi dire enveloppée, et, s'en trouvant bien, elle avait exigé sa présence le lendemain chez elle avec la famille.

Sophie n'ignorait pas comment s'était marié le fils ; il avait été facile de le deviner. Mais c'était *sa mère!* Le charme caressant des manières de Sophie avec elle empruntait encore une séduction de plus aux sentiments intimes de son âme. Auprès d'elle, la marquise se sentait aimée.

Elle ne savait pas pourquoi, mais elle en subissait l'effet ; et, à son insu, elle s'attachait à cette personne inconnue, qui n'était pas une étrangère pour elle.

Le lendemain, Henri alla chez sa mère.

La mère parla de Sophie avec enthousiasme et tendresse. Ce fut après cet entretien que M. de Meillan revint chez lui.

Le beau-père ramena vite le gendre au positif de la vie. Il lui insinua très-peu finement qu'il n'était pas en situation de rien refuser à ses volontés, et lui fit part de ce qu'il exigeait de lui. Mais il trouva le cœur d'Henri peu capable de sympathiser avec ses ambitieuses vanités et son esprit tout révolté contre ses idées. Ils discutèrent longuement et vivement. Henri cherchait à démontrer que, de notre temps, la grandeur individuelle s'était élevée à la place des grandeurs de classes et de rangs, et que le nouvel ordre de choses permettait à chacun de ne tirer vanité que de ses qualités et de son intelligence; qu'être admis près des grands ne rehaussait pas l'éclat de la destinée d'un homme patient, laborieux et riche qui faisait vivre de son travail tout un peuple d'ouvriers industrieux; que cet homme était *roi* chez lui et n'avait que faire d'aller être sujet chez un autre.

Mais la vanité de Kinserlay ne comprenait pas un noble orgueil. Il répondait vaguement, s'écartait de la question, et revenait toujours à son but, la présentation de son gendre à la cour, et par suite la sienne.

Enfin Henri, après bien des efforts inutiles pour l'amener indirectement à renoncer à ses projets, fut forcé d'arriver à un refus positif de les seconder.

Kinserlay rappela les promesses du marquis de Meillan.

— Mon père, reprit Henri avec sa voix douce et sonore, son accent aimable et ses inflexions polies qui ne l'abandonnaient jamais, même dans le moment où ses sentiments et ses expressions avaient le plus d'énergie; mon père a vécu au milieu des révolutions; il a vu de près tous les partis, et il en est arrivé à cette indifférence sur les choses de la vie qui ne fait mettre aucune importance à rien. Il répète souvent qu'achever sans inquiétude ses dernières années est tout ce qu'il peut désirer, lui qui n'a plus de force pour agir, plus d'idées arrêtées pour déterminer ses actions... Eh bien! il fera pour vous, Monsieur, tout ce qui pourra vous donner quelque satisfaction, et je l'en presserai moi-même.

Pardonnez-moi donc, Monsieur, ajouta-t-il, de ne pas faire davantage, malgré mon desir de vous être agréable. Mais, voyez-vous, mes opinions sont un peu comme ma religon : je ne les manifeste pas, je ne pratique pas, je n'y pense guère; mais le moment venu, je ne les trahirais pas, dût-il m'en coûter la vie!

Le banquier se retira moitié satisfait, moitié mécontent; ce qui lui arrivait toutes les fois qu'il causait avec son gendre. C'est que la forme des paroles d'Henri était toujours pleine d'une grâce et d'une déférence qui l'attiraient et le charmaient, mais que le

fond était constamment l'antipode des idées du banquier.

Kinserlay se tourna donc vers le vieux marquis pour l'accomplissement de ses projets. Mais on était arrivé à une époque où la vieillesse, accablée sous les mépris d'une jeunesse sans respect pour le passé, ne jouissait plus de cette considération qui fait sa force dans les sociétés bien organisées. Une littérature nouvelle avait éclaté et marqué ses débuts par l'insulte à tout ce qui l'avait précédée. Tuer tout ce qui avait été avant elle était le mot d'ordre de la bande noire littéraire, qui, n'ayant pas le génie de construire, s'en dédommageait par sa puissance de démolition. Les écrits sont les drapeaux qui mènent à leur suite les cohortes; de notre temps surtout, où les idées se font jour et s'imposent à tous par les journaux! Le mépris pour le vieillard et pour la femme ne manque jamais aux époques de décadence. Le pauvre vieux marquis fut éconduit. On demanda ce que devenait le fils; on ne le vit pas; et c'était lui qu'on voulait. Que faire d'un vieillard, et d'un vieillard pauvre? On ne l'écouta point, on ne l'invita point, on ne le reçut même plus chez ceux qu'il avait voulu intéresser à ses projets; bientôt on prit pour prétexte la conduite de son fils, et il lui fut impossible alors de se faire écouter.

Kinserlay en était pour sa peine, pour le mariage pauvre et pour son argent.

L'homme d'affaires en avait fait une mauvaise ; l'humeur le reprit, les parasites furent brutalisés et maltraités.

« Aussi, lui dit l'un d'eux, vous attendez votre force d'un passé mort. L'aristocratie ! que ne la demandez-vous à un avenir qui est tout vie... la démocratie ! Faites-vous démocrate, les démocrates vous feront député ; et au lieu de subir la volonté d'un roi, vous lui imposerez la vôtre. »

Ainsi fut dit, ainsi fut accepté par Kinserlay. Quand on n'a que des intérêts et des vanités sans principe de morale ou de religion, l'on varie sans cesse, suivant les événements qui déplacent les intérêts.

« Mais..... moi, s'écria Kinserlay reprenant sa plus grosse voix, qu'il avait modifiée et modulée depuis qu'il visait aux manières aristocratiques, moi, je dois avoir le peuple pour moi, je suis du peuple !... »

Et voilà que les souvenirs d'enfance lui reviennent, voilà qu'il se reprend à penser qu'un Kinserlay tient un cabaret au coin de la rue Aubry-le-Boucher, cabaret qui, par bonheur, a le malheur d'être mal famé comme opinion.

Bien entendu que dès longtemps il ne connaissait plus aucun des siens, qu'ils n'étaient plus amis, plus parents, plus rien. Mais ceux qui oublient ou veulent oublier, ou ont intérêt à oublier, croient toujours que les autres n'auront pas de mémoire.

Les pauvres gens, eux, n'oublient rien; ils sont concentrés dans un petit nombre de faits, et les distractions ne viennent pas éparpiller leurs idées; ils n'oublient rien surtout de ce que qui a blessé leur cœur ou leur amour-propre. La famille Kinserlay, qui s'était vue repoussée, accueillit mal les avances du riche parent dont elle avait été dédaignée. Ils gagnaient à grand'peine le pain du jour; des fils étaient soldats, les filles couturières, les vieux travaillaient encore. La famille avait pullulé; on comptait alors rue Aubry-le-Boucher, dans les environs et à l'armée dix-huit Kinserlay, tant hommes que femmes; tout cela n'avait pas vaillant, en argent, en meubles et en fortune, la moitié de la valeur de ce que Marthe portait sur elle en toilette le jour de son mariage, où nul n'avait été invité. Ce petit monde pauvre avait du cœur; il repoussa, malgré sa misère ce que les parasites obligeants essayèrent avec adresse de faire pour les rapprocher de leur riche parent; et avec cette sagacité ordinaire au peuple de Paris, il devina que Kinserlay ne les cherchait pas pour rien.

« Qu'il aille ailleurs quêter des voix pour la députation; nous ne serions pour lui que des parents de circonstance, comme il n'est pour nous qu'un démocrate d'occasion. »

Voilà ce que dit le chef de la branche pauvre des Kinserlay, celui qui tenait le petit cabaret où se réu-

nissaient les *faiseurs* de l'opinion démocratique de bas étage.

Les complaisants ne redirent pas tout à Kinserlay, et ne revinrent à lui qu'avec des espérances.

La députation à Paris était trop difficile, dirent-ils, trop disputée et trop inféodée à quelques-uns. Mais le banquier possédait, parmi bien d'autres propriétés, une immense manufacture de porcelaine dans un de ces départements du centre de la France que M. Charles Dupin avait peints en noir sur la carte comme les moins éclairés de notre pays. Jamais Kinserlay n'y allait que pour deux jours, on l'y connaissait à peine, mais on y vivait d'un travail distribué par lui.

C'était l'Eldorado de la députation. Le cœur du banquier se dilata; et comme l'hiver s'était passé pendant toutes ces alternatives, il annonça qu'il allait partir avec sa femme, sa fille Georgette, Sophie et Léa.

Si Kinserlay eût désiré la députation pour apporter à l'assemblée, dans l'intérêt de tous, les lumières qu'il avait acquises par l'expérience de ses grandes transactions commerciales, rien de mieux; mais il se trouvait dans une situation d'esprit qui l'amenait forcément à une vaine et stérile opposition au pouvoir, et cette opposition aveugle et égoïste s'aidait de passions populaires dont l'homme riche devait nécessairement être la victime.

On devait tenir table ouverte à la campagne. C'était la royauté de Kinserlay qui commençait.

Kinserlay n'eut qu'une pensée, arriver au but par tous les moyens possibles. Il n'était arrêté par rien, car il n'avait aucun principe, de quelque genre qu'il pût être. La religion, il la prenait où certains écrivains du XVIIIe siècle l'ont laissée ; il en faisait un objet de ridicules et sottes plaisanteries. La morale, il en avait ce que les agioteurs du XIXe siècle en ont gardé, un texte pour attraper les niais. Il eut affaire à des ouvriers qui ne savaient rien que leur travail, à des paysans aisés à tromper. Il leur persuada facilement que leur sort serait meilleur, si lui, Kinserlay, pouvait, en remplaçant le député qui ne changeait rien à leur destinée, être à même de demander pour eux. Il accompagna cela de quelques secours, de quelques présents, de dîners aux électeurs influents, de promesses à tous, et, après quelques mois de séjour à la campagne, interrompus par d'assez fréquents voyages à Paris pour ses affaires ou ses plaisirs, M. Kinserlay fut nommé député.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

I

Le ménage de Marthe.

L'amour que Marthe avait ressenti pour Henri de Meillan dès le premier jour où il lui avait été présenté comme son futur mari s'était révélé à elle par la jalousie : plus susceptible de passion que de tendresse, son cœur avait commencé par souffrir, et ce devait être sa façon d'aimer.

Le mariage modifia d'abord un peu son caractère, mais ne le changea point.

Dès l'enfance elle avait montré un naturel envieux et contrariant. Plus tard, ses plaisanteries amères s'étaient dirigées contre la noblesse, ce seul avantage que la richesse ne donne pas ; et de continuels sar-

casmes, assez fréquents à notre époque contre les gens titrés, cherchaient sans cesse à montrer sous un jour odieux ou ridicule un monde qui lui était presque inconnu.

Devenue madame la comtesse de Meillan, ce à quoi sa vanité fut très-sensible, elle suspendit ses hostilités contre le faubourg Saint-Germain, et essaya d'imiter ce qu'elle croyait être les manières de ce pays-là.

Cela fut assez bien les premiers jours; mais elle s'aperçut très-vite de la froideur et de la contrainte de son mari. S'il était avec elle, devant le monde, d'une politesse qu'on pouvait trouver affectueuse, une triste réserve était tout ce qu'elle obtenait dans l'intimité; il semblait qu'il lui donnât en égards, publiquement, ce que son cœur, en particulier, lui refusait en tendresse! Quelle est la femme qui se contente de cela quand elle aime? Marthe sentait un mur de glace entre elle et Henri. Parfois elle essayait de fondre cette glace à l'ardent foyer de son amour; mais quand le mur semblait invulnérable, son impatience changeait en traits aigus ses efforts pour en triompher. Puis il y a dans les habitudes de l'esprit, comme dans les habitudes du corps, quelque chose qui reparaît à l'insu même de la personne, et qui a fait dire : « Chassez le naturel, il revient au galop. » Et déjà Henri aurait pu s'apercevoir plus d'une fois, après trois mois de mariage, de ce que sa femme avait

d'amertume dans l'esprit, si Henri avait pu s'apercevoir de quelque chose.

Concentré en lui-même dès qu'il n'y avait plus de monde étranger autour de lui, M. de Meillan ne voyait plus rien, n'écoutait plus rien que les voix intérieures qui parlaient à son âme pour la tourmenter. Parfois il se reprochait son mariage comme un crime et une lâcheté; mentir à son cœur, était-ce digne d'un noble caractère? N'avait-il pas renié ainsi son amour promis, offert à Sophie? Ah! si elle ne l'avait pas accepté formellement, si elle n'avait pas répondu : « Moi aussi je vous aime! » N'avait-il pas compris avec quelle joie elle recevait sa promesse, lorsque l'émotion ravissante de son bonheur avait transfiguré le visage naïf de la jeune fille? Quel engagement plus sacré, et par conséquent quel manque de foi plus cruel? Que devait-elle penser de lui? que ne devait-elle pas souffrir, la pauvre enfant, qui ne voyait autour d'elle que des regards indifférents? Jamais elle ne tournait ses yeux vers lui; jamais un mot ni même une expression de sa figure n'avait laissé paraître un regret, un souvenir, encore moins un reproche. Mais quel reproche muet et cruel que ces joues pâlies et ces yeux portant la trace de larmes répandues en secret! Quel tacite aveu d'une inexprimable angoisse que le silence continuel de Sophie, et cette absence de tout sourire sur ce noble et doux visage! Sophie restait le moins possible au salon et

ne disait pas une parole à table ; la mort de son père motivait pour tous ce morne silence et ce goût pour la retraite qui l'éloignaient de toute société. Mais Henri ne s'y trompait pas, et sous les regrets qu'elle pouvait avouer, il voyait le désespoir secret qui la rongeait, peut-être à son insu, et qu'elle n'avouerait jamais.

Si les plaintes aigrissent parfois celui qui les cause, la muette douleur qui fait mourir sans un mot à côté de l'objet de regrets déchirants, infiltre sa souffrance dans l'âme qui l'a provoquée. Henri aimait ; c'était un pur et sincère amour que le sien, et il était coupable envers celle qui lui était chère : aussi lui prenait-il parfois au cœur une espèce de torture pleine d'effroi. Il avait peur de la souffrance qu'il éprouvait et de celle qu'il causait. Alors il lui arriva par moments d'être si peu maître de lui, qu'il se levait de la place qu'il occupait dans le salon, et qu'il s'approchait involontairement de Sophie. Mais, bien qu'elle n'eût jamais l'air de le voir et que leurs regards ne se fussent jamais rencontrés, elle devinait son intention, car à l'instant même elle quittait son fauteuil, s'approchait de madame Kinserlay, ou bien elle sortait du salon, et jamais il n'avait pu lui adresser une parole. Seulement parfois, lorsqu'elle était sur le balcon avec la petite Léa, il se plaçait au fond du jardin, sous les arbres, dans un endroit où il ne pouvait être aperçu que par elle, et restait là, immobile,

à espérer et à attendre un regard qui venait rarement le trouver. Pourtant il arriva que Sophie tourna involontairement les yeux de ce côté, et cette seconde, où leur âme se rencontra dans un regard, fut pour Henri une espèce de pardon, car il n'y avait que de la douleur sans colère.

Un soir, il avait été impatient avec Marthe, qui le provoquait, il est vrai, par une moquerie assez amère, et dans cette impatience il s'était levé de la place qu'il occupait à côté d'elle pour venir près de Sophie, comme s'il eût cherché dans cette douce nature un refuge contre une aigreur qui lui était antipathique. Le lendemain, Sophie ne leva pas ses beaux yeux du livre qu'elle tenait à la main, sur le balcon, et ce fut en vain qu'il attendit qu'on lui prouvât qu'on l'avait vu. Alors, ce soir-là, plus attentif pour sa femme, il eut l'air de ne pas s'apercevoir de la présence de Sophie ; aussi le lendemain un regard attendri le récompensa : la vertueuse et noble jeune fille ne voulait encourager en lui que la vertu.

Chaque fois que le jeune homme remplissait, à ses yeux, les devoirs de famille qu'il s'était imposés, qu'il écoutait Kinserlay avec déférence, qu'il cherchait à être aimable avec sa femme, et bon pour tous, il retrouvait un doux regard, et cela lui donnait du courage pour plusieurs jours. Car il arrivait souvent que plusieurs jours se passaient sans que ces muets entretiens pussent avoir lieu. Le mauvais temps,

des promenades ou des visites, les supprimaient du côté d'Henri; parfois aussi Sophie ne paraissait point, si l'air était froid et peu favorable à Léa, si l'enfant était plus souffrante, puis aussi quand le cœur de Sophie était trop malade; parfois la nuit avait été pour elle toute remplie de rêves pénibles, ou bien l'insomnie lui avait présenté tous les détails de sa situation douloureuse, et ses souffrances l'avaient trop vivement agitée pour qu'elle ne regardât pas comme un danger ou comme un tort cet échange muet de deux chagrins qui était une espèce de communauté de sentiments; alors elle trouvait autour d'elle un prétexte d'occupation qui la retenait avec Léa dans une autre partie de la chambre.

Mais quoique ces innocentes entrevues eussent été peu fréquentes, elles avaient été remarquées de Théodore, qui occupait une chambre au-dessus de celle de Léa. Il avait d'abord vu Henri, qui, se croyant hors de la portée de tous autres regards que ceux de Sophie, se laissait aller à toute sa profonde tristesse, et dont les yeux se tournaient involontairement vers les lieux habités par celle qu'il aimait. Puis Théodore avait vu du jardin que le balcon était souvent occupé par Sophie, et cette vue l'avait bien vite éclairé et avait jeté dans son âme une singulière agitation dont il ne se rendit pas compte d'abord; mais qui bientôt troubla tellement le philosophe de vingt ans, qu'il fut forcé de s'avouer que ce n'était pas

seulement parce que Marthe était sa sœur qu'il était ému de la découverte de l'amour d'Henri pour Sophie, mais surtout parce que la jalousie le forçait à reconnaître que, lui aussi, il aimait la jeune fille qui, depuis quatre années, vivait à ses côtés sous le toit de son père. Les douces vertus de Sophie, son admirable beauté, qu'elle semblait oublier, toute cette grâce infinie et cette distinction naturelle qui rendaient sa beauté irrésistible, avaient rempli son cœur insensiblement, comme un jour pur s'insinue doucement dans des yeux délicats. Théodore croyait n'être qu'un observateur attentif et il était un amant passionnné ; il se croyait seulement frappé de l'injustice du sort envers quelques femmes, et il était surtout irrité de ne pas voir dans une situation plus digne d'elle la femme qu'il aimait. Souvent ainsi l'injustice ne nous frappe que quand elle nous atteint, nous ou les nôtres. Les réformateurs sont presque toujours des gens blessés par les abus qu'ils veulent détruire, et s'ils se trouvent nombreux dans les époques de révolution et de décadence, c'est qu'une société en désordre amène naturellement un plus grand nombre de malheurs particuliers et de gens irrités contre l'état de choses qui les blesse, les frappe et les déplace.

Théodore s'avoua qu'il aimait Sophie au moment où il découvrit l'amour d'Henri pour elle, et son attention se porta vivement sur la jeune fille pour dé-

couvrir si l'amour qu'elle inspirait était partagé. Sophie sentit cette attention constante qui la poursuivait, et, sans en connaître au juste la cause, elle en souffrit. Ce fut un surcroît de tourment ajouté aux autres et surtout à cette surveillance continuelle de ses paroles, de ses mouvements, de sa physionomie, que lui imposait la jalousie visible de Marthe.

Marthe, qui avait paru oublier complétement, pendant quelques mois, ce qui avait éveillé sa jalousie le jour du premier bal, était petit à petit revenue à sa première idée depuis que Sophie avait reparu à la table de famille. Ce n'était pas que la jeune fille eût fait quelque chose pour réveiller cette disposition jalouse; mais Marthe, attentive à tout dans les paroles et dans les moindres mouvements de la physionomie de son mari, avait cru voir une expression de joie sur son visage à l'aspect de Sophie. Alors sa jalousie rappela ce qu'elle avait vu un jour. Un seul jour, il est vrai, elle avait vu un regard passionné exprimer dans les yeux de M. de Meillan une tendresse infinie, et ce regard avait été pour la belle Sophie, dont les yeux avaient répondu par un éclair de joie resplendissante. Marthe avait revu cette vision à demi effacée, elle la revoyait sans cesse, elle en était obsédée; et quand elle ramenait son attention sur le visage maintenant pâle et triste de Sophie pour la reporter ensuite sur le visage également pâle et attristé d'Henri, elle ne se faisait pas d'illusion : ils

s'aimaient, ils se mouraient du même regret, et ce regret, c'était elle! elle était le lien, l'obstacle qui séparait ces deux personnes! son amour, sa présence, sa vie étaient de trop pour eux!

Le cœur plein de cette amère conviction, avec quelle anxiété n'écoutait-elle pas les rares paroles qui sortaient de la bouche de l'un ou de l'autre, pour y trouver un mot dont elle pût justement se plaindre! Elle eût voulu voir leur amour se trahir, pour avoir le droit d'éclater contre leur trahison! Mais non, la vertu les sauvait, et quelquefois Marthe, qui ne comprenait pas tant de calme, était au moment de se faire illusion, de se persuader qu'elle s'était trompée et que le cœur d'Henri pouvait lui appartenir. Ces courts moments de trêve à ses tourments amenaient presque toujours un surcroît à ses douleurs; car si Henri pouvait bien prendre sur lui de se montrer affectueux en public et doux dans l'intérieur, il ne pouvait répondre à cette ardeur passionnée et exigeante dont elle l'accablait alors. Il restait froid, contraint, interdit, et bientôt l'amour de Marthe se changeait en jalouse fureur, attaquant avec violence toutes les choses et toutes les personnes qu'il aimait, et s'en prenant à tout ce qui lui plaisait de ce qu'elle ne pouvait pas lui plaire.

Que de fois ainsi, sous une apparente tranquillité pour le monde, s'agitent de sombres passions, comme ces orages sous-marins dont rien n'apparaît à la sur-

face jusqu'au moment où ils font sombrer le navire qui voguait paisiblement au-dessus d'eux.

Les choses en étaient là quand la mère d'Henri prit Sophie en affection, sans rien deviner de ce qui se passait intérieurement dans le ménage de son fils. Sophie était si distinguée qu'elle semblait la reine des gens qu'elle servait, et la marquise ne trouvait qu'elle dans la riche maison qui fût en harmonie avec ses délicates habitudes. Sophie aussi se sentit plus à l'aise dans sa société élégante que partout ailleurs, et elle alla avec plaisir passer quelques instants, le matin, près de cette femme nonchalante, encore au lit. On parlait alors de tout et de rien ; mais c'était calme, insouciant et doux comme la marquise. Ces deux personnes se plaisaient, bien que l'une fût ignorante et frivole, l'autre sérieuse et instruite, et que leur âge fût différent. Ce qui les liait, c'était le charme des manières distinguées, des habitudes délicates. Il y a dans le monde bien des relations à ce prix qui durent très-longtemps Il n'y a pas d'aspérités où elles puissent se heurter et se briser.

Mais dès que Marthe s'aperçut de cette innocente intimité, elle s'en irrita et ne se fit aucun scrupule de le montrer.

A partir de ce moment, Sophie devint l'objet d'interpellations moitié aigres, moitié amicales d'abord sur ses sorties du matin, puis ce furent des insinuations perfides tournées en railleries sur l'attrait

qu'elle trouvait à se faufiler chez des marquises. Sophie essayait de sourire, et lorsqu'elle ne pouvait se dispenser de répondre, c'était avec une angélique douceur qui impatientait visiblement la femme irritée.

Henri faillit plus d'une fois sortir de sa réserve pour repousser les paroles acerbes de Marthe ; mais un regard suppliant de Sophie l'arrêtait ; et cependant ce que la pauvre Sophie eut à souffrir d'humiliations est impossible à décrire. Il fallut que le supplice infligé par ces milliers de coups d'épingle fût bien grand pour que l'idée d'un départ qui éloignerait Sophie de Marthe et de lui fît éprouver à Henri un mouvement de joie.

M. Kinserlay, allant tenter les chances de la députation, decida qu'il emmènerait seulement sa femme, Georgette, Léa et Sophie ; les fils et le jeune ménage devaient rester à Paris.

Marthe triomphait. Elle alla jusqu'à imaginer que l'absence de Sophie lui rendrait le cœur d'Henri. C'était déjà beaucoup, se disait-elle, d'avoir vu fuir l'ennemi et de rester maîtresse du champ de bataille.

Mais si Henri fut plus calme, ce n'est pas que Marthe eût gagné quelque chose dans son cœur ; au contraire, de l'indifférence il avait passé à un vif et profond ressentiment qui empêchait même l'amitié.

Voilà où en était le jeune ménage quand le reste de la famille s'éloigna. Ulrich allait à Wiesbaden,

Théodore en Suisse, Kinserlay, avec les autres enfants et la mère, au château qu'il possédait près du village de Sernaise. Le nouveau ménage restait seul dans l'hôtel à Paris, et devait y trouver de longs et fréquents tête-à-tête.

II

Georgette.

Georgette était de ces natures irréfléchies, capricieuses, spontanées, qui ont un charme tout particulier dans les relations passagères de la société, mais qui, dans la vie intime, impatientent par l'absence de tout sérieux et de toute raison. Impressionnable et étourdie, elle ne voyait les choses qu'à la surface, et se moquait de tout, même des sentiments de tendresse et d'amitié L'amour passionné ou poétique était un des textes favoris de sa conversation, bien qu'elle n'eût que quinze ans. Elle s'en moquait, il est vrai, mais elle en parlait trop.

Sophie, que cette conversation blessait d'autant plus que son âme était plus sensible à ce mal, lui imposait en vain silence, Georgette riait aux éclats et recommençait l'instant d'après.

Cependant, depuis les fêtes du mariage de sa sœur, Georgette semblait parfois un peu rêveuse et préoccupée, mais nul ne put pénétrer le secret de ce changement,

Voici ce qui était arrivé : Georgette avait quinze ans, elle était grande, fraîche, rose et blanche, et, quoique ses traits n'eussent pas une grande régularité, rien n'était plus joli que sa figure ronde, vive et joyeuse. Une forêt de cheveux blonds, frisant naturellement et par conséquent toujours ondulés, donnait de l'éclat à ce frais visage. Enfin, c'était une femme, et une femme coquette et rieuse qui attirait les regards et inspirait déjà l'amour. Puis, c'était la fille du banquier Kinserlay, dont la grande fortune était connue.

Plusieurs firent donc la cour à Georgette dans les bals et les réunions.

Georgette savait alors que son père l'avait promise au fils d'un riche banquier hollandais. C'était un bon jeune homme, sage, instruit, ayant le goût des arts et des lettres, et devant faire le meilleur mari du monde.

Comment l'esprit de la jeune fille, accoutumé à cette idée, conçut-il à côté de cela une autre pensée? C'est ce qui s'explique par l'attrait de l'inconnu, qui pousse la jeunesse à s'écarter de la ligne tracée à l'avance. Puis, le paisible bonheur était assuré, on n'y renonçait pas. Seulement, on voulait, en attendant,

essayer un peu le pouvoir de sa beauté. Enfin, on voulait savoir à quoi s'en tenir et l'on jetait par-ci par-là quelques petites coquetteries, seulement pour s'amuser un peu de ce qui en adviendrait. Dans cette foule, sur laquelle on envoyait ainsi quelques regards et quelques sourires, comme ballons d'essai, se trouvaient naturellement les hommes à la mode, les élégants en renom. Parmi eux était un beau fat qui valait bien, aux yeux de Georgette la peine d'une attention particulière. Le beau fat se nommait M. le baron de Saint-Dizier. Son luxe annonçait l'opulence, son nom affichait l'aristocratie; mais on ne lui connaissait ni propriétés ni parents.

Le fat s'y prit avec adresse. Dès qu'il eut remarqué l'attention dont l'honorait la jeune coquette, il fit le dédaigneux, l'homme que rien n'émeut, ne touche ni n'attire, et il l'amena ainsi à faire les premiers pas. Elle se piqua au jeu, voulut le rendre amoureux, et finit par tant faire, pour qu'il s'occupât d'elle, que son imagination à elle s'occupa de lui. Tout cela se passa au bal, car au bal on danse loin de sa mère ; on parle, on échange des regards, on touche une main. Le bal a ses plaisirs, ses dangers, ses triomphes. Tout cela se passe à l'éclat des lumières, sous l'enivrement de la musique, au milieu du luxe et de la parure, dont le prestige est le clairon qui dispose le cœur au combat.

Quand les fêtes furent finies, Georgette eut un peu

d'ennui et ne voulut plus continuer ses leçons. Ce fut à grand'peine que Sophie la fit encore un peu travailler, ce qui n'avait guère été de son goût dans aucun temps, et ce qui maintenant lui était devenu insupportable. Alors elle chercha plus souvent sa mère. Madame Kinserlay était devenue apathique ou plutôt insensible à tout ; n'aimant ni le monde ni sa maison, mais faisant pourtant ce qui était nécessaire pour que sa maison fût bien tenue, pour que les devoirs de société fussent remplis ; s'habillant en grande toilette et allant à quelques fêtes avec la même indifférence qu'elle eût mise à passer une robe de chambre pour rester au coin de son feu. Georgette lui persuada, en riant et en l'embrassant, qu'il était juste, à présent que Marthe était mariée, qu'elle eût, en dédommagement de la compagnie de sa sœur, dont elle était privée, la compagnie de sa mère, qui lui était nécessaire. Sa mère la laissa s'installer près d'elle, recevoir les visites et en faire avec elle. Puis, Georgette ne voulut plus se séparer de sa mère pour les fêtes : ce serait cruel pour toutes deux, disait-elle. Madame Kinserlay sourit et ne dit pas non. Georgette fut donc de tout, et retrouva plus d'une fois dans le monde M. le baron de Saint-Dizier. C'était ce qu'elle voulait.

Ah! elle ne voulait pas de mal, elle ne voulait pas être séduite, elle ne voulait pas l'épouser : non, elle voulait lui tourner la tête et en rire. Jeu dangereux, où les femmes finissent toujours par pleurer.

Quand le banquier ambitieux emmena une partie de sa famille pour aller chercher la députation, Georgette eut un chagrin réel de quitter Paris. Elle ne s'en rendit pas bien compte, et se persuada que ce n'était pour elle qu'un regret de n'avoir pas mené sa conquête au point de pouvoir rire de son amour avoué; mais le jeune fat ne s'y trompa point, et résolut de profiter des bonnes dispositions où il croyait la voir pour lui. Il la plaisanta sur ce que la campagne, la nature, la vie champêtre disposent l'âme aux sentiments tendres et atténuent les propensions moqueuses. Elle le défia de la trouver jamais rêveuse; il paria à son tour qu'il viendrait à bout d'être toujours maître de son cœur. On se dit adieu en riant.

Le soir, Georgette couchée pleura de partir le lendemain sans savoir quand elle reviendrait.

Un mois de solitude au château l'ennuya, et ce fut avec une vive émotion qu'ayant ouvert un jour une petite lettre musquée remise par une jardinière, elle vit qu'elle était écrite par M. de Saint-Dizier.

Cette lettre était tout en ironie, mais cependant on y voyait un vif désir plaire et un si grand ennui de l'absence de Georgette, qu'on était venu jusqu'au village de Sernaise seulement pour remettre cette lettre, voir un instant celle à qui elle était adressée et repartir pour Paris.

Pour se voir il fallait donner un rendez-vous. Georgette refusa; mais pour dire qu'elle refusait il fallut

écrire, et on ne lui indiquait qu'un seul moyen de faire parvenir sa lettre, sûrement et sans intermédiaire : c'était de la placer sous la porte de la grille du parc donnant sur la route, très-loin du château. C'est ce que Georgette résolut de faire, se croyant bien sage en refusant le rendez-vous, en écrivant que son cœur tranquille refusait à son esprit une innocente conversation, de peur qu'on ne crût à un intérêt qui n'existait pas. Mais Georgette vint naturellement seule vers la fin du jour, lorsque sa mère se reposait en sortant de table, lorsque son père faisait la sieste et que Sophie était près de Léa, surveillant son dîner qu'elle prenait à part.

Puis cette grille était loin du château, vieux château ayant été jadis la splendide demeure des plus grands seigneurs, et que le banquier avait fait réparer à grands frais pour lui servir de pied-à-terre. De plus, il y avait de si grands arbres que c'était comme un morceau de vieille forêt, impénétrable à tous les regards.

Georgette n'avait pas à craindre d'être surprise. Aussi le danger ne vint pas de là... il vint du beau Saint-Dizier, qui se trouva là pour prendre sa lettre, qui la reçut dans sa main et se montra en riant ; il vint de Georgette elle-même, qui se mit à rire aussi de cette surprise. Un entretien qui commence si gaiement ne doit pourtant pas être dangereux. C'est ce que pensa la jeune fille, qui se représentait l'amour sou-

cieux, sentimental, larmoyant, et qui, n'étant pas d'un naturel à l'éprouver de cette façon, ne le reconnut pas.

On plaisanta beaucoup. On se moqua des amoureux.... en se regardant assez tendrement. On rit de ceux qui font le sacrifice de leur repos à cette passion ridicule, disait-on, et cependant Georgette trompait tous les siens pour être seule sous les arbres à l'entrée de la nuit avec un jeune homme inconnu, elle, la fiancée d'un autre! Lui, cet élégant, désiré dans tous les lieux de plaisir, il faisait deux cents lieues pour voir une heure la gentille Georgette! Oh! l'on se moqua aussi de la constance, mais il fut convenu en se quittant que si M. de Saint-Dizier recevait dans quinze jours une petite lettre de Georgette adressée à Paris, il ferait encore deux cents lieues pour retrouver cette heure de raillerie où l'on défiait l'amour.

La jeune fille, retournée près de sa mère, y fut d'une gaieté folle comme dans ses plus beaux jours; elle sauta, elle chanta. Sa voix était flexible, légère et agréable. Sans avoir un talent réel sur le piano, elle en avait assez appris de Sophie pour s'accompagner; elle choisissait de préférence les airs les plus joyeux, et ce soir-là elle réjouit le salon pendant deux heures de son gai refrain. Son frais visage, assombri depuis le séjour à la campagne, s'épanouissait de nouveau, et Kinserlay, qui dans ses jours de gaieté l'avait surnommée son *bouquet*, répéta plus d'une fois : « Enfin mon bouquet reprend tout son éclat... C'est le soleil

de mai qui l'épanouit! Le soleil des jeunes filles, c'est l'amour!... »

Georgette s'était donc engagée follement dans une intrigue dangereuse dont personne ne se doutait autour d'elle. Sophie était presque tout à fait affranchie du soin de la surveiller; elle n'avait que faire où se trouvait la mère, et la pauvre mère, elle était si facile à tromper! D'abord, jamais elle n'eût attendu rien de tel de sa fille, riche, jeune, jolie et laissée libre dans son choix, car on lui avait destiné quelqu'un, mais sans le lui imposer jusque-là, et elle en paraissait satisfaite. Comment supposer que, dans le cas contraire, Georgette, qui se gênait si peu pour énoncer tous ses caprices, n'eût pas d'abord témoigné son éloignement pour le mariage projeté et son désir d'en conclure un autre? Qui eût pu deviner cette plaisanterie sérieuse qui occupait l'imagination vagabonde d'une enfant et se glissait dans son cœur à son insu?

Madame Kinserlay n'avait même plus à cette époque assez de sagacité pour deviner que les inégalités qu'elle voyait dans le caractère de sa fille depuis quelques mois devaient avoir une cause. La pauvre femme était brisée intérieurement. Longtemps madame Kinserlay avait usé sa force à lutter avec bonheur contre les instincts naturels en faveur de son devoir, car toutes ses habitudes d'enfance et toutes les sympathies de son âme délicate repoussaient l'intimité avec un homme laid, de manières commune et de senti-

ments vulgaires : pas la moindre chose dans l'extérieur de Kinserlay ne répondait à cette élégance et à cette distinction qui auraient pu plaire à Marguerite de Crécy Tout dans les manières communes de son mari choquait la pauvre jeune femme; si elle était réservée, il se montrait maussade; si elle était affectueuse, il apparaissait grossier dans ses caresses, et s'ils causaient ensemble de leurs affaires, Kinserlay laissait voir une avidité brutale qui la choquait; puis, en dehors de cela, il n'y avait rien, rien du tout pour les sentiments du cœur, la délicatesse de l'esprit; il fallait repousser tout cela, le renfermer, l'annihiler. C'était comme s'ils eussent parlé une langue différente; madame Kinserlay traduisait à grand'peine une partie de ses idées pour être entendue de son mari, mais la meilleure part restait ensevelie et ne sortait pas du cœur qui l'avait conçue. Que de nobles tendances, que d'instincts généreux, que de sympathies pour le malheur, d'abnégation de soi dans cette noble nature poétique et généreuse restèrent ignores de tous! Mais alors madame Kinserlay avait un but, satisfaire en tout son mari, ne le jamais contrarier et le rendre tellement heureux dans son intérieur, qu'elle pût un jour offrir au ciel en holocauste ses sacrifices continuels pour le bonheur de celui à qui elle était liée; elle se proposait davantage : son abnégation à elle-même, qui aurait fait le bonheur de son mari en ce monde, devait encore servir à le

rendre heureux dans l'autre, lui qui ne remplissait pas ses devoirs religieux. Ainsi, la pauvre femme avait pour courage l'espérance que son dévouement embellirait, servirait à assurer le présent et l'avenir de celui à qui elle était unie.

Puis, dans les premières années de son mariage, Kinserlay avait montré parfois des élans de bon cœur, un attachement réel pour sa femme et certaines tendances au bien et à l'amour des choses distinguées que madame Kinserlay avait essayé de développer; et si les personnes qui entouraient le banquier n'eussent pas exercé sur lui leur empire en sens contraire; s'il ne s'était pas, lui, imprégné, au milieu des gens de parti de notre époque, de ce scepticisme moral qui fit dire à l'un d'eux : « Il n'y a point de principes, il n'y a que des faits », nul doute que l'influence bénigne de sa jeune femme ne l'eût conduit dans une bonne voie où toute la famille eût trouvé le bonheur.

Aux caractères faibles, impressionnables et faciles à mener, qui sont les plus nombreux en ce monde, il faut une foi, une religion d'enfance qui leur dise : « Le devoir est là. » Sans doute cette force morale est quelquefois impuissante à servir de digue aux passions violentes ou aux tendances trop matérielles; mais cette pensée que le devoir rempli dans ce monde donne droit au bonheur dans l'autre, sert de phare pour ramener au port le navire battu par les

orages et près de se briser aux écueils; c'est aussi un asile secourable pour l'âme défaillante, quand viennent les dégoûts qu'amène l'expérience de la vie.

Avec une foi dans l'avenir à laquelle on rapporte les actions du présent, la vie est plus heureuse et aussi plus digne; on s'irrite moins des déceptions, des mécomptes; on possède mieux son âme en paix. L'on ne peut douter que Kinserlay, sous l'empire des croyances religieuses de sa femme, n'eût vu son âme s'agrandir, son esprit s'étendre, sa conversation s'épurer, ses manières devenir plus distinguées et plus agréables. Avec une haute pensée tout s'élève.

Mais nous vivons au temps des stériles agitations; pour le plus grand nombre elles sont sans but, ou elles en ont un si petit, si personnel, qu'elles rappellent ce que Tite-Live disait quand il appelait les Gaulois *cette nation des vains tumultes!*

Faute de toute croyance, et mené par ses caprices, ses intérêts, et les caprices et les intérêts des autres, Kinserlay s'enfonça donc de plus en plus dans les plaisirs matériels et les petites intrigues vaniteuses. Sa femme resta seule à ses regrets de tous genres; alors sa vie s'éteignit, ses facultés s'anéantirent; elle n'avait pas eu assez de force et assez de bonheur pour diriger à son gré, au prix de ses sacrifices, son existence, celle de son mari, celle de ses enfants; elle n'essaya plus de résister au courant qui emportait les choses hors du cercle de ses désirs. Elle man-

qua un moment de cette ardente foi dans le bien qui soutient, et ce fut son malheur ; car alors elle laissa faire la volonté des autres sans opposer la moindre résistance, persuadée que cela serait inutile et qu'elle portait elle-même malheur à ses projets en s'occupant de les réaliser.

Dans une pareille disposition d'esprit, elle eut peu de moyens de résister aux caprices de Georgette ; d'ailleurs, jamais il ne lui fût venu à l'esprit que la jeune fille pût s'écarter en rien des principes de vertu qu'elle avait reçus depuis son enfance.

Georgette aussi était et surtout se croyait à l'abri de toute faute grave ; et si elle cachait bien son secret, c'était plutôt par crainte des plaisanteries que des reproches sérieux ; du moins c'était là sa pensée. Elle revit donc deux fois M. de Saint-Dizier à quinze jours d'intervalle. Leurs entrevues furent toujours innocentes, leurs lettres toujours spirituelles plus que tendres. Mais M. de Saint-Dizier ayant manqué le troisième rendez-vous, Georgette en éprouva une telle impatience, qu'on eût certainement fini par s'apercevoir du changement de son humeur, si M. Kinserlay, ayant été nommé député, n'eût annoncé que l'on quitterait la campagne le surlendemain, quoique la belle saison ne fût pas encore finie.

III

Les Antipodes.

— Ulrich est-il à Paris ? demanda Théodore un matin, en entrant dans l'hôtel de son père.

Il revenait de voyage.

— Monsieur votre frère est arrivé hier soir, lui fut-il répondu, et il n'est pas encore levé.

— Quand il sonnera, dites-lui que je désire lui parler, ajouta Théodore.

Une heure après, et avant qu'on eût eu le temps de lui annoncer le retour de son frère, Ulrich s'écriait :

— Théodore est-il revenu ?

— Oui, Monsieur.

— Courez lui dire que je veux lui parler.

Les deux frères se rencontraient pour la première fois dans une même pensée.

Ulrich prit la parole avec un air d'indifférence qui lui permettait de s'occuper de sa toilette; puis, en continuant à parler, l'insouciance qu'il avait montrée d'abord disparut, car il n'est pas d'homme, quelque jeune et quelque frivole qu'il soit, qui n'ait au fond de l'âme quelque chose d'intime, de personnel, de vivace à quoi son bonheur est attaché et qui, arrivé à visiter ces replis cachés, n'y trouve des causes de pensées et de sentiments amers et profonds, d'autant plus douloureux parfois, que l'apparence qui les recouvre semble plus légère et plus joyeuse.

— Théodore, dit enfin Ulrich, qui avait alors quitté le soin de sa toilette et s'était tourné vers son frère avec un visage triste et mécontent, tu crois peut-être que rien ne contrarie ma vie de plaisir et de folie; tu te trompes : il y a autour de moi des jeunes gens plus riches qui ont un titre, des alliances avec les plus grands, et qui tirent de tout cela le droit de me jeter des dédains, qu'il faut sentir pour savoir tout ce qu'ils ont d'odieux. Eh bien! ces stupides femmes avec lesquelles ils passent leur vie ainsi que moi, se joignent à eux pour me mépriser quand je ne leur jette pas, moi, l'or à pleines mains; je n'ai que ce moyen de leur imposer silence. Et quand l'or me manque, je joue .. Je joue parfois avec bonheur, parfois aussi je perds; et dans ce moment je dois mille louis. Si demain je n'ai pas

payé cette dette d'honneur, tous les nobles que je fréquente me mépriseront, et ces femmes au milieu desquelles je vis avec eux se moqueront de moi, Amanda la première. Tout n'est pas plaisir dans ce monde-là, même pour les plus grands. On a parlé diversement de la mort du jeune vicomte de Villefray ; va, moi, je sais bien pourquoi il s'est tué ; il me devait deux mille louis, à moi, perdus dans une partie de baccarat, et de plus, madame de Méraville, une autre Amanda, l'avait mis à la porte. Ne sachant plus où donner de la tête, car en rentrant chez lui il avait trouvé des huissiers qui saisissaient ses meubles, il s'est brûlé la cervelle d'un coup de pistolet ; et sa mère, veuve, n'ayant que ce fils, est mourante aujourd'hui de son désespoir... Voilà la vérité.

Ulrich se tut, il y eut entre eux un long silence.

Enfin Théodore, qui avait semblé enseveli dans une profonde contemplation intérieure, leva sa belle tête, secoua les soyeuses boucles de ses beaux cheveux blonds, et, levant vers le ciel ses yeux azurés, il eut plutôt l'air d'un inspiré qui répand des prédications que d'un jeune homme qui répond à une confidence.

— Mon frère, dit-il, ce qui ressort pour moi de ce que tu viens de m'apprendre, c'est d'abord que la société, telle qu'elle existe, est incapable d'assurer le bonheur de ceux même qui paraissent en réunir

toutes les conditions ; c'est que, par une sorte de solidarité morale qui se trouve dans les faits, par les desseins de la Providence, les plus fortunés doivent avoir une somme de malheurs proportionnée aux inquiétudes et aux souffrances de ceux qui manquent de tout.

Et comme un long silence suivit ces paroles de Théodore, Ulrich, après avoir réfléchi quelque temps, s'écria enfin, tout stupéfait et avec un peu d'impatience :

— Mais tout cela ne me dit pas comment je trouverai les mille louis dont j'ai besoin d'ici à vingt-quatre heures!

— Non, répondit tranquillement Théodore; mais cela t'apprend comment il se fait que je ne puisse pas te les donner, malgré ma parcimonieuse économie pour moi-même, et comment je venais au contraire te prier de m'avancer une somme qui me serait en ce moment absolument nécessaire.

— Et pourquoi une somme d'argent te serait-elle nécessaire en ce moment ? dit Ulrich qui n'avait pas bien compris.

Parce que nous devons remplir notre mission, et que, pour apprendre à cette société mal organisée quelles sont les heureuses destinées futures de l'humanité, il faut que nous fassions un essai de la science sociale, un modèle de la vie d'association dans notre système, et qu'il nous faut des fonds assez

considérables pour former le premier phalanstère.

Ulrich ne put retenir un éclat de rire en reprenant vivement :

— Quoi ! ce dont on se moque de si bon cœur dans le *Charivari*? Ah ! ah ! ah !... Un phalanstère, je ne sais pas ce que c'est, mais il est terriblement ridicule de s'occuper de cela.

Théodore ne fut ni déconcerté ni irrité des moqueries de son frère; il avait le calme que donnent les convictions et la sérénité de l'espérance.

— Je ne veux pas, dit-il tranquillement, chercher à te convaincre de l'unité de nos efforts; mais va, mon frère, quand je me tromperais dans mes prévisions, quand je ferais fausse route dans mes projets, il y a dans une idée élevée et qu'on croit bonne une puissance de joie pour l'âme que tous tes plaisirs ne peuvent donner. Il en est de même pour ceux qui aiment les arts et les lettres : leurs jouissances sont infinies, elles tiennent à l'âme qui n'a pas de bornes, tandis que les biens matériels sont finis, qu'on en voit sans cesse le terme, qu'ils laissent après eux la fatigue et le dégoût, et que toi-même, qui méprises les plaisirs de l'esprit, tu te plains pourtant du peu de réalité des autres.

Ils en étaient là, quand un domestique vint annoncer que M. Kinserlay arrivait de la campagne, où il avait été nommé député.

Les deux frères, interrompus dans leur conversa-

tion, se séparèrent : l'un pensait avec joie que son père ne lui refuserait pas l'argent nécessaire pour acquitter sa dette de jeu et prendre quelque éclatante revanche, car il était loin de renoncer à cette triste passion, qui a conduit tant de riches familles à la ruine; l'autre, Théodore, rêvait, en s'éloignant, aux moyens de préparer pour une époque prochaine un ordre social qui réalisât son espoir du bonheur de tous, ne pensant nullement qu'il ne serait guère possible que ce changement eût lieu d'un assez bon accord pour ne point attirer sur de riches familles le malheur et la ruine. Dans le même temps, le banquier député arrivait avec le projet de faire au pouvoir une opposition dont les suites devaient aussi, à son insu, devenir funestes à un grand nombre.

Et c'est ainsi que les idées diverses de cette famille, arrivée à l'apogée de sa fortune et de sa grandeur, travaillaient sourdement à sa décadence. C'était une image de ce qui se passait en grand dans tout notre pays, où chacun, ne pensant qu'à soi, détruisait à son profit personnel cette société qui, comme la famille, ne prospère et ne vit que par l'unité, et qui a besoin d'une croyance, d'un amour et d'un espoir en commun qui soit sa force, son âme, sa vie.

IV

Le retour à Paris.

Lorsque le lendemain matin, à l'arrivée de son père, Marthe courut au-devant de lui, l'altération de ses traits aurait pu frapper M. Kinserlay; mais le banquier voyait tout en beau à travers les honneurs de la députation. Marthe avait cependant une grande anxiété peinte sur son visage, et regardait autour d'elle avec une sombre curiosité; mais elle ne vit que Georgette, toute joyeuse, à côté de sa mère, qui paraissait souffrante, et qui lui dit sans aucun détail :

— Léa viendra avec Sophie.

M. de Meillan ne paraissait pas; il était absent depuis huit jours. Au grand étonnement de la famille, Marthe parla avec un peu d'embarras de la nécessité où il avait été de conduire sa mère chez

une de ses amies à la campagne, et de l'ignorance où elle était quant à l'époque de leur retour.

Le fait était que M. le comte Henri de Meillan avait quitté Marthe après une vive dispute, bien qu'il fût peut-être impossible à l'un et à l'autre de dire quel sujet avait pu donner lieu à cette importante discussion, tant la cause en était futile. Mais... mais... le cœur de Marthe était si plein d'amers regrets et de susceptibilités douloureuses, qu'à la moindre petite contrainte il laissait déborder des plaintes amères et des sarcasmes injurieux. Henri, d'ordinaire, ne répondait pas ; ses habitudes étaient pleines de douceur et ses paroles naturellement affectueuses ; tout ce qui était aigre, irrité et malveillant, lui était tellement pénible, que c'était véritablement pour lui une souffrance physique et morale. Marthe avait été empressée et même passionnée dans les manifestations de sa tendresse après le départ de sa famille, se flattant que l'éloignement de Sophie et leur tête-à-tête continuel lui ramèneraient tout le cœur de son mari ; mais, en amour, le sentiment violent qui n'est point partagé et qui s'exprime avec exagération glace le cœur de celui qui est indifférent, et finit même par l'irriter. Henri souffrait, il aimait ailleurs ; cependant il eût encore été capable d'une tendre affection pour sa compagne, car son âme était aimante, et il avait les principes d'un honnête homme. Mais il n'est donné à personne de satisfaire

les exigences d'une vive passion qu'on ne partage pas. Marthe sentait donc comme un mur de glace qui repoussait les exaltations de son âme. Parfois elle fondait en larmes seule dans sa chambre, parfois elle s'en prenait au premier mot que disait son mari sur la chose la plus indifférente, et, émettant avec aigreur une opinion complétement opposée, elle arrivait jusqu'à des reproches personnels, ou à des allusions tellement à bout portant, qu'Henri, malgré son admirable douceur, avait peine à retenir son impatience ; pourtant il la retenait, mais son visage alors restait d'une si profonde tristesse, ses joues étaient d'une pâleur si mate, ses regards si désolés, que cette image d'une immense douleur devenait le plus cruel et le plus poignant des reproches qu'il fût possible de faire.

Un jour où cette expression désolée et désolante assombrissait encore plus qu'à l'ordinaire la belle figure d'Henri, Marthe, emportée par la passion, fit une cruelle allusion à ces mariages d'intérêt, où l'un n'apporte qu'un triste calcul, et où l'autre a donné toute son âme de dévouement et de tendresse. Henri leva sur elle des yeux si tristes, il se sentit si humilié, lui, noble gentilhomme, devant la fille riche qui lui reprochait de l'avoir épousée pour son argent ; il se sentit en même temps si incapable de lui donner jamais en amour ce qu'elle croyait devoir être le prix de ses richesses, qu'alors il se leva de la table

où ils étaient tous les deux, et passa dans sa chambre, n'étant plus maître de ses paroles, et ne voulant point parler devant les domestiques.

— Êtes-vous donc malade ? s'écria Marthe en se levant après lui et en le suivant.

Arrivé dans l'appartement, Henri prit son chapeau et, se tournant vers Marthe qui voulait le retenir, lui dit d'une voix très-douce mais d'un ton glacial :

— Je vous jure ma parole de gentilhomme que jamais l'idée de jouir pour moi-même des avantages de votre fortune n'est venue à mon esprit, et que de ce moment j'y renonce pour toujours.

Puis il sortit. Il sortit sans but, sans projet, pour n'être plus là... c'était la seule raison; il sortit à pied, longea les boulevards, les Champs-Élysés, et arriva au bois de Boulogne, sans avoir rien regardé, rien vu ; il voulait être seul, il voulait être hors des murs de l'hôtel de Kinserlay ; ces murs, depuis qu'il y était renfermé, pesaient sur lui, lui ôtaient la liberté de ses mouvements, la faculté de parler avec son cœur ; c'était comme un étau où il se sentait enserré et où il étouffait. Il fuyait Paris, son monde élégant qui lui semblait heureux, et ses amis, à qui il n'aurait pas pu dire pourquoi il souffrait au milieu de ce qui fait le bonheur, et qui peut-être ne l'auraient pas compris s'il le leur avait dit. Il éprouva seul au milieu des arbres et sous la voûte du ciel un peu de ce calme intérieur que Sophie avait recueilli

de sa promenade dans la forêt de Fontainebleau. Les âmes destinées à s'aimer ont des similitudes.

Il passa ainsi toute la nuit. C'était une belle nuit de la fin du mois d'août; les étoiles scintillaient, la lune éclairait la campagne, et sa lumière semblait se jouer entre les arbres du bois et les peupler d'apparitions fantastiques... les branches croisées, les feuillages entrelacés, et ces vieux troncs de formes diverses multipliaient et variaient à l'infini les effets de cette lumière blanche, vive et pourtant indécise du clair de lune, qui laisse un champ si vaste à l'imagination pour y placer toutes ses rêveries et toutes ses fictions. La nuit est féconde en créations dans l'âme attristée. Henri vit bientôt lui apparaître Sophie entre les arbres les plus éloignés; elle semblait s'avancer sans toucher la terre; elle avait un vêtement blanc, et son visage décoloré et désolé était de la même teinte, un linceul l'entourait et tout l'ensemble désolé de cette belle figure présentait l'aspect de la mort. Henri ferma les yeux pour échapper à cette horrible et touchante vision, et il crut entendre une faible voix murmurer à son oreille :

— La mort seule peut nous réunir! Puis quelque chose de froid toucha son front terrifié; il lui sembla qu'un baiser glacé s'y imprimait avec le mot « adieu. »

Il jeta un cri, ouvrit les yeux, tendit les bras, mais il ne toucha que le feuillage au milieu duquel il s'était engagé, et une profonde obscurité régnait

autour de lui. Un nuage épais, en passant sur la lune, en avait intercepté la lumière.

Au point du jour il était persuadé que Sophie n'existait plus ou allait mourir : après avoir lutté un peu avec sa raison contre l'irrésistible pensée qui le torturait, il céda à son cœur et se rendit au village de Sernaise, près duquel se trouvaient la manufacture et le château de Kinserlay.

Il arriva au milieu de la nuit dans une pauvre auberge, après avoir fait deux lieues à pied ; en quittant le débarcadère du chemin de fer, il s'était égaré. Il voulut s'informer de ce qui se passait au chateau : on ne savait rien, mais on lui indiqua un sentier par lequel en une demi-heure on pouvait s'y rendre. Henri se jeta sur un lit où il dormit peu et dès le matin les cloches de l'église, qui étaient à côté de l'endroit où il reposait, l'éveillèrent. Ces cloches lui semblèrent avoir quelque chose de sinistre ; pourtant c'était l'angélus, ce réveil béni du paysan. Il n'avait pas achevé de tinter qu'Henri était sur le sentier et qu'il voyait sortir de l'église une femme calme, belle, sereine, qui semblait la madone descendue de quelque piédestal, et marchant gracieuse et rayonnante pour répandre la joie sur la terre. C'était Sophie qui avait devancé le réveil de Léa pour venir prier, car elle s'était senti l'âme un peu faible la veille, quand toute la famille avait quitté le château pour retourner

à la ville, bien qu'elle eût elle-même demandé à rester seule avec l'enfant malade.

En voyant Henri, elle fut moins émue qu'elle ne l'eût été avant sa prière, mais son beau visage se colora davantage.

— Vous venez trop tard, dit-elle, tout le monde est parti.

Henri n'entendait pas, il la contemplait.

— Il n'y a plus ici que Léa, ajouta-t-elle.

— Dieu! que vous êtes belle, s'écria Henri, vos fraîches couleurs sont revenues... C'était donc un mensonge, un rêve trompeur et horrible. Oh! que je suis heureux!

Sophie eut un peu de frayeur de cette vive émotion à son aspect, pourtant son âme en était en même temps inondée de joie.

Henri revint à lui, sourit et reprit :

— J'avais eu une vision où vous m'étiez apparue pâle... et... changée.

Il n'osait pas dire morte. Il y a des mots qu'il est impossible de prononcer.

— Et vous avez voulu me revoir? répondit Sophie d'un ton si calme et si tendre en même temps, qu'Henri en ressentit un doux bonheur. Devant cette sérénité d'une âme paisible, son agitation fébrile se changeait en une tranquille béatitude.

— Qu'avez-vous donc fait ici, lui dit-il doucement,

que la campagne a produit pour vous un si grand bien?

— C'est, répondit Sophie en souriant, que j'ai cru, moi, y faire un peu de bien aux autres; l'état de votre petite sœur s'est bien amélioré, et c'est pour continuer ces soins que je vais rester encore à la campagne.

— Longtemps? demanda Henri inquiet.

— Quelque temps, dit Sophie évitant une réponse précise.

Il y eut un moment de silence; Sophie hasarda de lui rendre sa question.

— Qu'avez-vous fait à Paris?... dit-elle, puis levant les yeux sur lui, elle ajouta, en voyant le changement survenu sur son pâle visage et sur ses traits altérés :

— Comment Paris a-t-il causé tant de mal?

— C'est, répondit-il en soupirant, que j'y ai bien souffert et que j'ai senti que j'y faisais du mal à d'autres.

— Pauvre Marthe! murmura Sophie.

Henri la regarda avec une indicible tendresse en disant :

— Vous la plaignez?

— Ah! comment ne pas plaindre la pauvre femme que trouble la jalousie et qui craint de n'être pas aimée! Moi je connais Marthe dès longtemps : c'est une âme aimante et passionnée, mais qui dès sa pre-

mière jeunesse, craintive sur ses moyens de plaire, s'est crue vouée fatalement à n'être pas aimée de celui qu'elle aimerait. Un jour, nous étions au bois, en voiture et parées; une pauvre fille de quinze ans, en haillons et pieds nus, risquait de se faire écraser pour nous vendre un bouquet de violettes; je fis quelques réflexions sur sa misère, Marthe m'arrêta : « Elle n'est pas laide, elle ! on pourra l'aimer !.... » Elle l'enviait... Monsieur de Meillan... il y a des trésors d'affection dans ces âmes malades qui se tourmentent et qui tourmentent les autres, quand elles ne se croient pas aimées... Si on leur donnait quelque chose de cette affection qu'elles désirent, on trouverait en échange des douceurs aimables et infinies... Eh bien ! ajouta-t-elle avec ce ton suppliant qu'on prendrait pour adresser au ciel des vœux qu'on brûlerait de voir exaucés... soyez l'ami de ce pauvre cœur qui souffre, consolez cette âme malade; vous verrez tout ce qu'il y a de bon pour soi-même à faire du bien à une autre... et moi... Elle s'arrêta... on voyait son cœur battre à soulever la mousseline de sa robe... Moi... reprit-elle... qui souffre à présent de vous voir si triste et si changé, moi je vous saurai gré... d'être heureux.

Henri leva sur elle des yeux pleins de larmes; Sophie se retenait de pleurer.

— Et maintenant, reprit-elle d'une voix émue, partez... retournez à Paris; il ne faut pas que vous

restiez ici un instant, puisque tous sont partis.

— Il ne faut pas que personne sache que j'y suis venu, dit Henri; mais... en un seul moment vous m'avez fait assez de bien pour que je garde éternellement ce souvenir. Sophie... je serai digne de vous! Je n'ajoute rien... vous comprenez tout mon cœur, comme moi je comprends tout le vôtre.

Il prit sa main, la porta sur ses lèvres avec autant de respect que d'amour, dit le mot *adieu* au milieu d'un sanglot, puis disparut après un regard qui lui montra le visage de Sophie couvert de larmes.

Le soir de ce jour-là, Henri rentrait à Paris à l'hôtel de la famille Kinserlay, où le soin de conduire sa mère à Dieppe motiva tout naturellement son absence.

V

Une âme qui s'éveille.

Pendant que le banquier-député se livrait tout entier à la joie et à la gloire de lutter contre un royauté qui avait méconnu les droits de la nation, disait-il, puisqu'elle avait eu des fêtes sans inviter le millionnaire, sa fille Georgette profitait des bals et soirées qui se donnaient en réjouissance à l'hôtel de son père, pour continuer, elle, sa petite lutte de coquetterie contre un lutteur plus expérimenté qu'elle, et qui espérait rendre la victoire profitable à ses intérêts. Ulrich, encouragé par la faiblesse de sa mère et la prodigalité de l'heureux député, trop fier pour rien refuser en un pareil moment, continuait ses folles dépenses et son jeu effréné, tandis que Théodore, plus ardent que jamais à ses théories nouvelles, cherchait, avec l'or de son père, les moyens de chan-

ger cet ordre social qui donnait aux gens riches le premier rang. Ainsi chacun agissait contrairement aux intérêts communs de la famille et de son bonheur intérieur, excepté peut-être Henri, dont le cœur, touché par les paroles de Sophie, essayait de ramener la paix dans son ménage, et s'y montrait plus affectueux... et meilleur avec Marthe, pour unir, au moins d'intention et de pensée, son pauvre cœur blessé à ce cœur aimant et généreux de la belle Sophie, où il sentait bien que l'amour pour lui se plaçait à côté de la vertu, sans que l'un nuisît à l'autre.

Et tandis que l'apparence de la joie, la gloire du triomphe et le luxe de la richesse recouvraient splendidement tous ces tristes détails et attiraient l'admiration et l'envie sur l'hôtel de Kinserlay, si quelqu'un encore y pensait à Sophie, c'était pour plaindre la pauvre jeune fille digne de pitié qui restait seule à la campagne.

Mais non, Sophie n'était pas seule; elle avait su peupler sa solitude. D'abord la nature riante et pure s'harmonie si bien avec une âme innocente et douce, qu'il résulte de cet échange d'impressions un sentiment d'indicible volupté. Sophie participait au développement des fleurs qu'elle soignait, et son frais visage se colorait de nouveau avec elles. Elle avait souffert, et ses pensées avaient été sombres et douloureuses sous les lambris dorés de l'hôtel parisien; elle ne re-

grette pas leur luxe et leurs splendeurs sous la voûte azurée; ses pensées, au contraire, se calmaient et s'élevaient radieuses vers le ciel comme les vœux d'un exilé qui cherche sa patrie. Elle était, pour ainsi dire, en communication avec les plantes, les oiseaux, les étoiles; tout parlait à son cœur, et elle avait un langage aussi pour y répondre. Elle chantait d'une voix claire et flexible, imitant le chant de tous les oiseaux du parc, attirant à elle les plus familiers, qui venaient prendre du grain jusque dans sa main, ou se perchaient sur les arbres voisins pour répondre à sa voix par leurs gazouillements. Une campagne fleurie, les aspects pittoresques d'un pays de montagnes, les vieux arbres centenaires enclavés dans les jardins modernes, enfin tout ce qui peut rendre délicieux un séjour que la nature avait créé superbe, se réunissait dans ce beau lieu. Pourtant tout le prestige enchanteur de ces beautés poétiques, tant appréciées par Sophie, n'eût peut-être pas suffi pour remplacer le bonheur qui lui manquait, si une âme nouvelle, éveillée sous ses regards et par ses soins, n'eût ajouté une voix réelle à ces voix magiques et mystérieuses de la nature.

Mais Léa commençait à vivre, et cette vie, elle la devait à Sophie. Dès que la lumière avait semblé vouloir se montrer dans cette intelligence remplie de ténèbres, la jeune fille avait couvé le regard, le geste, les paroles inarticulées de l'enfant, épiant le moindre

symptôme, guettant le plus petit effort de cette première étincelle qui pouvait disparaître, mais qui pouvait aussi tout échauffer.

Que de fois, penchée sur l'enfant souriante de son sourire, elle mêlait ses regards aux siens, imitant le son répété qui avait fait tressaillir le pauvre être jusque-là insensible à tout! Que de fois elle la portait doucement entre ses bras d'un lieu à un autre dans le parc, pour la placer sous les rayons bienfaisants du soleil! car elle avait remarqué que cette chaleur naturelle lui donnait des éclairs de vivacité et d'intelligence, en fortifiant ses membres, autrefois complétement inertes. Ils commençaient à se mouvoir, ses jambes la soutenaient, ses mains semblaient chercher à agir; elle cueillait une fleur à ses côtés, puis deux, et les assemblait avec quelques brins d'herbe : c'était une action, et jadis elle n'eût vu ni touché et encore moins réuni ces deux petites plantes. Dire la joie qui venait au cœur de Sophie, à chaque petit progrès de sa pauvre compagne, est aussi impossible que d'entrer dans le détail minutieux des mille soins de chaque instant qu'elle inventait pour faire naître et conserver ces moments lucides.

Jamais les mains adroites et attentives qui veulent conserver la lumière d'un flambeau, en traversant un lieu où le vent peut la lui disputer et l'éteindre, n'ont eu plus de sollicitude pour l'amener à bon port à sa destination que l'intelligence de Sophie n'en montrait

pour tirer quelque parti de ces lueurs incertaines qui éclairaient par moments l'esprit de Léa. Mais elle ne s'en rapportait pas uniquement à ses propres idées. Avant de quitter Paris, elle avait voulu consulter les hommes de science et les hommes de pratique les plus habiles. Madame Kinserlay, qui avait tout tenté en vain dans l'enfance de Léa, et qui n'espérait plus rien, ne s'opposa pourtant point à de nouvelles consultations. « Faites ce que vous voudrez, » avait dit la mère avec ce profond découragement qu'elle mettait à tout; « il ne faut rien négliger ni rien espérer. »

Forte de cette permission, Sophie avait été où elle avait pu trouver quelques indices. Elle avait visité jusqu'aux maisons d'aliénés pour essayer de saisir par ses questions quelque chose des moyens qui rappellent la raison endormie ou égarée. Ayant appris qu'un savant médecin, le docteur Voisin, avait créé à Bicêtre une salle pour les enfants idiots, où il avait plus d'une fois fait renaître des intelligences qu'on croyait entourées à jamais des ombrss de la mort, Sophie avait été là; elle avait vu, interrogé, s'était fait expliquer par le savant plein de zèle, qui aimait à multiplier les bienfaits de sa science, tout ce qui pouvait l'aider dans ses efforts pour Léa. Elle avait de plus emporté au château les livres indiqués par lui, où l'âme humaine et le corps humain, analysés dans l'intérêt de cette misère immense, l'*aliénation!* la *folie!* pouvaient lui ouvrir quelque route nouvelle pour parvenir à

cette âme existante puisque l'enfant vivait, mais comprimée sous des organes incapables de manifester sa puissance.

Sophie avait donc étudié comme un homme de science, fait mille essais comme un praticien; mais l'expérience lui avait démontré que jamais le rayon divin enseveli sous la faible et trop délicate nature de la jeune fille ne paraissait avec plus de bonheur que sous une ardente chaleur, et sous les paroles de sa voix caressante, et que cette âme voilée se manifestait surtout sous les baisers et le soleil.

Le jour où Henri, par son apparition, avait surpris la promenade et la prière matinales de Sophie, Léa était restée seule endormie: car Sophie l'avait depuis quelque temps enlevée tout à fait aux soins des domestiques, se consacrant, la nuit comme le jour, à son œuvre. Le lit de la jeune fille était placé près du sien, de manière qu'elle reçût les premiers rayons de l'astre qui la vivifiait et les caresses de l'amie qui pouvait la ranimer. Depuis que les forces revenaient, le sommeil aussi était meilleur, et Sophie avait laissé Léa dormant d'un sommeil si paisible, qu'elle avait cru pouvoir s'éloigner un moment en mettant une femme de chambre dans la pièce voisine, attentive à tout mouvement de la jeune fille.

Mais une vague inquiétude éveilla Léa plus matin que de coutume : elle étendit sa main sur le lit de Sophie et ne trouva rien; elle se souleva et ne vit rien;

un cri sortit de sa poitrine avec force et appela Sophie. .. Rien ne répondit. Enfin la femme de service arriva; elle essaya de calmer la pauvre enfant, mais celle-ci l'éloigna et la pria de chercher partout Sophie. Elle sortit pour obéir.

Léa resta seule, et une effroyable douleur s'empara d'elle, car elle se souvint que, la veille, son père, sa mère, sa sœur, lui avaient dit adieu, qu'ils étaient partis pour Paris; et elle s'imagina qu'on lui avait caché le départ de Sophie, et qu'on avait profité de son sommeil pour lui enlever tout ce qu'elle aimait. Le regret, le désespoir qui surgit en son esprit fut comme une lumière qui éclaira une partie de son cerveau. Ainsi déjà plusieurs fois ce qui arrivait à Sophie avait produit dans la jeune fille une sensation si vive, que cela semblait dégager sa pensée des obstacles qui l'obstruaient.

En ce moment elle se rappela nettement les préparatifs du départ de la veille, les voitures dans la cour, les adieux auxquels elle avait été très-peu sensible, car Sophie était à ses côtés, les lui montrant de la fenêtre, mais ne parlant pas de la quitter Cette idée de séparation, qui jamais ne s'était présentée à Léa, lui avait causé tout à coup une telle frayeur, une telle émotion, que tout ce qui avait rapport à Sophie s'était pour ainsi dire révélé à elle. Jusque-là elle n'avait fait que sentir ses soins, elle les comprit; elle n'avait fait que l'aimer machinalement, elle comprit l'af-

fection; elle n'avait fait que vivre de la tendresse de Sophie, elle comprit qu'elle lui devait son existence.

C'était sa compagne, son cœur, sa vie qui la quittait.

Elle voulut douter, elle voulut savoir; elle descendit vivement de son lit, passa elle-même une robe, une chaussure, courut à la fenêtre, où elle ne vit plus ni voitures, ni préparatifs de voyage; tout était parti!

Puis, elle voulut s'assurer, et trouva la force, pour la première fois, de courir légèrement sans être soutenue. Elle descendit quelques marches, parcourut les grands salons du rez-de-chaussée et se montra sur le perron avec ses belles boucles blondes éparses sur ses épaules et soulevées par sa course rapide, la figure animée comme elle ne l'avait jamais eue et des sons clairs et doux dans la voix pour appeler : « Sophie! ma bonne Sophie! »

Sophie lui apparut alors revenant à elle en courant du bout de l'avenue. De grands marronniers séculaires y projetaient leur ombre, sur laquelle la belle Sophie se détachait aux regards ravis de Léa, qui, elle, sur le perron inondé de la lumière du soleil levant, semblait une apparition gracieuse et brillante qui attirait tellement l'âme de Sophie, qu'elle vola jusqu'à elle d'un trait et qu'elles se trouvèrent en un instant dans les bras l'une de l'autre.

De ce moment, la jeune malade ne fut plus une chose insensible, inerte, qui absorbait toute l'atten-

tion et les idées de Sophie sans qu'il y eût rien de réciproque et de commun. Léa n'eut d'abord pas les moyens complets de s'exprimer; mais elle sut pourtant se faire comprendre de Sophie Elle eut une âme qui se mit en rapport avec l'âme de sa bienfaitrice, qui lui sut gré de ses soins, qui l'aida dans ses efforts, qui chercha aussi à s'éclairer, à s'instruire, à comprendre, à vivre enfin. Elle avait douze ans

Sophie regarda ce bonheur comme une récompense du ciel; elle l'en bénit et voulu l'en remercier par une prière où elle unirait aux élans de son cœur la première prière de l'enfant ressuscité.

Jamais aucune idée religieuse n'avait pu arriver à Léa, elle qui ne comprenait pas même les choses vulgaires de la vie matérielle. Sophie voulut que sa première pensée fût pour Dieu, comme sa première émotion avait été pour sa tendresse. Mais Sophie voulait que l'idée du culte qu'on rend au Créateur de toutes choses eût plus de splendeurs et de magnificence aux yeux de la jeune fille qu'il ne pouvait avoir dans la pauvre église du village.

On était à trois lieues de..., dont l'église cathédrale est une des plus vastes et des plus belles de France, et où les orgues sont des plus sonores et des mieux jouées qu'il soit possible d'imaginer. Sophie résolut de conduire, le dimanche suivant, la jeune âme qui s'ouvrait à la vie dans cette magnifique enceinte, afin de lui donner une idée grandiose et poétique des rap-

ports de la créature avec le Créateur. Elle voulait lui laisser une impression de bonheur de ce premier hommage rendu par elle au Maître de l'univers, et que Léa pût regarder toujours à l'avenir la prière comme une douce joie.

On tira, par ordre de Sophie, un vieux petit char allemand, qu'on appelle *wroust,* d'une remise où on l'avait laissé à dessein pour l'enfant malade, et qui avait servi déjà à la promener dans le parc, couchée sur des coussins. Le wroust fut lavé, nettoyé, arrangé. C'est une petite voiture basse, découverte, avec un petit banc au milieu pour deux personnes, un siége devant pour le cocher et derrière un espèce de tabouret pour un jockey, le jockey étant encore de mode au temps de la mode du wroust. Un cheval, qui servait aux travaux du jardinage, y fut essayé; le jardinier devait conduire et s'en fit fête. Sophie était adorée de tous les gens de la maison, et comme ils savaient qu'on allait à l'église avec la petite malade, parce qu'elle allait mieux, François, le jardinier, annonça qu'il mettrait ses beaux habits et un gros bouquet. La femme de service que madame Kinserlay avait désignée pour leur usage était une personne de l'endroit, qui avait soin du linge et des appartements en l'absence des maîtres et logeait au château avec sa mère, chargée des soins de la cuisine. Cette jeune et fraîche Nanette voulut aussi à toute force faire le voyage, afin d'être à portée de soigner ces *demoiselles*

si elles avaient besoin de quelque chose en route. Nanette se para donc de ses beaux atours, qui n'allaient pas trop mal à ses frais dix-huit ans de village. Sophie était habillée de blanc comme Léa; toutes deux avaient des chapeaux de paille sous lesquels ondulaient les boucles soyeuses de cheveux légers qui encadraient deux visages ravissants. Quoique Léa fût encore un peu pâle et que la finesse excessive de ses traits rendît son visage moins éclatant que celui de Sophie, il avait pourtant quelque chose de si suave, de si poétique, que les yeux enchantés ne pouvaient se détacher de cette ravissante apparition. La belle figure de Sophie était plus colorée, plus vive, plus intelligente, et ses beaux cheveux noirs faisaient ressortir sa blancheur éblouissante, mais animée; puis, il y avait tant de joie ce jour-là dans son regard, qu'elle devenait resplendissante de beauté. Quand elles furent assises toutes deux sur le banc du milieu, le bras de Sophie soutenant avec une tendre sollicitude le corps délicat de Léa, ce fut un tableau digne de Greuse, par sa fraîcheur naïve, que ces deux jeunes filles différentes et pourtant toutes deux d'un aspect également délicieux.

La robuste Nanette ne faisait non plus un effet trop disparate, avec son frais bonnet, dans sa situation de *groom* derrière les deux anges; et le grand François, endimanché et avec un énorme bouquet, achevait, sur son siége, de donner quelque chose de

se reprenait bien vite à une joie céleste en trouvant dans ce mal, inévitable peut-être sur la terre, une preuve que la justice divine nous réserve à de sublimes récompenses au ciel.

VI

Le ciel s'obscurcit.

Vers la fin de l'été, madame Kinserlay reçut une lettre de Sophie, qui lui demandait de la laisser avec Léa passer l'hiver à la campagne. Toute la famille tomba d'accord pour lui accorder sa demande, c'est-à-dire Marthe, qui avait toujours redouté son retour et attribuait à son absence et à son oubli ce qu'elle trouvait de plus affectueux dans les manières de son mari ; puis Georgette, qui continuait sa petite lutte contre l'adresse d'un fat et qui craignait une clairvoyance qu'elle ne trouvait chez personne dans la maison en l'absence de Sophie. Quant aux deux frères, on ne leur en parla même pas, et M. et madame Kinserlay furent d'accord cette fois dans un de leurs désirs, celui d'éloigner l'enfant disgracieux qui leur causait honte et chagrin. Sophie avait bien

mandé qu'il y avait amélioration dans son état; mais elle n'avait pas tout dit, afin qu'on la laissât mener son œuvre à bien et qu'elle pût, la noble fille, offrir, en retour d'une hospitalité vendue, hélas! assez cher, la santé, la vie, l'intelligence de l'enfant malheureux et dédaigné.

On la laissa donc libre de passer l'hiver à la campagne, en ajoutant que probablement au printemps suivant toute la famille irait au château.

Au printemps, Henri était malade; l'hiver avait été cruel à passer pour lui. Le cœur jaloux de Marthe, n'ayant plus un objet direct où se prendre, errait sur toutes les personnes et sur toutes les choses qui approchaient de son mari. Avait-il dans les soirées parlé à quelques jeunes femmes, c'était à la suite de cet innocent délassement un déluge de plaisanteries destinées par Marthe à tourner en ridicule ces pauvres femmes plus jolies ou plus aimables qu'elle, et l'aigreur du caractère de Marthe donnait à ses paroles, qu'elle croyait rendre gaies, une amertume qui les faisait pénétrer dans le cœur d'Henri comme un fer aigu et à plusieurs lames qui déchiraient de tous côtés la chair. Alors, à la *soirée* suivante, Henri renonçait à causer avec qui que ce fût, et se mettait à une table de whist avec quelques douairières, lui qui détestait le jeu, qui jouait mal et qui passait ainsi une partie de la nuit à perdre son argent et à être grondé par son partenaire.

Mais le lendemain, s'il faisait une promenade, s'il recevait une lettre, si un ami lui rendait visite, les soupçons recommençaient dans l'esprit de Marthe, ou plutôt s'y manifestaient de nouveau, car ils ne la quittaient jamais : elle qui aimait avec une ardente passion, ne pouvait se méprendre sur la nature des sentiments de son mari, et les manières aimables qu'il avait avec elle ne faisaient que lui inspirer l'idée du charme et du bonheur que pourrait lui donner son amour. Elle se figurait sans cesse que ce naturel doux et tendre était fait pour aimer profondément, et elle ne se trompait pas. Henri ne se plaisait pas dans le monde; la vie intérieure avec une personne aimée, la lecture en commun, la musique, qu'il aimait passionnément (il chantait et jouait du piano) eût été le bonheur pour lui. Il s'amusait aussi à dessiner finement tous les objets qui passaient sous ses yeux ; ces petits croquis étaient charmants d'esprit et de grâce ; il avait souvent aussi dessiné la figure toute entière de Georgette dansant, courant et riant. Mais la taille svelte et élégante de la jeune fille fit un jour sortir de l'âme ulcérée de sa sœur des mots piquants sur la préférence qu'Henri avait pour elle et sur le regret qu'il gardait sans doute qu'elle n'eût pas été l'aînée ; et Henri n'osa plus renouveler ses petits dessins, renonçant à un plaisir qui donnait un chagrin à une autre.

Il en était ainsi de toutes les occupations qui lui

eussent fait aimer l'intérieur de sa maison. Petit à petit, chacun de ces amusements innocents, qui sont rares et précieux dans un homme, parce qu'ils lui font perdre le goût du monde, des clubs, des courses et de la vie extérieure pour le fixer dans la famille, eh bien! ces goûts charmants, si utiles au bonheur, Marthe en fit l'un après l'autre des prétextes de soupçons, de sarcasmes et de reproches; elle incrimina tout et porta partout l'œil ardent de la jalousie.

Mais cet œil, qui suivait Henri sans relâche, l'épiait à la sortie, visitait sa chambre et ses papiers en son absence, le cherchait au dehors et scrutait son regard, son geste et ses paroles; cet œil brûlant perçait jusqu'à son cœur; c'était une incessante obsession qui le fatiguait et l'oppressait. Henri, ainsi tourmenté, ennuyé, attristé; de plus, n'ayant pas l'espoir de revoir Sophie et n'osant la blâmer de ne pas revenir dans cet intérieur douloureux où elle eût été en butte aux mauvais traitements de Marthe, Henri se sentit atteint de la maladie à force d'avoir été atteint par le chagrin dans sa pensée et dans son cœur. D'ailleurs, il faut vouloir vivre pour que la vie ne vous quitte pas, et le découragement qu'il avait dans l'âme éteignait en lui les sources de la vie.

Les médecins, après une longue consultation, déclarèrent qu'un seul remède pouvait le sauver, les Eaux-Bonnes et le séjour du Midi pendant l'hiver.

Il avait espéré partir seul, Marthe ne voulut pas

le quitter, et madame Kinserlay, souffrante, dut être du voyage ainsi que Georgette, fatiguée des plaisirs de l'hiver et un peu pâlie; tout cela fut décidé pour l'été de 1847, au lieu du séjour à la campagne, où on laissait toujours Sophie donnant chaque semaine des nouvelles de Léa, nouvelles où elle ne disait pas un mot qui ne fût vrai, bien qu'elle ne dît pas toute la vérité, se réservant de donner un jour à sa famille le plaisir d'une grande surprise.

Mais la famille oubliait bien et la pauvre enfant malade et celle qui se dévouait à la guérir; chacun pensait à soi, à ses passions et à ses intérêts, souvent contraires à l'intérêt commun de la maison, et Léa était oubliée.

Dans la joie enivrante que possédait Kinserlay quand il se retrouva à Paris au milieu de quelques députés opposants comme lui, non point avec un projet de révolution, mais avec une volonté de *gouverner* sous un roi qui *régnerait* à leur gré, le banquier ne ménageait ni les démarches ni l'argent. Est-ce qu'un roi peut lésiner? Allons donc! Aussi, quand Ulrich lui avait dit : « J'ai besoin d'argent, » l'ordre avait été donné au caissier de lui ouvrir la caisse, et quoique le père fût moins en harmonie avec les idées de son second fils, il n'avait voulu pourtant rien refuser non plus à Théodore.

Cependant l'époque fixée pour le mariage de Georgette avec le fils du riche Hollandais Vanden-

bourg arrivait, et le jeune homme allait se rendre à Paris. M. Kinserlay venait de recevoir la lettre du père qui lui rappelait leurs engagements, lui demandait de fixer au juste l'époque du mariage. afin qu'il s'arrangeât pour y assister, et lui apprenait que son fils devait depuis quelques jours être arrivé à Paris.

Le banquier ne l'avait pas vu, un accident avait-il empêché son retour?

Lorsqu'il s'étonnait et s'inquiétait de cette absence, le banquier vit entrer son caissier.

C'était un petit vieux, honnête, exact et rangé comme un chiffre. Il dit en entrant :

— Voici les comptes et l'état de la caisse du mois dernier..., comme monsieur les reçoit d'ordinaire.

— C'est bien, dit le banquier.

Mais le petit vieux caissier Morin, au lieu de se retirer, resta à la même place immobile.

Après quelques instants Kinserlay ne put s'empêcher de dire :

— Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il?

— Si monsieur, dit Morin, veut me le permettre, j'aurai l'honneur de lui dire que monsieur Théodore a fait demander ce matin une somme très-considérable, que je ne suis pas en mesure de lui donner aujourd'hui.

— Théodore! reprit Kinserlay, c'est singulier : ne serait-ce pas plutôt Ulrich?

— Non, monsieur. Et monsieur Théodore insiste

beaucoup pour avoir cette somme dans la journée.

— Eh bien, Morin, dit le banquier, je vais parler à mon fils, et je vous donnerai ensuite mes ordres en conséquence.

Kinserlay, contre sa coutume, monta au second étage, où logeaient les deux frères dans des appartements contigus; il entra sans être attendu ni entendu, et trouva ses deux fils absorbés dans l'attention qu'ils donnaient à des pistolets.

« Ils pourront servir, dit Ulrich, si tu es bien décidé à ce duel, que je ne te conseille pas.

— J'arrive à propos, dit le père; que signifie cette folie?... Un duel, à ce que je vois. »

Théodore répondit tranquillement :

« Oui, mon père

— La loi le défend, dit le député.

— L'honneur le commande, dit le jeune homme.

— Je saurai bien l'empêcher, reprit le banquier avec un ton d'autorité.

— Vous ne le voudrez pas, mon père, quand vous saurez que c'est pour ma sœur, et que son futur mari, Joseph Vandenbourg, sera mon témoin.

— Il est à Paris? s'écria Kinserlay surpris.

— Depuis huit jours.

— Vous l'avez vu?

— Mon père, dit Ulrich, demeuré jusqu'à ce moment silencieux, Théodore ne l'a pas vu, mais le hasard a voulu que moi je l'aie rencontré au moment où

il arrivait. Son intention était de venir ici dès le lendemain; il me le dit, et d'ailleurs ses projets de mariage et le désir de revoir Georgette après cette longue absence l'attiraient naturellement, et il ne voulait, disait-il, que prendre le temps de s'ajuster aux modes élégantes pour se présenter devant sa future avec tout ce qu'il croyait capable de lui plaire, au moins, disait-il, par le soin qu'il montrerait de lui être agréable. Je m'offris d'être son guide dans les magasins en vogue; nous passâmes ainsi une partie du jour et en me quittant il me dit : « A demain, chez « vous. »

Le lendemain, il ne vint pas. Je fus à sa demeure, on me dit qu'il était sorti; j'y retournai plusieurs jours de suite, même réponse. Je parlai de cela à Théodore; nous y retournâmes ensemble, et de plus, Théodore, qui ne l'avait pas encore vu, lui ayant demandé un rendez-vous, voici la lettre qu'il en reçut hier :

« Mon cher Théodore.

» Vous savez combien ma sympathie pour vous s'augmentait de la joie d'être un jour votre frère; permettez-moi donc de vous tout dire, vous qui méritez si bien la confiance comme l'estime de vos amis.

» Le soir de mon arrivée, je m'assis un instant aux Champs-Élysées, accablé de fatigue, mais le cœur

joyeux et me promettant un grand bonheur pour le lendemain, celui de me trouver au milieu de votre chère famille.

» A peine étais-je assis dans cet endroit obscur, que des jeunes gens fort bruyants vinrent prendre place de l'autre côté de l'arbre contre lequel j'étais adossé, et qu'au milieu des éclats de leurs voix j'entendis répéter plusieurs fois le nom de Kinserlay.

» Je ne vous répéterai pas leurs ridicules propos, mais je vous dirai seulement ce qui est nécessaire pour expliquer mon absence. L'un d'eux prétendit être aimé de votre sœur Georgette et posséder un nombre infini de lettres d'elle qui le prouvaient.

» Chercher à distinguer le visage de celui-là, le suivre, apprendre son nom et le voir, ne fut pas facile, et m'a occupé tous ces jours-ci; enfin, je viens de savoir qu'il se nomme M. le baron de Saint-Dizier, et je pense que ce qui me reste à faire est de vous tout confier.

» Si cela est vrai, si votre sœur l'aime et veut l'épouser, je rendrai la parole qui me fut donnée; si M. de Saint-Dizier n'est qu'un fat qui a menti, il faut qu'il reçoive une leçon.

» N'est-ce pas votre avis?... »

Kinserlay interrompit pour dire :

— Oh! il a menti!

— Et il ne peut épouser ma sœur, s'écria Ulrich, car....

Il s'arrêta, sa mère entrait.

Madame Kinserlay avait entendu une partie de la conversation; elle entrait pâle et éperdue.

Le père reprit :

— Mon fils!... vous ne vous battrez pas Nous ferons un bon procès au calomniateur qui, j'en suis sûr, ne connaît seulement pas Georgette.

Kinserlay, comme grand nombre de maîtres de maison à Paris, ne savait pas même les noms de toutes les personnes qui venaient à ses réunions du soir; dans ceux qui sont invités les jours de bal, et qu'on appelle des danseurs, la plupart lui étaient inconnus... Madame Kinserlay, tremblante, avoua que M. de Saint-Dizier connaissait Georgette, qu'il avait dansé quelquefois avec elle dans les bals... Mais elle tremblait, car ce qu'on venait de dire lui rappelait que sa fille et lui causaient familièrement dans les endroits où ils se rencontraient. Sûre de la vertu enseignée constamment à sa fille, habituée à la confiance et croyant que le mariage projeté pour elle ne lui déplaisait pas, elle ne s'en était pas inquiétée jusqu'à ce moment.

M. Kinserlay, irrité, sortit en ordonnant à Théodore de ne pas quitter la maison jusqu'à son retour; il allait, dit-il, consulter un avocat pour diriger des poursuites contre ce M. de Saint-Dizier; mais il ne sortit pas sans adresser à sa femme quelques paroles

brutales sur ce qu'elle aurait bien dû au moins veiller à l'honneur et à la réputation de sa fille.

Quand le père fut parti, Théodore pria son frère d'aller fixer l'heure et le lieu du duel avec M. de Saint-Dizier et d'en avertir Vandenbourg.

Les prières, les ordres même de sa mère ne changèrent rien à leur projet.

Théodore, resté seul avec elle, fut ému de ses larmes, car il était d'une nature pleine de tendresse; il lui prit les mains avec affection et dit :

— Ne vous irritez pas, ma mère, et surtout ne vous affligez pas si je succombe; la vie est-elle donc un si grand bien!

— Oh! toi aussi, Théodore, toi, mon fils chéri, reprit-elle en fondant en larmes, tu n'es pas heureux. Mon Dieu... n'aurai-je donc jamais que du malheur autour de moi!.. et ses sanglots se faisaient jour au milieu de paroles incohérentes qui surprirent Théodore, habitué à l'apparente insensibilité de sa mère... Va, mon enfant, j'ai tout vu, tout compris, mais que puis-je? puis-je empêcher l'irritable et irritante jalousie qui dévore Marthe et la conduit à la tombe? Puis-je empêcher que son mari n'en souffre et ne regrette la douce et belle personne que je tiens éloignée, et qui peut-être meurt là-bas de ses regrets?...

— Et moi ici, ma mère, de mon amour pour elle... Si je n'espérais que ma courte vie sera utile aux

autres en préparant un meilleur avenir pour eux...»

Sa mère ne le laissa pas achever, et l'entourant de ses bras, dit, au milieu de ses larmes :

— Pauvre généreux cœur, toujours prêt à t'oublier pour les autres, ne sacrifie pas ta vie à un vain point d'honneur! Vois, examine, ô mon enfant chéri!.. le monde repousse peut-être tes utopies et ne te les pardonnera pas... Ta sœur repoussera peut-être aussi ta vengeance... Qui sait si le jeune homme n'est pas aimé d'elle?

— Ma mère, reprit Théodore, je sais qu'il est indigne d'être l'époux de Georgette.

Une plainte douloureuse s'échappa de la poitrine oppressée de la mère au désespoir.

Tandis que son fils, ému et désolé, la soutenait et la consolait, promettant d'agir avec prudence et de suivre ses conseils, la pauvre femme, sous l'empire d'un de ces moments d'émotion où son âme laissait parfois déborder sa douleur et sa sensibilité, habituellement contenues, répétait au milieu de ses sanglots :

— Tout est donc perdu pour mes pauvres enfants!.. moi, leur mère, je n'ai pas su les défendre. Toi, tu désires la mort; Ulrich est près de se la donner, ma-t-il dit... il a perdu des sommes énormes, et ton père ne pourra les payer, car il ignore lui-même comment il fera honneur à sa signature à la fin de

ce mois de février 1848. De tes sœurs, l'une gémit sous un mariage malheureux, pendant que l'autre se désole peut-être d'un mariage impossible. Le présent est affreux, l'avenir m'épouvante, et je ne vois pas autour de nous la moindre lueur d'espérance!

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

I

L'orage éclate.

Si le banquier Kinserlay avait eu tous les travers de la bourgeoisie parisienne de son époque, il avait cependant conservé les qualités inhérentes à la bonne bourgeoisie commerçante de tous les temps, la probité en affaires et l'effroi salutaire de la faillite. Pour lui, c'était le plus grand crime et le plus horrible malheur, car il ne faut pas confondre avec l'ancien marchand devenu banquier, le *faiseur d'affaires* parisien vivant en faillites et de faillites. Dans les vieilles familles d'anciens marchands, l'idée de ne pouvoir faire honneur à sa signature, de suspendre ses paye-

ments et enfin de déposer son bilan, était une chose épouvantable dont on ne voulait pas admettre la possibilité. Kinserlay avait été nourri dans cette honorable susceptibilité, et, comme ses affaires avaient toujours prospéré, il n'avait jamais envisagé l'idée de cette horrible catastrophe. Sa vanité se serait jointe à sa probité pour la lui rendre intolérable, et quoique un peu poltron de son naturel, comme doit l'être un égoïste et un gourmand, Kinserlay eût mieux aimé se trouver à la tête d'un régiment le jour d'une bataille que d'être arrivé au point de se déclarer hors d'état d'acquitter ses lettres de change.

A cette horreur de la faillite, il joignait encore, à l'instar de tout honnête bourgeois, un effroi indicible de tout scandale de famille. Ainsi cet homme, qui n'était pas fort scrupuleux dans ses plaisirs, qui étalait même avec complaisance et vanité ses liaisons grossières, ne supportait pas la pensée que les femmes tenant à lui eussent la moindre faiblesse, et ceci est général dans la classe moyenne. Le mari se gêne peu et l'infidélité ne lui coûte guère, elle est même l'objet de ses plaisanteries avec ses amis et dans l'intimité; il fait en riant mille confidences vraies ou fausses sur ses succès près du beau sexe, comme il dit; mais qu'il ait la moindre raison de soupçonner la foi conjugale de sa moitié ou l'honneur de sa fille, le bourgeois devient féroce de désespoir et de colère! il tuerait s'il pouvait..., car c'est son droit. Kinserlay avait

gardé religieusement cette farouche susceptibilité... Tout éclat scandaleux dans les femmes qui tenaient à lui, le déshonneur d'une fille, la rupture du lien du mariage par une séparation publique étaient de ces esclandres qu'il mettait sur la même ligne que la faillite et qu'un homme d'honneur ne pouvait pas admettre. Ce devait être pour lui le coup de la mort.

Et cependant Kinserlay avait lui-même, par les folles prodigalités où sa vanité l'avait entraîné et par son insouciance de la famille, préparé des circonstances qui pouvaient amener pour lui les malheurs qu'il redoutait le plus! Depuis qu'il était chef de parti, qu'il visait à la puissance et qu'il rivalisait avec la royauté, il n'avait plus été question de ces habitudes d'ordre et de parcimonie qui lui avaient été si naturelles, ou plutôt il les immolait sans pitié sur l'autel, non de la patrie, mais de sa propre grandeur future. On puisait sans cesse à sa bourse pour lui faire soi-disant des partisans, des prôneurs, presque des sujets... il fallait bien qu'il soldât sa troupe... Il voyait son or s'en aller avec le cœur un peu gros; mais sa vanité, plus grosse encore, lui cachait tout le reste... ; sa vue n'était pas bien nette à travers ce gros fantôme d'orgueil; comment ce serait-il aperçu qu'on le dupait et qu'on se moquait de lui?

Les plaisirs à la mode alors, et auxquels participait Kinserlay en sa qualité d'homme d'État *viveur*, ses dîners, ses soupers, ses conquêtes hors du cercle

de famille, il ne faut pas croire que cela profitât beaucoup aux affaires de notre banquier; et s'il en avait recueilli un embonpoint qui se manifestait dans la proéminence d'un ventre hors de toute proportion avec ses petites et courtes jambes, il ne pouvait guère se flatter de voir à ce régime son argent prospérer à l'égal de sa personne.

Quant à l'intérieur de sa maison et à la surveillance de l'honneur de ses filles, il était sans doute de l'avis qu'il n'y a de bien gardé dans ce genre que ce qui se garde soi-même; car il n'y avait jamais pensé. Seulement, il croyait à leur vertu, comme à sa fortune... Sans doute qu'il se fiait pour cela à sa bonne étoile, car il ne s'en mêlait pas. Ainsi, il brusquait sa femme, gâtait ses enfants, mangeait son bien et goûtait ce bonheur qui consiste dans l'absence de toute contrainte.

Mais ce qui, dans l'esprit de Kinserlay, mettait le comble à ses prospérités, c'était sa situation politique, qui lui permettait de lutter avec avantage contre le pouvoir : il plaçait si haut l'édifice de ce bonheur, il s'y était installé dans une région si élevée, que dans sa chute il devait être broyé par la ruine de ses espérances!

Comment eût-il cru cela possible?

Aussi Kinserlay n'imaginait pas plus qu'une de ses filles pût être coupable qu'il n'eût imaginé que sa puissance pût être contestée. Il courut chez un avo-

cat lui demander conseil ou plutôt lui intimer ses ordres pour faire un bon procès en calomnie et en diffamation à l'impudent qui osait se vanter d'être l'objet de l'amour de sa fille, et assurer faussement qu'il en avait reçu la preuve dans des lettres nombreuses.

Au nom de Saint-Dizier, l'avocat fit un mouvement qui éveilla la curiosité du banquier, et ses questions amenèrent une explication, au sujet de ce prétendu baron, qui confirma Kinserlay dans son projet de démasquer un imposteur.

Jules Durand, tel était le vrai nom du monsieur, était venu à Paris pour faire son droit, et retourner plus tard occuper dans la petite ville de Seurre les fonctions de notaire, que son père lui destinait en se retirant de l'étude plus poudreuse que lucrative où il vivait depuis trente ans. Mais Jules Durand, comme un grand nombre, avait fréquenté plus souvent la *Chaumière* que l'École de droit. La première année s'était passée ainsi : s'amuser et faire des dettes; la seconde année, il avait fait des dettes et il s'était amusé... La seule différence, c'est que le *Ranelagh* remplaça la *Chaumière*, et pour la troisième année, il y ajouta d'assez intimes connaissances au quartier *Bréda*.

C'est ainsi qu'il prit ses grades!

Pendant ce temps, la famille Durand, un père, une mère, deux petites sœurs, se privaient de tout

pour lui envoyer de l'argent qu'il demandait sans cesse; on mangeait parfois du pain sec, afin d'avoir un grand homme dans l'héritier qui ne pensait, lui, qu'à employer à de coupables futilités cette argent pris sur le nécessaire de la famille. Jules n'apprenait rien. Si, il apprenait quelque chose, car il en était venu à se moquer de tous les principes d'ordre et de toutes les vertus de famille, comme de tout devoir et de toute loi sociale; il avait pris avec les modes nouvelles le contre-pied de tout ce qu'on avait jusque-là estimé et respecté. Alors, il s'était cru un grand esprit. Aussi, quand son père averti vint à Paris le sermonner et l'emmener, n'en reçut-il que des plaisanteries et des sarcasmes. Puis, quand le père irrité s'éloigna en disant : « Je te forcerai bien à revenir en te coupant les vivres, tu ne recevras plus d'argent... » Jules éclata de rire, et traita avec le plus souverain mépris la pension paternelle, ce fruit des privations de tous les siens.....

C'est ainsi qu'on se sépara.

Jules resté seul, maître de ses actions et sans argent, fit de sa vie un emploi que nous ne nous chargerons pas d'expliquer, mais qui est fréquent à Paris. On le vit tour à tour assidu près d'actrices en vogue ou de beautés en renom; on le vit jouer des sommes considérables; nul ne savait s'il était riche ou pauvre, mais sa toilette était irréprochable, ses manières avaient une élégance qui lui donnait l'air

de venir de bon lieu. Souvent lié avec des étrangers de distinction, il finit par aller de pair avec les plus grands et passa parmi eux pour être le fils naturel d'un prince.

Il y avait à cet époque un assez grand nombre d'existences ainsi problématiques, qui affectaient un souverain mépris pour les honnêtes gens bien placés dans le monde où ils vivaient honorablement... Aux époques de troubles, l'imposture a beau jeu...

M. le baron de Saint-Dizier eut l'idée d'établir enfin sa fortune sur une base solide, et la fille du banquier Kinserlay lui parut digne de servir ce projet.

La demande en mariage n'était pas faisable : on l'eût refusé au premier mot... Se faire aimer ne suffisait même pas, le banquier se fût moqué de la passion de sa fille, l'eût mise au couvent ou mariée à un autre.

Il fallait réussir autrement.

Les choses allaient asez bien ; mais la résolution du père pouvait provoquer un éclaircissement fatal à Saint-Dizier, si Georgette, accourue chez sa mère, n'en eût appris tout ce qui se passait.

En voyant le trouble de sa mère, Georgette eut peur, elle nia tout.

Elle pouvait, en effet, nier l'amour ; jamais ce mot n'avait été prononcé ni écrit par elle. Il est vrai que son cœur avait été plus loin que ses paroles, elle

la devina avec l'effroi que lui causa le danger de Saint-Dizier, elle vit son honneur menacé par son père, sa vie menacée par son frère, et s'aperçut alors qu'il avait fait bien du chemin dans son cœur, lorsqu'elle n'avait cru lui accorder qu'une part des distractions de son esprit.

Sa douleur profonde regarda comme un devoir d'informer Saint-Dizier des dangers qui le menaçaient.

L'habile homme avait deviné qu'il arriverait quelque chose de ce genre et il l'attendait là.

Il n'écrivit que ces mots :

« Aujourd'hui même, il faut que je vous voie ; demain il serait trop tard. »

Comment l'entendait-il? Était-ce ses projets, ses espérances ou sa vie qui n'avaient plus qu'un jour?

Georgette, effrayée, partagea son désir d'une entrevue... et chercha le moyen d'y parvenir. Voici ce qu'elle proposa... Elle allait parfois le soir chez une amie qui demeurait à deux portes de l'hôtel Kinserlay, une femme de chambre l'y conduisait. Ne serait-il pas possible d'échanger les quelques mots qu'ils avaient à se dire pendant le court trajet?

On était à la fin du mois de février. Le temps sombre et froid jetait de la tristesse dans les esprits déjà assombris par les inquiétudes que donnait la politique de ce moment-là. M. Kinserlay seul, dans sa maison, gardait une imperturbable confiance en lui

et en tout. Saint-Dizier n'était à ses yeux qu'un sot menteur dont il aurait bientôt justice; il marierait loyalement sa fille avec le riche Vandenbourg, et il n'y avait là rien qui fût capable de troubler un instant le triomphe politique qui allait le placer sur le pinacle.

Kinserlay n'avâit point fait entrer la révolution dans ses calculs... En rentrant de la Chambre, où il avait vu s'abîmer toutes les espérances de son parti et sa propre fortune, il envoya chercher un médecin, qui jugea la saignée nécessaire pour prévenir une attaque d'apoplexie.

II

La foudre tombe.

Le docteur Saint-Germain, qu'on avait été chercher, aussi spirituel que savant, comprit que le moral de son malade avait causé tout le trouble physique auquel il était en proie, et, sans rien dire qui pût éveiller les susceptibilités vaniteuses du héros politique tombé de son piédestal, il apprécia avec tant de justesse les plaisirs et les avantages de la vie de famille, les honneurs calmes et sans chances périlleuses d'une fortune honorablement acquise et dont on fait un noble emploi, et le bien être d'un honnête homme au milieu de ceux qui l'aiment, qu'il laissa son malade dans une situation d'esprit assez satisfaisante, pour que sa santé en éprouvât une grande amélioration.

Mais une épreuve nouvelle lui était réservée à

l'instant même, car le docteur eût pu rencontrer sur l'escalier l'avocat distingué à qui le banquier avait été confier, deux jours avant, ses vengeances paternelles. C'était un homme de mérite, déjà depuis longtemps en possession de la renommée et de l'estime publique, qui venait d'ailleurs amicalement visiter parfois la famille Kinserlay dans ses courts instants de loisir : il se nommait M. Rambert. Ce jour-là, il venait apprendre au banquier qu'ayant fait chercher le baron de Saint-Dizier, il avait été informé de son départ subit dès le matin de ce jour, et que nul indice ne pouvait indiquer le lieu où il s'était rendu ni l'époque où il reviendrait.

M. Rambert avait à peine fini ces paroles, que Marthe entra vivement dans l'appartement de son père ; l'altération de ses traits, l'émotion de sa voix dès les premiers mots qu'elle essaya de prononcer, prouvaient une exaltation des plus violentes, et ce fut à peine si, au milieu de phrases incohérentes, on put comprendre d'abord qu'elle venait, éperdue, demander le secours et la protection de son père et de l'avocat, pour obtenir justice.

— Que veux-tu ? qu'y a-t-il ? demandait Kinserlay qui ne saisissait pas la pensée de sa fille.

— Je veux, répondait Marthe au milieu de sanglots déchirants, je veux qu'il sache bien que je le hais, que je le méprise, que je ne veux plus le revoir et que je demande aux tribunaux une séparation, un

divorce éclatant, car la loi maintenant va le permettre, j'espère, et je dirai tout pour l'obtenir, tout ce que j'ai sur le cœur, tout ce que je souffre depuis trois ans.

Elle eût pu poursuivre longtemps; son père était atterré, et la vivacité de son émotion ne lui permettait pas de parler. Seulement, dans le silence qui suivit, ses lèvres murmuraient convulsivement ces mots : « Tribunaux ! séparation ! divorce ! » et cela lui présentait des idées telles que l'apparition de la plus effroyable tête de Méduse n'eût pas pu lui causer une aussi vive épouvante.

L'avocat essaya de calmer la jeune femme; mais elle l'interrompit brusquement :

— Monsieur, dit-elle avec une violente amertume, pour que je vienne ici implorer mon père et demander votre appui, il faut que j'aie terriblement souffert. Mais depuis trois ans, voyez-vous, ma vie est un martyre qui torture à la fois et mon corps et mon âme.

Marthe, en parlant, avait écarté les dentelles de ses manches, et ses bras, qui n'étaient pas naturellement d'une belle forme, présentaient l'aspect décharné d'un squelette.

— Moi, continua-t-elle, je l'aimais, et il a brisé ce cœur qui ne respirait que pour lui. J'ai pleuré nuit et jour...; j'ai veillé, attendu, prié à sa porte, qui m'était refusée; car il m'avait laissée seule chez moi.

Ma chambre ne le voyait plus...; il m'avait repoussée comme si j'eusse été coupable, moi qui ne vivais que pour lui, qui ne voyais au monde que lui seul; il m'a haïe, méprisée, traitée indignement; ma présence lui était odieuse... Si je l'approchais, il s'éloignait.... Jamais je n'ai pu tirer un mot de tendresse de ce cœur de marbre; jamais, dans aucun temps!... J'ai souffert dès le premier jour et je n'ai pas cessé un jour de souffrir.... Oh! mon Dieu! mon Dieu!... quel crime avais-je commis pour être à ce point malheureuse!

Marthe étouffait à ces mots, qui pouvaient à peine se faire entendre du milieu de ses sanglots. Cette âme, qui avait gardé jusque-là le secret de sa douleur intime, qui en avait été déchirée et torturée si longtemps, ne pouvait plus la contenir. Cette douleur s'échappait par torrents; les mots cruels dont elle se servait n'en exprimaient qu'une faible partie; les expressions lui semblaient impuissantes à peindre son immense souffrance, et elle s'arrêtait par moments, impatiente et désolée de ne pouvoir faire comprendre qu'à demi tout ce que son âme éperdue ressentait d'horribles tourments.

Kinserlay n'avait aucune idée de pareille chose; il restait muet de surprise et presque d'effroi.

— Depuis trois ans, reprit Marthe, après que ses larmes l'eurent un peu soulagée; depuis trois ans, j'ai passé toutes les nuits à pleurer jusqu'à quatre

ou cinq heures du matin dans les convulsions du désespoir, ne dormant ensuite que quelques heures d'un sommeil léthargique rempli de rêves effrayants, et ce sommeil je le devais à l'opium. Quand le jour revenait, un peu d'espoir me ranimait ; je me disais : « Je suis si jeune et je l'aime tant !... » Mais c'étaient tous les jours les mêmes humiliations et les mêmes mécomptes. Que de fois j'ai été obligée de fuir d'un salon où nous étions ensemble pour ne pas éclater en sanglots devant le monde !

Pendant que Marthe essuyait encore une fois son visage inondé de larmes, on aurait pu entendre son père désolé murmurer ces mots :

— Et moi qui ai dépensé près d'un million pour assurer ce mariage !

— Ce mariage, mon père, il me tuera, et peut-être lui aussi il le tuera ; n'a-t-il pas osé me dire... Non, il ne le disait pas pour moi et ne savait pas qu'il parlait ; c'était dans le délire de la fièvre que le fond de son cœur, qu'il m'a toujours caché, s'exhalait. Il disait alors : « Ce mariage me tuera !... » Et moi, moi, mon père, qui ne quittais pas le chevet du lit où il souffrait, je l'entendais maudire notre mariage, souhaiter la mort devant moi, parce qu'elle le délivrerait de ce lien détesté. Oui, j'ai entendu cela, et je ne suis pas morte ! Ah ! c'est que le malheur ne tue qu'à la longue ; c'est que je devais avoir d'autres souffrances encore pour augmenter mon supplice, car

vous ne savez pas tout. Mon frère Ulrich, ah! je ne comprends pas qu'il ait été aussi cruel, lui, mon frère ! Eh bien ! n'a-t il pas dit à Henri qu'il voulait le distraire ! ne l'a-t-il pas conduit.... lui, mon mari ! dans ces maisons où il va, chez ces femmes dont le métier est de séduire et de charmer les hommes, de les arracher à leurs femmes !... Oh ! Henri n'a que trop profité de ces terribles distractions.... Mon père, il me faut une justice publique, parce que mon outrage a été public. Hier, mon mari, M. le comte de Meillan, a été vu dans ma voiture avec une de ces femmes... Oh ! je veux, je dois me séparer ; il le faut à tout prix !

En achevant ces mots, Marthe porta à sa bouche un mouchoir de batiste qu'elle retira couvert de sang. Une violente hémorrhagie, suite de cet état d'exaspération, mettait en ce moment sa vie en danger. Pendant que l'on courait après le médecin, elle reprenait ses vives paroles, malgré les efforts de son père et de l'avocat. Elle n'était nullement émue de son danger, elle en qui le chagrin faisait naître de si terribles émotions ; et comme on voulait appeler madame Kinserlay, elle retrouva une force extraordinaire pour se lever et arrêter le bras qui allait sonner.

— Oh ! dit-elle, n'effrayez pas ma mère, elle a assez du désespoir que lui cause l'enlèvement de Georgette.

La main de Kinserlay retomba, et lui-même n'eut plus de force pour se soutenir. Il se laissa aller sur son fauteuil en s'écriant :

— Georgette enlevée ! N'ai-je pas entendu cela?

Alors Marthe répéta ses paroles. La femme de chambre était revenue; elle avait tout conté : la rencontre de M. de Saint-Dizier, la promenade, la disparition, et, pour achever, M. Rambert avoua qu'il n'avait pas cru devoir dire d'abord que, quand le départ de M. de Saint-Dizier lui avait été appris, on avait ajouté qu'il n'était point parti seul et qu'une femme l'accompagnait.

En ce moment, M. Kinserlay crut que sa douleur avait atteint toute la violence qu'il est donné au cœur de supporter.

Une fille déshonorée, une autre au désespoir, et cela au moment où il venait chercher près d'elles un soulagement aux regrets de ses ambitions déçues!

Mais non, ce n'était pas tout : le pauvre homme oubliait que, pour ses ambitions malheureuses et ses coupables plaisirs, il avait négligé, sacrifié, anéanti tout ce qu'il avait eu à sa disposition de moyens de bonheur, et que chacun de ses biens perdus devenait un sujet de désespoir.

On porta Marthe sur son lit, près duquel la mère se trouva peu d'instants après.

En voyant dans quel état était sa femme, Kinserlay n'eut pas le courage d'articuler un seul des re-

proches qu'il voulait lui adresser sur sa négligence à veiller au bonheur de ses filles. Hélas ! la femme abandonnée et maltraitée aurait pu lui dire qu'elle n'avait pas eu assez de bonheur pour en donner aux autres. Mais Kinserlay fut distrait et attiré par un bruit de voix venant de son cabinet et qui ressemblait à une altercation; il y courut. C'était son fils Ulrich qui traitait durement le caissier, qui lui refusait de l'argent. Quand son père parut, ce fut à lui qu'il s'en prit.

— Avez-vous donc cru, mon père, dit-il en riant à moitié, que vous me procuriez des plaisirs gratuits quand vous m'avez conduit chez les beautés à la mode? J'ai dû vous faire honneur par ma générosité, et votre caissier voudrait me déshonorer en me refusant ce qui m'est nécessaire pour payer mes dettes de jeu?

— Ulrich, dit Kinserlay d'un ton qui arrêta toute gaieté sur le visage de son fils; Ulrich, ne riez pas, le désespoir, la ruine et la mort sont ici, dans cette maison.

Puis, comme si tout à coup une révélation subite eût anéanti ses autres douleurs devant une plus épouvantable encore qui surgissait inattendue et apparaissait spontanément, Kinserlay devint pâle comme la mort, et, se tournant vers son homme de confiance, il lui dit avec un son de voix altéré dont rien ne peut rendre la terreur :

— Où en sommes-nous?

Le caissier ne répondit pas.

Le banquier eut alors un regard, d'une inexprimable angoisse. Devant ce regard le vieux Morin baissa ses yeux, d'où deux grosses larmes s'échappèrent.

Cette scène muette était effrayante, et les pleurs amers du serviteur dévoué serraient le cœur autant que la souffrance épouvantable du maître.

— Tout est fini? dit Kinserlay après un long silence.

— La fin du mois est impossible, dit à voix basse le pauvre Morin.

— Ainsi... demanda le banquier; il n'osa achever: il y a des mots que la langue se refuse à prononcer, tant l'effroi de ce qu'ils expriment est impossible à envisager.

— Ainsi... reprit lentement le caissier et avec une voix basse et tremblante; mais il ajouta tout à fait bas :

— La faillite!...

Kinserlay étendit la main comme pour le faire taire; mais cette main fut saisie par les mains froides et agitées du vieux Morin, qui dit en pleurant :

— Du courage!

Kinserlay serra la main de son ancien compagnon, car depuis vingt-cinq ans une confiance bien justifiée ne lui avait pas permis de se séparer un jour

du fidèle et dévoué serviteur; puis Kinserlay retira vivement sa main, murmura le mot *adieu* et disparut.

Il avait retrouvé un force fébrile pour fuir la maison où lui apparaissait le monstre épouvantable qui avait été l'horreur et l'effroi de toute sa vie, la faillite!...

Kinserlay était sorti avec la ferme résolution de ne pas survivre à ses malheurs. Le triste courage du suicide vient ainsi souvent aux commerçants les plus étrangers à cette force d'âme qui inspire le mépris de la vie. Les annales quotidiennes des faits qui se passent à Paris en offrent mille exemples... Des hommes pacifiques et craintifs, qui ne supportaient pas l'idée de s'exposer à un danger, prennent tout à coup la résolution de chercher une mort volontaire pour échapper à un malheur qu'ils n'osent braver. Et de notre temps, l'absence de principes religieux a multiplié ces exemples de manière à effrayer et à surprendre tous les esprits.

Cependant Kinserlay voulait, avant d'en finir, prendre quelques dispositions et dicter quelques dernières volontés... mais, où aller?...

Revoir un ami, un parent, ou quelqu'un de sa famille lui paraissait impossible dans sa situation; il ne voulait plus, il ne pouvait plus s'exposer aux regards de personne.

Quand il eut franchi la porte de sa maison, qu'il

se vit au milieu de la Chaussée-d'Antin, de cette foule qui allait en tous sens, de ces hommes occupés ou amusés, il craignit d'être rencontré par quelqu'un de sa connaissance, et éprouva un besoin irrésistible de quitter cette ville où tant de douleurs l'accablaient, où pas un ami sincère ne pouvait lui rester, après la vie matérielle et égoïste qu'il avait menée. Alors il se jeta dans une voiture de place et lui indiqua l'embarcadère du chemin de fer de la rive gauche, afin que cette longue course lui donnât le temps de prendre une résolution.

Arrivé là, il pensa que le meilleur endroit où il pût trouver un jour de solitude était cette habitation à la campagne, où il n'était pas retourné depuis longtemps, où nul ne l'attendait, où il arriverait assez tôt pour que son désastre y fût inconnu, où personne d'ailleurs n'y gênait sa résolution, et où il laisserait pour Morin les instructions qu'il croyait nécessaires à donner.

Il monta donc en chemin de fer pour le voyage de la nuit, et le lendemain il était au village de Sernaise près de sa propriété.

Lorsque Kinserlay, encore étourdi de toutes ses violentes émotions, descendit au débarcadère, la foule y était compacte : aux moments de trouble, personne ne reste à la maison. Le pauvre député fut reconnu, mais adieu les ovations passées ; on le hua, on le siffla, et on l'accompagna en lui donnant une espèce

de charivari improvisé... Plus mort que vif, il fuyait de toute la vitesse de ses petites jambes, quand une horde plus furieuse, en désordre et en haillons, lui ferma le passage de la route par laquelle il se rendait au château.

— Halte là! lui cria-t-on; c'est plus toi qu'est le maître; c'est le peuple qui est le roi. Ta manufacture est sens dessus dessous; les ouvriers sont en révolte, et ce soir, pour feu de joie, nous mettrons le feu à ton château!...

Kinserlay, atterré par ces paroles, marchait encore machinalement et comme un homme ivre qui ne peut plus se tenir sur ses jambes; tout tournait autour de lui... Une vieille femme s'approcha d'un des jeunes furieux.

— C'est son père, lui dit-elle à l'oreille. Le jeune homme se calma comme une flamme atteinte par l'eau.

— Laissez-le, dit-il aux autres; et vous, venez, ajouta-t-il en prenant le député par le bras. On s'écarta en voyant cela, et Kinserlay fut séparé par son conducteur du groupe effrayant qui l'entourait. Mais, après quelques pas, le jeune homme lui dit :

— Quittez le village, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Ensuite il le laissa pour rejoindre ses compagnons, avec qui il s'expliqua en les emmenant loin de là.

Kinserlay fit quelques pas, et regarda autour de

lui Il était tout près de son château; le mur qui bordait la route était celui de son parc, une porte y était ouverte, il entra, non pas pour s'y montrer, non pas pour y chercher asile; oh! non, Kinserlay, arrivé au comble d'un désespoir qui égarait toutes ses pensées, ne songeait même plus à ces instructions qu'il avait projeté d'envoyer à Morin. Il n'avait plus qu'une idée fixe, en finir avec une souffrance qui dépassait toutes ses forces.

En revoyant le séjour des temps prospères où s'était réalisé son ardent désir d'être nommé député, Kinserlay, comparant sa grandeur passée avec sa situation présente, vit s'accroître encore son désir de renoncer à une vie qui ne lui offrait plus que regrets et ignominie.

Le parc était traversé par une rivière rapide, profonde et resserrée dans cet endroit entre deux rives escarpées pour donner un cours d'eau puissant aux machines de la manufacture qu'il faisait mouvoir. Là, nulle possibilité d'échapper à la mort dans cette eau se précipitant avec violence vers les roues qui tourmentaient et broyaient en une seconde tout ce qu'elle lui apportait.

Kinserlay monta sur un des côtés les plus escarpés.

— Enfin, s'écria-t-il, la mort va me délivrer des maux accumulés sur moi... Tout est fini.

Puis, au moment de dire adieu à cette vie qu'il

allait quitter, tout son passé se dressa devant lui jusqu'à sa première enfance : alors certaines idées religieuses de ses jeunes années, quand sa mère seule veillait encore sur lui et le faisait prier sur ses genoux avant de le mettre au lit pour dormir, apparurent tout à coup à l'esprit du banquier et traversèrent plus de cinquante années d'oubli et de scepticisme, pour venir se placer entre lui et ce dernier sommeil qu'il allait chercher, et par un mouvement spontané et irréfléchi, avant de se précipiter, Kinserlay fit le signe de la croix!

III

L'ange gardien.

Sophie continuait à veiller sur l'enfant devenu jeune fille qui avait été abandonné à ses soins. On les oubliait depuis longtemps, et les dernières fois qu'il avait été question de Léa dans la famille, c'était quand on était réuni au repas, les jours où personne du dehors n'avait été invité. On avait eu alors l'air d'agiter une question résolue à l'avance dans l'esprit de chacun, et dont par conséquent la solution n'était pas incertaine : laisser Sophie loin de Paris, et lui donner la charge de garder à jamais, dans cette solitude où elle semblait se plaire, la petite fille malade qui n'était pour la famille qu'un embarras, un chagrin et un triste spectacle ! Sophie, disait-on, ne veut pas que l'on croie ses soins inutiles. Sophie est une pauvre orpheline qui ne con-

naît personne et ne saurait que devenir en quittant la maison. C'était bon, c'était généreux de lui laisser un asile dans cette habitation éloignée, elle y veillerait ainsi toute la vie sur l'enfant qui ne pourrait jamais veiller elle-même sur sa propre existence; le petit traitement et la faible dépense de ces deux personnes n'atteignaient pas le chiffre de la somme nécessaire pour faire garder la malade dans une de ces maisons spéciales tenues par les grands médecins de Paris. Il y avait donc économie et belle action en même temps à se charger ainsi de l'existence de Sophie.

Et la résolution arrêtée de confiner la vie de cette belle personne de vingt ans, intelligente et instruite, dans la retraite, près d'un être qu'on croyait dépourvu de raison, parut chose naturelle, et même une espèce de munificence envers une fille sans fortune, tant on est disposé, quand on est riche, à croire les pauvres d'une autre nature et à regarder comme un immense bonheur pour eux ce que l'on trouverait pour soi une cruelle calamité!

Madame Kinserlay, dans son aphatique complaisance pour les volontés des autres, se persuada que c'était faire assez pour son cœur de mère et pour sa reconnaissance envers Sophie, que d'ajouter quelque argent à ce qu'elle donnait d'habitude chaque mois, et d'y ajouter aussi parfois quelques petits cadeaux de toilette de jeune fille. La conscience de tous par-

faitement tranquille au sujet des deux exilées, on les oublia tout à fait.

Mais elles ne s'oubliaient pas, elles, et se reprenaient à la vie par toutes les forces des belles âmes, qui s'épanouissent dans de nobles et pures affections.

La première faculté qui s'était développée dans Léa, c'était la tendresse. Aimer Sophie avait été le réveil de son âme ; sa première faculté ayant été d'aimer, les autres étaient nées sous l'influence bénie de celle-là, elles en étaient pour ainsi dire imprégnées. Comme les fleurs qui naissent sous un soleil radieux s'ouvrent plus rapidement et se colorent de nuances plus brillantes, les idées de Léa s'épanouissaient plus spontanées et plus vives sous l'ardeur sympathique qui unissait son cœur à celui de Sophie.

Nul doute que l'éducation qui se fait sous l'influence d'une grande conviction ou d'un sentiment élevé ne soit plus prompte et plus belle que cette instruction sans but qu'on entasse parfois dans des esprits mal préparés ou qui, dépourvus de principes, ne comprennent ni la cause ni l'effet de toute la peine qu'on leur donne.

Pour Léa, rien ne fut perdu de la semence du bien ; tout germa dans cette terre fécondée par l'affection.

Le sentiment religieux s'était développé, grâce à

Sophie, aussi resplendissant que sa tendresse dans le cœur de l'enfant, et ces deux impressions se confondaient et n'en faisaient qu'une.

Bientôt Léa participa à la vie sur beaucoup de points : elle comprenait vite, voyait juste, et sentait tout avec cette finesse d'organes délicats et impressionnables qui donne parfois des intuitions si vives de mystérieuses vérités, qu'on lui attribue une *seconde vue.*

Sa mémoire se refusait à retenir les mots, mais les idées et les faits s'y gravaient et ne s'en effaçaient plus. La musique était son plus grand plaisir. Sophie chantait bien et s'accompagnait avec le piano : c'étaient des airs de Schubert, d'Halévy, de Rossini; c'étaient des morceaux de la *Favorite*, de la *Lucie;* l'enfant s'animait alors, et la vie semblait inonder ce corps jadis inerte et lui donner des forces inconnues.

Ce n'était plus une enfant malade que Sophie soignait, c'était une amie qui vivait à ses côtés, dont l'âme répondait à la sienne et partageait ses idées et ses occupations. Elles chantaient ensemble, et la voix de Léa, faible, mais d'un son mélodieux et touchant, s'harmoniait admirablement avec la voix plus grave dans les tons bas et plus sonore dans les tons élevés de Sophie. Sophie avait renoncé à enseigner à Léa tout ce qui fait une science de la musique : la connaissance des notes, leur valeur, les si-

gnes et les combinaisons des accords; mais la jeune fille retenait les airs facilement et les chantait avec une admirable suavité; elle tirait même du piano des accords pleins de justesse et de douceur sans savoir comment ni pourquoi; parfois ses petites mains erraient ainsi sur les touches, vers la fin du jour, quand le ciel déjà sombre laisse la nature paisible s'endormir dans la demi-obscurité qui l'enveloppe. Alors, dans le grand salon du rez-de-chaussée, les portes et les fenêtres ouvertes sur le parc laissant entrer les senteurs balsamiques des buissons de roses, d'aubépine et de jasmin, l'enfant promenait ses doigts nonchalants sur le piano, qu'ils touchaient à peine, pour produire des sons vaporeux; sa douce voix les accompagnait faiblement; l'*Adieu*, de Schubert, quelques accords mélancolique de Weber, qu'elle imitait, commençaient la symphonie; puis c'étaient des sons ravissants qu'elle improvisait sans le savoir; elle y mêlait des paroles qui s'échappaient de son âme sous la pensée du moment; elle disait la douceur de cette fin du jour où le calme envahissait la terre, où les oiseaux cherchaient un abri sous les fleurs, où tout se reposait pour renaître au matin et s'épanouir de nouveau sous le soleil qui redonne la vie à tout, comme la lui avait rendue à elle l'âme ardente de la bonne Sophie; alors elle chantait les beautés de son amie, son visage admirable, miroir transparent de son âme divine et rayonnant comme

elle de la bonté céleste. Sophie, assise à ses côtés, restait immobile, retenant son souffle pour entendre cette voix qui lui semblait émanée du concert des anges.

Qu'eût-ce été pour Sophie que les plaisirs du monde après de tels plaisirs? qu'auraient fait sur cet esprit d'élite les succès de la vanité après ce triomphe remporté sur la maladie et peut-être sur la mort? L'enfant abandonné n'eût pas vécu, et la vie s'était développée par ses soins dans des conditions si splendides, qu'il semblait que le ciel lui eût permis de dérober ses purs rayons pour animer sa statue.

Léa se développant ainsi sous la pression de l'âme de Sophie, ne sut rien du mal, rien du mauvais monde, rien des méchants sentiments de l'âme; elle n'apprit qu'à aimer tous les siens, crut que c'était pour elle qu'on la tenait éloignée de la famille, et que Sophie retardait le moment de la réunion pour offrir un modèle achevé dans la personne de son élève; chacun des membres de cette famille lui apparaissait embelli sous les parolee de Sophie, destinées à les peindre : son père était le type de l'activité intelligente, honnête et généreuse; sa mère, pleine de douces vertus; Marthe, dévouée à ce qu'elle aimait et craintive de n'être pas aimée; Georgette était si gentille, si gaie et si bonne, qu'elle se réjouissait de la revoir, comme elle se préparait à aimer Marthe; les deux frères aussi avaient part à

cette apothéose, surtout Théodore le rêveur. Quant à Henri, comte de Meillan.. , elle en parlait peu, et la seconde vue de l'enfant avait senti qu'elle n'en parlait pas sans trembler.

Sophie peignait bien, elle fit de souvenir, pour Léa, des portraits un peu flattés des membres de la famille ; quand vint le tour d'Henri, qui fut réservé pour le dernier..., il parut si beau à l'enfant attentive, qu'elle se prit à l'aimer de préférence, en disant que l'âme devait être plus belle sous un forme aussi charmante.

Léa aimait à voir peindre Sophie et parfois lui dictait des compositions. Sophie disait qu'elles avaient ainsi fait ensemble la belle Assomption qu'elle donna à la chapelle de la Vierge, dans la pauvre église du village. Ces deux jeunes filles visitaient souvent cette simple église, et ce n'était qu'aux jours de fête qu'on se rendait à la ville et qu'on entendait l'orgue, à la grande joie de Léa. Mais elle s'était intéressée à cette pauvre église du village, et déjà, par ses soins, tout y avait pris un air de parure et d'élégance : de belles fleurs, de jolis tableaux, des vases dorés, des bancs plus propres, tout cela, arrangé avec goût, était devenu un des plaisirs de Léa. Elle s'intéressait de même à tous les habitants de ce pays arriéré, et, comme tout ce qui blessait les yeux ou le cœur lui était impossible à supporter, elle embellissait le village sans y penser. Y avait-il une des rues encom-

brée de pierres ou salie par la boue amassée dans quelque coin, Léa envoyait des gens pour remettre l'ordre et la propreté.... Avait-elle rencontré des enfants en haillons, de vieilles femmes mal vêtues, elle envoyait à la ville acheter ce qu'il fallait, et la grosse Nanette, Sophie et Léa elle-même aidaient une ouvrière pour confectionner promptement tout ce qui était nécessaire; aussi, quand Léa traversait le pays avec sa robe blanche, ses cheveux blonds s'échappant en grosses boucles de son chapeau de paille, et sa délicate figure, un peu pâle mais souriante, au milieu de tout cela, les paysans sortaient de leurs maisons pour la voir, l'appelaient l'enfant du ciel et la bénissaient.

Car cette petite somme que la riche famille envoyait, passait presque toute entière à soulager les besoins des pauvres habitants : une bonne vieille était-elle malade ou infirme, et Léa la voyait-elle sur une mauvaise chaise incommode, le lendemain arrivait du château un bon fauteuil où la vieille femme se trouvait heureuse comme une princesse; puis c'étaient de jeunes filles qu'elle parait, et ces soins-là firent naître une émulation de propreté, car, par le conseil de Sophie, toujours intelligente dans sa bonté, Léa favorisait surtout de ses présents ceux qui, soigneux de leur personne et de leur cabane, manquaient, par pauvreté et non par désordre ou négligence, des choses nécessaires. Au bout d'une

année, le village était véritablement métamorphosé; chacun arrangeait le devant de la maison, ou plantait des arbres ou semait des fleurs, et au lieu de cette sale et profonde misère qui apparaissait autrefois et repoussait les regards du voyageur, il n'y avait plus qu'un aspect charmant, plein d'objets agréables aux yeux, et qui annonçait les soins, la propreté et le bien-être.

Le curé du village la secondait et l'éclairait dans son bon vouloir. C'était un vieillard de quatre-vingt-trois ans, encore gai et aussi alerte qu'il est possible de l'être à cet âge. Lui aussi appelait Léa l'enfant du ciel. Il disait :

« Cette enfant a été envoyée aussi pour moi ! Les années ne me permettaient plus d'accomplir tout le bien que je souhaitais, elle est venue pour aider à ma vieillesse.... » Et il ajoutait, en parlant à Sophie :

— Vous avez fait une grande chose, bonne jeune fille, vous avez été la déléguée du ciel pour qu'une pauvre enfant chétive et infirme devînt une jolie et saine personne qui fait plaisir à voir ; et d'une pauvre âme enfermée qui restait au-dessous des conditions humaines, vous avez fait une intelligence pleine de vertus, presque au-dessus de l'humanité.... C'est bien, c'est beau de vous être dévouée ainsi, car je sais que jour et nuit, depuis quatre ans, votre œuvre a absorbé votre temps, votre force, votre vie.... Dieu

vous récompensera, car il ne laisse aucune vertu sans récompense.

Mais la modeste Sophie répondait en souriant :

— Mon père (les deux jeunes fille donnaient ce titre au vieux curé), mon père, ne me louez pas ; ce que vous prenez pour un mérite devant Dieu a été pour moi un bienfait du ciel, dans un moment où, désolée, j'étais prête à murmurer contre les maux qui m'accablaient ; où j'allais maudire la vie et y renoncer peut-être volontairement. Ah! j'ai eu pour moi-même des aspirations vers le bonheur, des tourments intimes qui me déchiraient l'âme, des découragements à briser toutes mes forces physiques et morales. Alors, Dieu envoya dans l'âme de l'enfant que j'aimais des lueurs pour m'éclairer, pour me dire : « Tu as des devoirs, des espérances, des plaisirs, » et je les trouvai dans mes soins à cultiver cette plante du ciel, qu'il laissait germer sous mes yeux pour me consoler. C'est donc moi qui dois des actions de grâces, car je suis devenue calme et heureuse par la peine même que je me suis donnée et dont me récompense amplement l'amitié de cette chère enfant du ciel.

Ainsi Sophie, dans ses nobles et touchantes paroles, comme dans son âme pure et modeste, remerciait Dieu de ses propres vertus et n'y voyait que des bienfaits célestes.

Sous cette atmosphère, Léa s'était élevée aussi à

de sublimes abnégations d'elle-même, à une vie intellectuelle pleine de poétiques dévouements, et rien des égoïsmes et des bassesses du monde n'était venu jusqu'à elle. Sophie tremblait de la voir arriver au contact de ce monde inférieur, et priait le ciel de l'en préserver.

Une pauvre cabane avait été détruite par le feu : c'était celle d'une femme infirme dont le fils travaillait à la manufacture. Léa fit rebâtir la maisonnette, et la mère, réfugiée quelque temps chez sa fille marié dans le village voisin, eut un jour la suprise de retrouver son séjour embelli, tout prêt à la recevoir. Mais peu après elle eut le chagrin de voir son fils Michel, entraîné par de mauvais conseils, quitter le travail pour courir dans la campagne avec des bandes de vagabonds qui désolaient le pays. Michel était un garçon de faible intellignce et d'une paresse incontestable, mais qui ne manquait pas de cœur. Il avait été souvent réprimandé avec violence par le contre-maître de la manufacture, homme sévère dont la parole était rude à l'ouvrier. Dans un jour d'irritation, Michel avait répondu avec colère et s'était éloigné. C'était dans un village voisin qu'il avait été rejoindre des compagnons de plaisir, assez mauvais sujets d'ailleurs, et dont on redoutait la présence dans les environs. Aux premières nouvelles des troubles de Paris, ils se formèrent en agresseurs et portèrent le désordre partout où ils passèrent. C'est au

milieu d'eux que sa mère le revit, lorsqu'ils attaquaient et insultaient le banquier Kinserlay. Mais la mère de Michel lui apprit bien vite que c'était là le père de la jeune fille qui les avait sauvés de la misère; et Michel, touché de ce souvenir, s'effraya de l'idée de son ingratitude, protégea le banquier, quitta ses compagnons et resta près de sa mère. Il y avait plus de six mois alors qu'il avait quitté la manufacture; sa mère obtint de lui qu'il y rentrerait si on voulait encore l'y recevoir.

Le matin de ce jour-là, on était venu dire à Léa que la mère du jeune Michel était malade du chagrin que lui causait son fils qui, depuis plusieurs jours, n'avait point reparu. Elle voulut lui porter quelque consolation et aviser avec elle au moyen de le faire revenir à sa mère, au travail et au bien.

Elle sortit donc pour aller à cette chaumière qu'elle avait fait rebâtir, et qui était à l'une des extrémités du parc. Elle le traversait en courant à cause du froid assez vif qui se faisait sentir à cette époque de la fin de février, quand tout à coup elle s'arrêta et jeta un cri de surprise et de joie, car sur le talus du bord de la rivière se dessinait une forme qu'elle reconnut pour être celle de son père. C'était au moment où, disant au fond du cœur adieu aux douleurs de cette vie qui l'accablaient, le banquier, sans force pour leur résister, se reportait involontairement aux premiers jours de cette vie, souvenirs

d'enfance qui reviennent souvent à l'instant de la mort, et qui, lui ayant rappelé la prière enfantine de son jeune âge, lui faisaient porter la main à son front pour invoquer le Dieu devant lequel il se disposait à paraître...

— Mon père ! lui cria Léa, mon père !... et elle se jeta dans ses bras... c'est moi, c'est votre fille Léa... l'enfant malade et insensible; Sophie m'a sauvée, m'a guérie !...

Et le père la regardait étonné, muet de surprise et d'admiration, cherchant à comprendre ce qu'il voyait. Oh ! c'était bien elle, malgré sa métamorphose ; mais c'était elle transportée de joie, qui répétait :

— C'est bien moi, mais à présent je pense, je vis, je suis heureuse.

Et le pauvre homme, désespéré, oubliait son désespoir et ne voyait, n'entendait plus que la belle enfant.... Il souriait, pleurait, l'admirait, l'embrassait, en disant :

— Est-ce possible ? moi aussi je suis heureux !

IV

Le sauvetage.

La haute situation du banquier Kinserlay avait été renversée comme un navire qui sombre sous voile ; mais la tempête avait fait échouer alors tant de bâtiments brisés sur des écueils de tous genres, qu'il n'y eut point de honte pour les pilotes infortunés : ils étaient trop nombreux, et qui d'ailleurs eût pu prévoir un pareil orage ?

Personne au monde ne sut rien de la funeste résolution prise par le banquier Kinserlay, et que sa fille avait fait changer si vite ; lui-même l'oublia dans le moment, et les surprises qui vinrent l'occuper et prirent toutes ses pensées, ne permirent plus à son sinistre projet de se présenter de nouveau à son esprit.... car il devait aller d'étonnement en étonnement. Il n'en revenait pas du changement

opéré dans Léa et ne se lassait de la regarder et de l'admirer pendant qu'elle le ramenait au logis. Elle ne se lassait pas de le remercier de la surprise qu'il lui avait aussi préparée en venant ainsi sans la prévenir.

Le bruit de son retour s'étant répandu, il vit le contre-maître et les ouvriers en bon ordre et avec toutes les marques d'un respect affectueux, venir le complimenter sur son arrivée.

C'était bien loin de ce dont il avait été menacé..... C'est que l'ange gardien était encore là.

Léa, depuis longtemps visitait la manufacture; elle avait vu les ouvriers pendant le travail; elle leur parlait affectueusement et leur rendait parfois de petits services. Aussi avaient-ils pris l'habitude de regarder sa présence comme un bonheur. Cette mignonne et jolie jeune fille, appuyée sur le bras de la belle Sophie, était pour eux comme une gracieuse apparition qui les soulageait dans leurs fatigues; elle savait leurs noms, visitait leurs femmes, et les soirées se passaient avec Sophie à travailler pour habiller leurs petits enfants; il y avait toujours une layette prête pour chaque nouveau-né. Ces petits soins peu coûteux étaient jadis habituels dans les familles riches pour les paysans qui vivaient autour d'elles, et attachaient d'un lien affectueux tous les pauvres habitants d'un pays à ceux dont le sort était plus fortuné.

Léa, qui voyait le fond des cœurs, y lisait une tendre reconnaissance, non-seulement pour ses cadeaux, mais pour ses douces paroles, que les ouvriers regardaient comme son plus grand bienfait, et elle avait remarqué que le ton brutal du contre-maître avait souvent quelque chose d'humiliant, et par conséquent de douloureux pour les ouvriers qu'il surveillait. Comment faire cesser ce ton grossier? Comment épargner cette souffrance à de braves gens qui travaillaient avec tant de courage et pendant de si longues heures? Léa en parla avec Sophie, et toutes deux en conçurent l'espérance, car elles avaient bien remarqué que ce n'était ni du même ton ni de la même manière, ni avec les mêmes mots que ce chef leur parlait à elles; donc il pouvait parler doucement, employer des mots polis et montrer un intérêt sympathique; il fallait l'amener là.

M. Durand, comme on l'appelait, était veuf, vivait seul et morose dans un logement où n'entrait jamais personne; il le voulait ainsi. Ce logement, au rez-de-chaussée, tenait d'un côté à la manufacture, qui était hors du parc, et de l'autre au parc, dans un endroit fort éloigné du château. Il y avait là un espace du quart d'un arpent qui, dans l'enfance des frères et sœurs de Léa, leur avait été abandonné pour y faire ce qu'ils appelaient leur petit jardin. C'est alors que l'on avait fermé et condamné une porte de l'habitation du contre-maître, qui n'était pas encore

M. Durand, porte donnant passage de cette maison dans ce jardin, qui était de l'autre côté presque séparé du reste du parc par un petit bois d'arbres seculaires. Ce terrain avait depuis été tout à fait abandonné sans culture ; on n'y venait jamais : le bruit des machines et l'odeur du charbon de terre en éloignaient. Seulement le temps où les enfants y avaient joué était assez éloigné pour que des arbres plantés par eux fussent devenus grands et productifs. C'étaient des cerisiers et des châtaigniers en magnifique rapport. Cet endroit était l'objet des convoitises de maître Durand ; Léa annonça gaiement au jardinier qu'elle s'emparerait de ce lieu qui lui appartenait naturellement en particulier, comme représentant à elle seule maintenant les enfants de la maison, et qu'elle voulait l'arranger à son gré... Tous se mirent à l'œuvre avec elle, et ce fut une occasion sans cesse renaissante de causer avec M. Durand, qui regardait les travaux de sa fenêtre dès qu'il n'était plus avec les ouvriers. Léa le consultait, et le contremaître lui répondait du ton le plus aimable, et se félicitait d'avoir sous ses yeux un endroit qui allait devenir délicieux avec le bon goût de ces dames, car c'est ainsi qu'il parlait du ton le plus respectueux des deux jeunes filles. Le moment où le jardin fut arrangé n'arriva point sans que Léa eût, bien avant, abordé franchement la grande question, et à la grande surprise de M. Durand, qui s'efforça de

lui prouver qu'il ne serait point obéi s'il parlait aux ouvriers de ce ton doux et avec les expressions polies qu'il mettait dans les paroles qu'il adressait aux dames. Il y eut de longues discussions, où chacun eut de bonnes raisons à donner, à ce qu'il crut; mais Léa disait :

— Vous vous trompez, monsieur Durand; le cœur satisfait par des égards et encouragé par de bonnes paroles, soutiendra le bras que la fatigue fait plier. J'ai vu de ces bons ouvriers rougir et changer de visage à des mots grossiers qui les frappaient au milieu de leur travail et leur ôtaient la force de continuer. De là suivaient parfois des répliques, des disputes, des punitions, des cessations de travail... Je vous en supplie, essayez un autre moyen... parlez à vos bons ouvriers comme vous me parlez à moi; les plus faibles deviendront meilleurs pour avoir aussi de bonnes paroles; essayez, je vous en supplie.

Qui eût pu résister à de si touchantes paroles dites par deux anges de beauté? M. Durand n'était pas mauvais; c'était un homme malheureux, ayant eu, disait-on, de grands chagrins, que la solitude et l'absence de tout lien de cœur aigrissaient; puis il croyait devoir agir ainsi; mais, comme il avait de la justice dans ses réprimandes et de la probité dans ses actions, ses ouvriers ne le haïssaient pas; seulement, ses duretés leur avaient été si cruelles depuis

deux ou trois ans, qu'elles leur étaient devenues insupportables.

Le jour même où Léa venait d'obtenir enfin de lui la promesse de prendre un ton plus doux, il arriva que la jeune fille, après l'avoir quitté, entendit les premiers ouvriers, réunis dans un moment de repos, parler de demander le renvoi de M. Durand à M. Kinserlay, qui ne le refuserait pas, disaient-ils, à une demande signée de tous les ouvriers.

Léa chercha d'abord à les apaiser, puis parla des qualités que le contre-maître cachait sous une sévérité qui avait été peut-être provoquée. Elle proposa doucement et gaiement un essai avant d'en venir à la supplique à son père, qu'elle même appuierait si l'essai n'avait pas réussi. Et quand elle eut changé ainsi leur résolution, elle demanda s'ils voudraient, pour lui faire à elle un vrai plaisir, oublier un moment leurs griefs et venir fêter M. Durand, dont c'était le jour de naissance.

Pendant que l'on se consultait, Léa dit qu'elle regarderait comme ses amis tout ceux qui viendraient avec elle, alors tous la suivirent. Sophie l'attendait ; tout était préparé. On arriva chez le contre-maître avec de gros bouquets, et, comme son logement ne pouvait contenir les cent soixante ouvriers, la porte condamnée fut ouverte par les ordres de Léa. On se répandit dans le petit jardin, où un déjeuner était préparé. M. Durand fut touché jusqu'aux larmes,

surtout quand Léa lui eut dit que le jardin était à lui désormais. Dans son effusion, il demandait pardon à ses ouvriers de leur avoir quelquefois parlé trop durement et leur promettait à l'avenir des paroles plus d'accord avec ses sentiments, et que, d'ailleurs, la douce *enfant du ciel* lui demandait, pour eux, elle a qui il ne pouvait rien refuser.

De ce jour, M. Durand eut avec les travailleurs le ton d'un père qui parle à des fils bien-aimés. Aussi trouva-t-il en eux des enfants attentifs et dévoués. Il fallait voir de quels soins il était entouré s'il avait la moindre maladie! comme les visages étaient joyeux quand il arrivait pendant le travail! Aussi n'eut-il aucune peine à rester bon; il en était trop heureux.

Léa, ayant encore remarqué le plaisir qu'avaient pris à l'entendre chanter avec Sophie quelques-uns des ouvriers; leur fit proposer par M. Durand d'essayer eux-mêmes l'usage du chant à certaines heures de la journée. Il s'en trouvait déjà trois qui chantaient à l'église le dimanche, ayant de belles voix qui les avaient, dans leur jeunesse, fait choisir pour enfants de chœur.

On essaya, on y trouva du plaisir, et on réussit. Deux fois par jour, au moment où le travail est suspendu, il y eut une demi-heure de chant. C'étaient des morceaux simples et beaux. Cela charmait l'oreille et élevait le cœur.

Bientôt, pour étudier le dimanche, on oublia le cabaret.

Les femmes des ouvriers furent enchantées; le curé en bénit le ciel et Léa.

Puis, la musique des ouvriers eut une espèce de renommée dans les environs, qui les attacha de plus en plus à cet innocent plaisir.

Au milieu de ces occupations, les deux jeunes filles étaient fraîches comme des fleurs et joyeuses comme des oiseaux; elles n'avaient plus qu'un désir, le retour de la famille.

Il n'est pas besoin de dire que nul bruit des affaires publiques n'arrivait jusque dans ce paisible séjour; les journaux y étaient inconnus et personne n'y apportait de nouvelles. Pour ces deux innocentes jeunes filles, rien n'existait que ce qui se passait autour d'elles; leurs paisibles amusements et le bien qu'elles faisaient, voilà tout ce qu'elles connaissaient de ce monde.

Aussi, quand Léa vit son père, elle n'eut que de la joie. C'était une surprise qu'il lui avait ménagée, pensa-t-elle; et son bonheur fut si grand qu'il enveloppa Kinserlay dans une atmosphère qui dissipa le désespoir auquel il était en proie.

Léa crut à l'arrivée prochaine du reste de la famille.

Cette idée donna à son père l'envie de réaliser son espérance; et, quoiqu'il sentît une invincible fatigue

après tant d'émotions diverses, Kinserlay ne voulut pas se livrer au sommeil qui l'accablait sans avoir écrit quelques mots au vieux caissier dévoué, le seul être sur l'affection duquel il comptait dans sa maison. Après des instructions relatives aux affaires, il ajoutait que ceux des membres de la famille qui voudraient le rejoindre à Sernaise seraient bien reçus; que sa fille cadette, jadis si malade, était une angélique beauté de corps et d'âme et avait été pour lui un *ange gardien.*

Les grandes émotions développent le cœur; elles y éveillent la tendresse et la poésie.

Quand le banquier eut envoyé sa lettre, il se mit au lit, où il trouva un sommeil passager en échange de ce sommeil éternel qu'il avait résolu pour ce jour-là.

Cependant Georgette était restée exposée aux plus grands dangers. Déjà sa réputation de pure et innocente jeune fille avait péri avant sa vertu; elle ne s'était pas inquiétée de cela le moins du monde.

Car c'était déjà le temps des capitulations de conscience; bien plus, la révolte mise en honneur sur tous les points. Des écrivains audacieux avaient présenté les torts de leur vie comme des droits reconquis; et cette audace, renversant les principes qui avaient jusque-là réglé les actions des honnêtes gens, leur avait compté comme talent. L'esprit de

la jeunesse s'arrange si bien d'une liberté sans entrave !

Que de femmes, à cette époque, crurent, comme Georgette, n'avoir de loi que leur caprice et ont payé cette conviction du bonheur de toute leur vie !

Georgette s'était donc crue dans son droit en plaisantant avec un beau jeune homme; elle s'était crue dans son droit en lui écrivant, en lui donnant des rendez-vous, droit encore méconnu, ce qui la forçait à se cacher; elle ne croyait mériter aucun blâme, la pauvre enfant, qui livrait à un inconnu tout son avenir !

Mais au moment où M. de Saint-Dizier lui proposait de partir avec lui, car il avait projeté et préparé depuis longtemps un projet d'enlèvement, qu'il croyait nécessaire pour amener son mariage, un bruit inattendu se fit entendre vers une porte fermée par des tentures de velours et qui conduisait du salon à la chambre à coucher. Les draperies s'agitèrent, Saint-Dizier se leva spontanément et Georgette jeta un cri; car ils virent apparaître devant eux M. le comte Henri de Meillan, le beau-frère de Georgette, bien connu de M. de Saint-Dizier, et qui le connaissait bien aussi.

Venu chez M. de Saint-Dizier pour savoir à quoi s'en tenir au sujet du duel où Théodore l'avait pris pour témoin, désirant arranger cette affaire, il avait profité de l'offre qui lui fut faite d'attendre Saint-

Dizier chez lui. Au moment où celui-ci rentrait et où Henri allait se montrer, la voix et la présence de Georgette l'avaient frappé de surprise. Un moment immobile, il avait appris et leur amour et leurs projets. Son devoir fut alors de rester.

Mais Henri était trop malheureux pour être sans pitié. M. de Saint-Dizier avait les grâces gentilles nécessaires à qui veut faire habilement des dupes. Georgette pria, pleura, résista à la volonté d'Henri de la ramener dans la maison paternelle; et Henri, avec cette faiblesse inhérente à sa douceur, ne sut rien opposer à leur volonté.

— Eh bien! mon frère, dit Georgette avec affection, au lieu de me persécuter, protégez-moi, venez avec moi, partons ensemble. Vous avez entendu nos projets; ils vous prouvent que nos intentions sont pures. Accompagnez ma fuite, ce ne sera plus alors qu'un voyage. C'est avec vous que je me rends à Sernaise, l'habitation paternelle. De là vous m'aiderez à obtenir le consentement à mon mariage, et, grâce à vous, votre sœur pourra encore être en même temps heureuse avec celui qu'elle aime et honorée de tous.

Ils partirent. M. de Saint-Dizier obtint de la suivre à distance.

Pendant qu'ils se dirigeaient ainsi vers Sernaise, Sophie y recevait des remerciements donnés à plein cœur par le père de Léa; car l'âme du pauvre homme,

visitée déjà par l'infortune, avait trouvé tout à coup une sensibilité inconnue.

Lorsque Georgette et le comte de Meillan arrivèrent, la surprise ne fut pas grande pour Léa, elle s'attendait à voir arriver toute la famille. Sophie fut étonnée seulement de la pâleur maladive du visage d'Henri; elle ne vit que cela d'abord. Lui fut ébloui de sa beauté. Léa porta ses regards de l'un à l'autre et resta silencieuse.

Georgette ne s'occupa, dans le premier moment, que de Léa; elle était stupéfaite.

— C'est un miracle! s'écria-t-elle.

— Un miracle de Sophie, reprit l'enfant, qui, en les conduisant dans le salon, laissait son cœur exprimer une partie de cette reconnaissance qui débordait toujours quand elle parlait de son amie. Puis, tout à coup frappée de la figure inanimée d'Henri, prêt en ce moment à perdre connaissance, elle ne put s'empêcher de dire :

— Oh! monsieur! vous avez besoin aussi qu'elle vous guérisse!

— Il y a des maux dont on ne guérit pas, murmura-t-il sourdement.

— Rien n'est impossible à Sophie, dit gaiement la jeune fille.

Son attention se porta en ce moment vers M. de Saint-Dizier, qui semblait un peu embarrassé de sa contenance; nul n'avait expliqué comment et pour-

quoi il était là. Henri le présenta comme un ami.

A ce titre, Sophie lui sourit. Léa l'accueillit avec empressement. Quelques paroles échangées amenèrent bientôt la cordialité entre tous.

Il n'y avait que peu de minutes qu'ils étaient là et Sophie n'avait pas cru nécessaire de parler de M. Kinserlay, arrivé avant eux, tant elle croyait, ainsi que Léa, les voyages faits d'accord, lorsqu'on vint dire que le contre-maître, M. Durand, ayant appris l'arrivée de M. le comte de Meillan, désirait lui parler à l'instant.

M. Durand avait déjà vu le gendre de M. Kinserlay une autre fois, et celui-ci savait que c'était un honnête homme, digne de confiance; il est vrai de dire qu'il ne savait pas encore, et que nul n'aurait pu soupçonner, ce que l'amitié de Léa avait su faire d'un être morose et brutal autrefois. Cet excellent M. Durand était redevenu si poli avec tous, si bon dans toutes ses relations, qu'il était méconnaissable : c'est qu'il était heureux, et que le malheur seul, un malheur dont il ne parlait jamais, l'avait rendu cruel.

Lorsqu'il aborda M. de Meillan, sa figure était atterrée par une émotion douloureuse, et il tenait à la main une lettre ouverte venant de Paris, qui lui apprenait la ruine du banquier Kinserlay, sa fuite et, ajoutait-on, sa mort. Sachant bien la fausseté de la dernière nouvelle, il espérait encore que

les autres n'avaient pas plus de fondement, et c'était pour s'en assurer qu'il avait voulu parler au gendre du banquier.

Henri avoua qu'il ignorait les affaires de son beau-père, qu'il avait bien quelques craintes qu'elles n'eussent été négligées par lui dans ces derniers temps, et que les catastrophes politiques n'y eussent porté des coups fâcheux, mais que nulle affaire de ce genre n'avait motivé son voyage.

Puis M. le comte de Meillan, un peu inquiet de sa situation dans les affaires d'amour de Georgette, sachant le dévouement de M. Durand et connaissant son intelligence, crut devoir l'instruire des circonstances difficiles où il se trouvait, étant arrivé au château avec un jeune homme aimé de Georgette et qu'il voulait faire substituer au gendre choisi depuis longtemps par la famille.

M. Durand lui fit des questions qui l'embarrassèrent, car il ne connaissait guère de ce jeune homme qu'un extérieur agréable et le nom de baron de Saint-Dizier.

Ils étaient encore à se consulter sur les moyens à employer pour en apprendre davantage, lorsque Henri l'aperçut, accourant éperdu, car Saint-Dizier venait d'apprendre que M. Kinserlay était au château, et il croyait n'avoir pas un moment à perdre, disait-il, pour en instruire Henri et s'éloigner promptement avec Georgette; car si la fille est sous le toit

de son père, disait-il, comment exiger de lui qu'il consente au mariage? Il n'y a que l'absence, la certitude qu'elle serait perdue pour lui s'il refusait, qui puissent le déterminer.

Les paroles du jeune homme, entrecoupées par son émotion, avaient à peine fait comprendre ce qu'il projetait, qu'un grand cri s'échappa de sa poitrine, car M. Durand, qu'il n'avait point aperçu jusque-là, venait de se retourner brusquement en s'écriant :

— Mon fils !

L'étonnement de tous les trois fut tel qu'il est impossible à décrire.

— Vous êtes son père? demanda Henri dès que la surprise lui laissa la faculté de parler.

— Pour mon malheur, répondit le pauvre Durand.

Le fait est qu'il avait été ruiné par ce fils, que la vente de son étude de notaire en province avait servi à payer un billet entaché de faux qui pouvait conduire le fils aux galères. La femme en était morte de chagrin et les petites filles ne lui avaient guère survécu. M. Durand, déjà vieux, était venu huit années auparavant offrir des services qui avaient été acceptés.

Henri, malgré l'obscurité de la naissance du jeune homme et sa pauvreté, le croyant plus étourdi que coupable, plus amoureux qu'intéressé (il y avait des idées qui ne venaient pas au comte de Meillan, tant

elles étaient incompatibles avec sa noble nature), intercéda près du père irrité, qui foudroyait son fils du regard ; il leur présentait à tous deux un avenir de travail qui réparerait l'oisiveté du passé ; il donnait en garantie l'amour que le jeune homme avait au cœur, et le désir de rendre possible un mariage dont il les aiderait à aplanir les difficultés...

M. Durand l'interrompit.

— Vous ne savez pas, Monsieur, lui dit-il, ce que je dois à l'ange de cette maison... Sans elle j'aurais quitté des soins qui m'étaient odieux et où je me rendais odieux. Le chagin et la misère m'auraient tué; c'est elle qui m'a fait vivre et vivre heureux, et moi qui connais... Il s'arrêta... le cœur du père répugnait à accuser le fils.

Après un profond soupir il reprit ainsi :

— Monsieur le comte, la bonté de l'une des filles de M. Kinserlay doit sauver la destinée de l'autre d'un irréparable malheur.

En ce moment Georgette apparaissait.

— Allez, dit M. Durand, éloignez-la ; j'ai un devoir à remplir.

Henri fut au-devant de Georgette et la fit rentrer au château en disant d'une voix ferme :

— Venez, ma sœur !

Une heure après, M. Durand remettait au comte de Meillan une lettre et un petit paquet.

La lettre était un adieu et une renonciation à la main de Georgette.

Le paquet, c'étaient les lettres imprudentes qu'elle avait écrites.

Henri remit le tout à Georgette quand ils furent seuls. Elle sut qui était ce prétendu baron de Saint-Dizier, que sa conduite le rendait indigne d'elle, et que la probité du père, jointe à sa reconnaissance envers Léa, l'avait sauvée du plus grand malheur du monde pour une femme, celui d'être unie à un homme méprisable.

V

Débris.

Georgette était fière, étourdie, pas trop sensible et naturellement gaie. Elle eut une heure de violente angoisse, puis il n'y parut plus. Seulement, son cœur garda toujours une blessure secrète : elle eut moins de joie insouciante dans l'esprit, moins de confiance en elle-même, moins d'abandon avec les autres.

Pour le moment, elle fut distraite de son chagrin par l'attention qu'elle donna au changement survenu dans sa jeune sœur; ce qu'il y avait de suave, de sympathique et d'enchanteur dans Léa fit sur elle le même effet que sur son père. Cela endormit la douleur pour éveiller des espérances de consolation.

Dès que M. Kinserlay sortit de son profond sommeil, M. le comte de Meillan se présenta chez lui, et lui apprit qu'étant sur le boulevard au milieu du

trouble de la soirée du 24 février, il avait vu Georgette se réfugier presque en même temps que lui dans une maison voisine; que, prévoyant de grands dangers pour elle, il ne l'avait pas quittée un instant et l'avait emmenée au château, où elle était fort pressée d'embrasser son père.

Le banquier voyait ses appréhensions pour Georgeotte tomber devant ce simple récit, et sa joie fut très-grande lorsqu'il se trouva ainsi entre ses deux charmantes filles et l'objet de leurs soins empressés; car il eut besoin de leurs soins ! Une fièvre assez violente se déclara même vers le soir, et le lendemain un danger imminent menaçait sa vie.

Henri écrivit à Ulrich, à Théodore et à madame Kinserlay de hâter leur retour. En attendant, Sophie, Georgette et Léa entouraient le lit du malade. Lorsque ses paupières alourdies se soulevaient, il voyait autour de lui trois charmants visages qui épiaient ses volontés pour les satisfaire, qui lui présentaient les breuvages ordonnés, ou rajustaient le lit et les oreillers pour qu'il pût reposer plus doucement ses membres endoloris. Alors, il y avait au milieu de ses souffrances quelque chose de bienfaisant et même d'ineffable qui tempérait l'effet du mal et finit par en arrêter les progrès. L'impression morale l'emporta sur la maladie; elle donna des forces pour lutter contre la douleur et sauva une seconde fois la vie du banquier.

Kinserlay touchait à cette époque de la vie où l'âge mûr fait place à la vieillesse. Époque funeste pour un grand nombre : alors les excès physiques, les tourments moraux qui ont agité ou fatigué les belles années de la vie laissent après eux des germes de mort. Souvent l'abus des forces du corps lui a ôté sa vigueur, les excès ont jeté dans le sang échauffé des causes de maladies, et en même temps les espérances d'ambitions trompées, les désordres que la négligence ou la prodigalité apportent dans la fortune troublent et attristent l'esprit, qui, se repentant de n'avoir pas suivi une meilleure route, se laisse abattre par le découragement, reconnaissant qu'il est trop tard pour recommencer! Combien dans ce siècle de troubles et de luttes n'ont pas eu la force nécessaire pour franchir les premiers pas de la vieillesse et pour entrer dans cette période de la vie qui peut encore être sereine, aimable et belle pour ceux qui ont vécu sagement et ont possédé en paix leur âme honnête et tranquille... Nous en avons trop vu, hélas! parmi les plus distingués et parmi les meilleurs, qui, parvenus vers le point de la vie d'où l'on en voit le terme, y arrivaient si désolés, si souffrants, si découragés, qu'ils n'avaient ni la volonté ni la force de se défendre contre les atteintes du premier mal physique qui venait les attaquer, et soit faiblesse, soit dégoût, s'abandonnaient eux-mêmes à la mort, qui en faisait facilement sa proie. C'est surtout dans les

conditions où se trouvait Kinserlay que le mal a causé le plus de ravage de notre temps, et nul doute qu'il n'eût pu y résister, si la vue et l'affection des belles jeunes filles qui l'entouraient n'eût raffermi son âme et ne lui eût donné des espérances de bonheur qui le sauvèrent.

Dans le plus fort de sa maladie, pendant que les jeunes filles ne quittaient pas le chevet de son lit, Henri était souvent près d'elles, il les aidait, leur obéissait et se rendait utile dans l'œuvre bienfaisante de la guérison du malade.

Cette vie sédentaire et silencieuse, si peu du goût des hommes, allait à Henri; dans sa nature douce, délicate et élégante, il y avait de la femme. L'aigreur de Marthe l'avait tant fait souffrir qu'il trouvait un bien-être infini dans cette atmosphère de tendresse et de bonté. Puis Sophie était là... il la voyait, l'admirait, l'écoutait.

Un jour, Kinserlay, dans un moment où la fièvre l'avait quitté, eut l'idée de demander à Georgette de chanter un des airs qui l'égayaient autrefois. Georgette chanta, puis la voix sonore de Sophie et la voie si tendre de Léa se joignirent à la sienne, et le malade enchanté ne pouvait se lasser de les entendre.

Souvent il fallut recommencer les chants; Henri accompagnait parfois avec le piano qui était dans le salon voisin; la chambre de Kinserlay était au rez-de-chaussée et donnait sur le parc, Dès qu'il y avait

un rayon de soleil, on ouvrait la porte sur la terrasse, et la vue qui s'étendait au loin était encore un des plaisirs du malade. Au milieu de soins si touchants et de distractions si douces, le mal céda. La vie morale était si bonne, qu'elle ramena le bien pour la vie physique.

Le malade n'avait plus qu'une grande faiblesse qui lui faisait garder le lit et même dormir au milieu du jour. Sophie profitait de ce moment pour faire courir Léa dans le parc; mais un matin la jeune fille l'avait quittée pour aller à la manufacture et entendre chanter les ouvriers qu'elle voulait encourager, son projet étant de les amener un soir près de son père et de le surprendre par une musique nouvelle dont elle attendait un grand bien pour lui. Sophie retournait seule au château, lorsqu'elle vit venir M. de Meillan qui ne l'avait pas vue seule depuis son arrivée.

Que de fois, dans l'absence, il avait souhaité un moment où il pourrait lui parler ainsi! Que de choses renfermées dans son cœur eussent voulu s'exprimer, et pourtant, quand il fut seul à ses côtés, il ne parla point.

Hélas! il ne pouvait dire la vérité! et il restait muet plutôt que de mêler quelques paroles insignifiantes ou insuffisantes à cette profonde émotion qui s'emparait de lui.

Tout était dit entre eux.

Ils s'aimaient et ne se l'avouaient pas; mais ils sentaient cet amour et ils se le reprochaient.

Sophie retournait au château lorsque Henri l'avait rencontrée; il n'osa la retenir et elle se serait crue coupable en prolongeant ce moment de solitude. Ils y retournèrent donc ensemble; ils marchaient lentement sans le savoir et sans le vouloir, ne disaient pas un mot, et pourtant ils conversaient intérieurement et s'entendaient peut-être mieux que s'ils eussent parlé. Leur respiration pressée et inégale témoignait de leur agitation ; un regard porté sur une fenêtre en balcon du château rappela la fenêtre de l'hôtel où ils s'étaient vus jadis; un soupir douloureux attesta les regrets de la longue absence; puis, les yeux levés au ciel indiquèrent le seul lieu d'où ils attendissent des consolations.

Le silence n'avait pas été interrompu, lorsqu'une voix aigre, stridente et accentuée cria près d'eux :

— Voyez, ma mère, voyez-les !

C'était Marthe, qui venait d'arriver avec madame Kinserlay, et qui traversait le salon ouvert sur le parc pour se rendre à la chambre de son père.

Henri et Sophie ne dirent pas un mot et les suivirent près du malade.

Madame Kinserlay savait qu'elle y trouverait Georgette; elle savait aussi, en arrivant, qu'elle allait revoir M. de Meillan, mais elle avait caché quelque temps cette dernière nouvelle à Marthe, trop irritée

contre son mari pour qu'il fût même possible de prononcer son nom devant elle.

Cependant, après avoir reçu toutes ses amères confidences, la voyant un peu plus calme, elle crut devoir lui dire qu'Henri était loin de se livrer, comme elle l'en accusait, à toutes les folles dissipations où Ulrich avait voulu l'entraîner, qu'il avait sauvé sa sœur, et qu'en ce moment il soignait avec elle M. Kinserlay.

Mais cette nouvelle, au lieu de soulager Marthe, comme l'avait espéré sa mère, ne fit qu'accroître ses souffrances; elle ne put supporter l'idée que M. de Meillan était au château près de Sophie.

— Mais ne vous ai-je pas dit, ma mère, s'écria-t-elle avec emportement, qu'ils s'aimaient dès le premier bal donné à l'hôtel, il y a bien des années de cela? Et je n'ai pas oublié les regards d'Henri quand ils se portaient sur Sophie, la passion qui brilla sur leurs fronts et dans leurs sourires, pendant qu'ils dansaient ensemble. Ma mère, ils ont eu là un de ces moments qui ne s'effacent jamais, un de ces moments que j'aurais payé de ma vie pour l'obtenir d'Henri! Et vous me dites qu'ils sont ensemble, seuls à cette heure où je vous parle, quand moi je suis loin! Moi, qui ai passé trois années à ne vivre que pour les séparer, les empêcher de se voir, de se parler, de s'entendre; et ils sont là, là, sans moi, à s'aimer, à se le

dire... et nous ne marchons pas, nous n'arrivons pas, nous n'arrivons jamais !

Ce fut en vain que madame Kinserlay fit ce qu'elle put pour opposer la raison à l'espèce de folie qui s'était emparée de l'esprit de Marthe; l'impatience de la jeune femme fut telle, qu'une fièvre ardente lui brûlait le sang et faisait trembler tous ses membres, au moment où elles entraient au château.

La vue d'Henri à côté de Sophie ne fut pas un spectacle fait pour la calmer.

Cependant le malade, au milieu des bonnes paroles qu'il eut pour sa femme et pour sa fille, ne manqua pas de dire à Marthe :

— Quelle était ton erreur, mon enfant, quand tu accusais ton mari! Va, il a été un frère dévoué, un fils excellent; ce sera un bien bon mari, si tu veux, toi, le traiter avec bonté.

Marthe, prête à répondre, fut arrêtée par sa mère, qui, pour empêcher d'aller plus loin sur ce sujet délicat, annonça qu'on venait de lui remettre une lettre qui l'attendait au château; que cette lettre, datée du Havre, était de l'écriture d'Ulrich, et qu'elle était impatiente d'en connaître le contenu.

Alors, elle lut tout haut ce qui suit :

« Ma chère mère,

» Je quitte Paris, ce lieu de délices où l'on est fort malheureux; ce lieu où il y a tant de richesses,

que beaucoup s'y ruinent. Je suis de ceux-là, et j'ai bien peur que, mes folies et les révolutions aidant, mon père n'en augmente le nombre.

» J'ai pensé à faire comme le vicomte de Villefray, à me tuer, parce que je ne pouvais pas payer mes dettes de jeu ; mais à quoi eût servi ma mort? et ma vie peut servir à m'amuser encore, à payer mes créanciers et à vous procurer une nouvelle fortune.

» Je pars pour la Californie, ce n'est pas encore connu, et les premiers venus pourront s'y enrichir. Si je meurs, ne me pleurez pas trop, je n'en vaux pas la peine ; si je vis, j'espère vous faire rire en réparant le passé.

» Dites tout cela à mon pauvre père : je l'ai quitté dans un moment où le chagrin l'accablait, et je n'y pense qu'avec le cœur serré, car je vous aime tous.

» Dites aussi à Théodore que je lui choisirai un beau petit pays avec des sauvages, pour qu'il y vienne fonder un phalanstère, si la république ne lui donne pas la forêt de Saint-Germain.

» Faites mes adieux à mes sœurs, et tranquillisez Marthe ; son mari est le plus vertueux des hommes, j'ai fait inutilement tout ce que j'ai pu pour le rendre mauvais sujet.

» Au revoir et pardon, ma bonne mère.

» Votre fils,

» ULRICH. »

Ulrich prenait ses malheurs si gaiement, que l'ef-

fet en fut très-atténué pour la famille. Quant à Marthe, elle avait à peine écouté ; son œil ardent épiait Henri et Sophie avec une persistance qui devint tellement douloureuse pour la jeune fille, qu'elle sortit de la chambre et qu'on la vit bientôt traverser le parc pour aller près de Léa. C'était instinctivement un baume qu'elle allait chercher à ses blessures.

La jalousie est une terrible et cruelle passion. Nulle n'agit avec plus de puissance sur l'imagination ; elle crée des fantômes à qui elle donne toute la forme et l'apparence de la vérité. Bientôt l'esprit de Marthe crut voir une liaison complète et constante entre son mari et Sophie : leur réserve, c'était un masque dont ils couvraient leur intelligence ; l'absence, un moyen de lui échapper ; ces années passées à la campagne par Sophie avaient, dans ses idées, motivé les absences fréquentes de son mari, pour aller près de sa rivale ; ils avaient dû passer de longs jours ensemble, pendant qu'elle était seule à pleurer !... Et le besoin naturel à la jalousie, de se convaincre de ce qu'elle soupçonne, fit lever spontanément Marthe de son siége, la fit sortir de la chambre et courir à l'appartement de Sophie, se croyant certaine de trouver là quelques indices des coupables relations qu'elle soupçonnait.

La chaste demeure de Sophie n'avait rien de suspect ni de mystérieux ; seulement, sur une commode, le vieux coffret légué par le père de Sophie, et ren-

fermant ses papiers de famille, était religieusement gardé, quoiqu'elle ne l'eût plus ouvert, car elle n'avait pas voulu nourrir les regrets d'orgueil qu'ils pouvaient faire naître. Marthe chercha partout et ne vit rien que le coffre qui pût renfermer quelque mystère; elle s'en empara et courait dans sa chambre chargée de ce fardeau suspect, lorsque Henri, effrayé de l'expression menaçante qu'avait sa figure au moment où elle les avait quittés, se trouva sur ses pas qu'il avait suivis, et entra avec elle dans son appartement.

Dire ce que Henri éprouva en devinant jusqu'où l'avait poussée une jalouse curiosité, est difficile; car le sentiment délicat de l'honneur était poussé si loin par le comte de Meillan, qu'il l'emporta sur ses habitudes de douceur et de calme, et ce fut avec une violence qui lui était peu naturelle, qu'il interpella Marthe, pour savoir ce qu'elle prétendait faire de cette cassette, qu'elle venait de dérober dans la chambre de Sophie.

A ce ton rude et emporté, Marthe ne se soutint plus, elle l'accabla de reproches, lui disant qu'elle avait voulu une preuve matérielle de sa perfidie, et qu'elle la tenait.

Et comme Henri fit un mouvement pour lui enlever cette cassette, elle la précipita sur le plancher avec une telle violence, que le bois, vieux et léger, se brisa en morceaux, et qu'ils virent tous deux

s'étaler à leurs pieds, avec les débris du pauvre coffret, les papiers s'éparpillant autour d'eux. Ces vieux parchemins jaunis, ornés de gros cachets en cire rouge, ne ressemblaient guère aux lettres d'amour que Marthe avait cru trouver... mais avant qu'elle eût pu les examiner à loisir, Henri, hors de lui, l'avait écartée rudement en lui lançant une parole amère et offensante, telle que jamais jusque-là il n'en était sorti de sa bouche, et comme, effarée, elle levait les yeux sur lui, elle vit dans ses regards, à lui, une telle expression de mépris, qu'elle, qui avait été si désespérée de son indifférence, ne put soutenir ce regard; elle comprit à l'instant qu'il venait de passer de la pitié à la haine, et alors, foudroyée par cette pensée, elle tomba sans connaissance sur le plancher.

VI

Reconstruction.

Pendant qu'Henri donnait à sa femme les soins que l'humanité réclamait, qu'il la plaçait sur son lit, appelait une femme de chambre et faisait chercher un médecin, madame Kinserlay était restée près du lit de son mari, et, encore émue par la jalousie de Marthe, elle essayait de cacher son trouble et de s'en distraire en regardant Georgette, devenue plus affectueuse avec elle depuis qu'elle avait souffert.

La pauvre mère promenait parfois aussi un triste regard autour d'elle, s'apprêtant à quelque nouvelle douleur maternelle quand elle reverrait sa dernière fille, lorsqu'elle aperçut tout à coup dans le lointain du parc se dessiner une forme élégante, svelte, aérienne, qui courait légèrement, joyeuse, colorée et jolie à charmer les yeux les plus indifférents.

— C'est notre fille... dit avec orgueil Kinserlay, que cette vue ravissait toujours.

Et l'enfant caressante était dans les bras de sa mère.

— Elle m'a rendue à la vie, dit Léa, elle n'a vécu jour et nuit que pour moi et pour vous.

— Aussi nous avons quatre filles à présent, reprit gaiement le père.

Madame Kinserlay, muette de surprise, regardait, touchait, admirait son enfant avec un inexprimable bonheur, un rayon de pure joie illuminait enfin son âme, où les ténèbres s'étaient amassées sous la douleur : elle se rappela, la pauvre femme honnête et timorée, qu'elle avait considéré comme une punition du ciel le malheur qui frappait sa fille, et crut comprendre que la faveur céleste s'étendait de l'enfant sur la mère ; elle se sentit pardonnée et consolée ; son cœur puisa une force nouvelle dans cette espèce de résurrection de l'être innocent à qui Dieu avait rendu la vie afin d'y faire participer la femme qui se mourait.

Un peu plus tard, madame Kinserlay se retira dans sa chambre pour y prendre du repos ; Léa la suivit, et quand sa mère, à demi couchée sur un canapé, craignant de la perdre un instant de vue, n'osait fermer ses yeux accablés de fatigue, sa fille, à genoux devant elle, lui disait :

— Je serai là, ma mère, pendant votre sommeil,

comme je vous ai vue jadis près de mon lit d'enfant.

— Tu te souviens ! dit la mère avec joie.

— Alors, maman, je ne pouvais rien dire ; mon âme était enfermée, mais mes yeux voyaient : je me suis souvenue depuis, alors j'ai compris... oui... vous ne me connaissez pas, moi, mais moi je connais votre cœur, j'ai vu ces longues heures où vous pleuriez sur mon malheur, où vous priiez pour votre enfant. Oh ! si vous saviez comme j'étais impatiente de vous revoir pour vous le dire, pour vous répéter que je vous aime, car c'est à mon tour de vous donner toute la tendresse que j'ai reçue.

Des larmes douces et bienfaisantes sortaient alors des yeux de la mère, comme ces chaudes rosées qui fécondent le sol, et son âme si longtemps desséchée et aride s'attendrissait au point de faire germer les fleurs bénies de l'espérance et de la joie.

Après des heures d'une intime sympathie, puis d'un repos salutaire, commença pour la femme étiolée et insensible une vie nouvelle puisée à l'âme pure et joyeuse de son enfant.

Cependant Marthe s'était ranimée, et par ce retour subit naturel aux passions ardentes, elle déplorait et sa violence et les suites cruelles et insensées qu'elle avait eues; elle demanda vivement Henri, et fut frappée d'une profonde douleur en apprenant qu'il faisait avec une grande vivacité tous ses préparatifs pour quitter à l'instant le château.

C'était ainsi qu'il s'était toujours éloigné après quelque scène entre eux.

Elle essaya de se lever pour le chercher et n'en eut pas la force. On le prévint, et quoiqu'il eût le projet de partir sans la revoir, il vint dès que la femme de chambre l'avertit : ses habitudes ne lui permettaient pas de manquer à sa dignité et à celle de sa femme, en mêlant les gens de la maison à leurs différends.

Il vint au moment de monter en voiture et le lui dit.

Marthe pleura avec cette même véhémence qu'elle avait mise à s'irriter ; les mots ne pouvaient sortir de sa bouche à travers les sanglots.

Elle se fit apporter une boîte élégante de Tahan, qu'on lui avait donnée en mariage, remplie des cadeaux ordinaires en pareil cas ; puis elle congédia la femme de chambre, et restée seule avec son mari, elle essaya de se calmer pour lui dire :

— Henri, mettez dans le coffre les papiers de Sophie, je le lui donne en expiation!

Les papiers furent apportés par Henri.

En les plaçant, il ne fut pas possible de ne pas voir d'énormes cachets en cire rouge ; Henri fit un mouvement en reconnaissant ses armes sur l'un d'eux. C'était un vieux et énorme parchemin ; Marthe le déplia, il était la preuve d'une alliance entre les comtes de Meillan et les marquis Gauthier de Saint-Sernin...

— Gauthier! s'écria Marthe, c'était le nom du père de Sophie.

L'acte de naissance de la jeune fille ne laissa plus de doute sur sa noble naissance.

— Pauvre fille! ne put s'empêcher de dire Henri, en pensant aux splendeurs de sa race et aux misères de sa vie.

— Ne la plaignez pas, dit Marthe en pleurant, mais avec douceur; un jour elle sera heureuse!...

Son regard, alors tout noyé de larmes, se leva sur Henri avec une si touchante expression de douleur qu'il en fut ému.

— Henri, dit-elle en fermant le coffre, ceci était un de vos présents de mariage, vous le donnerez à Sophie avant de partir, si mes prières ne vous décident pas à rester.

— Si cela dépendait de moi, Marthe, je ne partirais pas, reprit le jeune homme, puisque vous dites que vous le souhaitez, avec un ton de prière auquel je ne résisterai jamais. Votre père a seul décidé mon voyage: inquiet sur ses affaires, ne recevant aucune nouvelle de son caissier, monsieur Morin, il m'envoie avec des instructions qui me donnent pour la première fois l'occasion de lui être utile.

— Partez donc, dit Marthe tristement, mais que ce ne soit pas avec la haine au cœur; qui sait ce qui peut arriver... Si vous ne me trouviez plus au retour pour me pardonner?

En ce moment, il se fit au cœur d'Henri comme un jour subit que lui faisait voir dans toute leur étendue les tourments de la pauvre femme passionnée qui l'avait tant tourmenté. Son ressentiment se fondit à cette vue douloureuse; il craignit d'avoir été coupable et sentit des larmes venir à ses yeux avec le repentir qui venait à son esprit; il lui prit la main.

— Marthe, dit-il avec bonté, je n'ai rien à vous pardonner, car c'est votre affection pour moi qui vous a rendue trop susceptible et vous a créé des sujets de chagrin sans réalité; maintenant, plus confiante, vous serez plus heureuse, et je ferai mon possible pour cela.

Jamais il ne lui avait parlé avec un ton aussi affectueux; il était profondément ému, car il voyait les ravages que le mal avait faits sur cette frêle organisation, et il s'effrayait d'en avoir été la cause involontaire. Marthe sentit bien qu'il était attendri, elle prit ses mains et voulut les approcher de ses lèvres; lui les retira, l'entoura de ses bras et l'embrassa avec tendresse.

— Merci, dit-elle, mon bon Henri!

— Nous nous reverrons bientôt, ma chère Marthe, répondit le jeune homme; puis, la pressant sur son cœur, il lui dit encore: Au revoir! et il partit.

Le soir de ce même jour on vit arriver le jeune Vandenbourg avec une lettre de son père. Le père ignorait complétement ce qui avait empêché son fils

de se présenter chez Kinserlay, mais il avait appris que le banquier avait quitté Paris et que ses affaires étaient embarrassées.

Il écrivait entre autres choses :

— J'ai dans mes affaires, qui n'ont pas cessé de prospérer, les cinq cent mille francs que vous m'aviez confiés et qui devaient être la dot de votre fille ; reprenez-les si vous en avez besoin, car les circonstances fâcheuses qu'amène pour toutes les maisons de banque la révolution de février jettent de l'embarras chez tous les banquiers de Paris, et je puis, si vous le souhaitez et que cela vous soit nécessaire, mettre à votre disposition le double de cette somme.

Le jeune Vandenbourg apprit en mêms temps à Kinserlay qu'avant de quitter Paris il avait vu M. Morin et s'était entendu avec lui pour faire face à tous les payements avec l'argent que son père mettait à sa disposition. Cette bonne nouvelle acheva la guérison de Kinserlay.

— J'ai, Monsieur, dit le jeune homme, une faveur à vous demander, c'est la permission de causer quelques instants avec mademoiselle Georgette.

Cette permission fut accordée sans peine, mais quand les deux anciens fiancés se trouvèrent en présence, ce ne fut pas sans émotion, et ils restèrent même quelque temps assis dans le salon vis-à-vis l'un de l'autre sans dire un seul mot.

Enfin Georgette se remit la première.

— Monsieur, dit-elle, vous avez sans doute demandé cet entretien pour reprendre votre parole; ne craignez pas de me l'avouer.

Le Hollandais, après un moment d'hésitation, prit un air grave qui contrastait avec son frais visage juvénile, et dit avec un peu de solennité :

— Je veux être sincère : vous avez été et vous êtes toujours la femme que je préfère, et la seule qui me semble devoir apporter la joie dans ma maison et dans mon cœur; mais vous avez, m'a-t-on dit, placé ailleurs votre affection, et s'il en est ainsi, pour ne vous causer aucun chagrin et ne vous attirer aucun reproche de votre père, je prendrai sur moi tous les torts de la rupture.

Georgette était touchée de la noble simplicité du fils et du père dans leur manière de faire le bien.

— Monsieur, dit-elle avec émotion, j'ai mérité de perdre le bonheur d'entrer dans une famille aussi honorable que la vôtre, et je regretterai toute ma vie ce bonheur!

Elle essuya une larme qui venait malgré elle à ses yeux, reprit courage et ajouta :

— Moi aussi, je veux être sincère.

Et elle le fut, elle raconta tout. Puis, comme elle était près d'achever son récit, elle se leva, tira de sa poche les lettres de Saint-Dizier et les siennes.

— Voilà toutes mes lettres. Lisez-les, je vous en prie. J'ajouterai qu'il ne me reste rien au cœur pour

celui à qui je les écrivis, que je puis être une honnête femme d'autant plus réservée que j'ai appris jusqu'où peut mener une étourderie. Mais je vous rends votre parole, que vous ne me trouverez plus digne, sans doute, de garder. Tout ce que je vous demande, c'est de ne plus me revoir pour ne pas ajouter à ma honte et à mes regrets.

Elle sortit du salon.

Le lendemain, son père la fit appeler de bonne heure, le jeune homme était près de lui.

— Georgette, dit le père, voilà M. Vandenbourg qui croit le moment venu de fixer le jour de votre mariage, et qui demande quand tu voudras lui accorder ta main.

Georgette eut alors pour le jeune homme un regard de joie, de reconnaissance et de tendresse qui l'enveloppa, pour ainsi dire, dans une atmosphère de bonheur. Un tel regard payait toute sa générosité.

Le jour fut fixé.

Quelques instants après, Georgette s'approchant du feu, le jeune homme eut l'idée de l'attiser et mit au milieu les lettres, après avoir fait un geste pour en demander la permission à sa fiancée, qui l'en remercia.

Puis, s'étant baissée, elle lui dit tout bas :

— Nous n'avions pourtant dû faire qu'un mariage de convenance.

—Et nous en ferons un?.. répondit le jeune homme avec tendresse, je vous en supplie, achevez!

— Ah! répondit Georgette les yeux remplis de douces larmes et un ineffable sourire sur les lèvres, moi j'en ferai un de reconnaissance et d'amour.

La jeune fille avait senti son âme toute entière se prendre à l'âme honnête et généreuse du jeune homme; elle avait reconnu le véritable amour.

— Que je suis heureux! répéta plusieurs fois le jeune Vandenbourg, si bien que le banquier l'entendit de son lit.

— C'est bien le moins, mon enfant, que vous ayez votre part du bonheur que vous ramenez dans notre famille, dit gaiement Kinserlay.

Le lendemain, le banquier quittait son lit et chaque jour amena une amélioration dans sa santé.

Léa, Sophie et Georgette continuaient de chanter près de lui; c'était son grand plaisir. Quand Léa crut le moment venu, elle proposa à son père d'amener les ouvriers, à qui elle et Sophie avaient appris à chanter en chœur, et qui voulaient le féliciter sur son retour à la santé.

C'était dans les premiers beaux jours du printemps, et vers le soir, à ce crépuscule mystérieux si favorable à l'harmonie des sons et des couleurs. Kinserlay s'assit près de sa femme, sur un canapé, devant la porte ouverte, entouré de Sophie, Léa, Georgette et

Vandenbourg, qui s'attachait chaque jour davantage à sa fiancée, comme elle s'attachait aussi à lui de plus en plus. Marthe elle-même avait quitté sa chambre, où cependant elle restait presque constamment; mais Léa l'avait amenée... Léa était la seule personne que Marthe vît avec plaisir. Oh! la pauvre femme était alors bien différente de ce qu'elle avait été, l'irritation qu'elle portait jadis à tout était tombée depuis sa dernière scène avec son mari. Elle ne se fâchait plus, mais aussi elle ne parlait presque plus. Quand on la pressait de se soigner et de voir un médecin, elle disait qu'elle n'était point malade et elle refusait. Mais sa porte était refusée à tout le monde, et on savait qu'elle passait tout le jour sur son lit. Léa seule obtenait parfois qu'elle lui ouvrît et savait trouver le moyen de la distraire. Le grand charme de Léa, ce qui rendait sa présence douce et bienfaisante à tous, c'était son ignorance complète des choses pénibles ou mauvaises de la vie. Elle avait l'ignorance de l'enfant et l'intelligence de la femme; croyant que tous étaient ainsi, ses paroles n'exprimaient que des choses aimables et faisaient oublier aux autres tout ce que leur vie pouvait avoir de douloureux. Son empire s'exerçait ainsi, et il était immense; qui n'a pas à oublier après avoir vécu?

Quand la famille fut ainsi réunie, tous les ouvriers vinrent chanter en chœur de beaux morceaux de musique religieuse des plus grands maîtres. Les trois

voix de femmes reprenaient les solos, et ce fut d'un effet magique.

Dans un moment, Kinserlay prit la main de sa femme et lui dit tout bas :

— Depuis que je vis ici, dans cette atmosphère de douce tendresse, je comprends, ma pauvre Marguerite, que j'ai dû te faire bien souffrir par ma brusquerie et mes dures paroles. Mais que Dieu me prête vie, je réparerai cela.

Madame Kinserlay serra la main de son mari dans les siennes, et le regarda avec des yeux remplis de reconnaissance et de surprise. Le fait est que Kinserlay était bien changé au physique et au moral. C'était une de ces natures qui ont peu de spontanéité et d'originalité naturelles, qui, faibles et sans principes arrêtés pour les soutenir, se laissent aller aux impressions qu'on leur donne et sont un reflet du milieu où elles vivent. La généralité des hommes est ainsi. Kinserlay avait été un excellent père et un assez bon mari, jusqu'au moment où des gens ayant intérêt à s'emparer de son esprit, lui avaient inspiré toutes les vanités bourgeoises de son époque, et l'avaient gâté en mettant une couche de prétentions d'homme politique et d'homme de plaisir viveur sur les honorables qualités de son caractère. Quand même le malheur n'eût pas abattu ces fumées de vaine gloire, le séjour à la campagne, la maladie, les plaisirs de l'affection devaient nécessairement les dissiper. Ce qu'il y avait

eu de commun et de vulgaire dans les manières et l'extérieur de Kinserlay avait dû changer aussi. Sa maladie avait blanchi ses cheveux, pâli son visage, amaigri sa personne, et, l'âge s'y joignant, la brusquerie de ses mouvements avait disparu pour faire place au calme qu'une vie paisible devait lui procurer ; son sang s'était renouvelé et ses idées s'étaient purifiées Les sentiments religieux s'éveillèrent naturellement en lui. Qui n'a pas pensé au ciel après l'expérience des choses de la terre ? Ces sentiments religieux achevèrent de donner de la distinction à ses manières, de la délicatesse à ses paroles ; il était devenu mûr pour le bien et il entrait avec dignité dans une vieillesse qu'il devait porter noblement.

Un soir où l'on chantait, il dit : « Si l'on faisait ainsi chaque jour ensemble la prière, on s'endormirait avec une bonne pensée. »

Léa voulut lui donner cette bonne pensée, et aussi qu'elle profitât pour d'autres. Jadis les ouvriers mécontents s'étaient plaints d'un trop long travail, et s'ils ne se plaignaient plus, ils souffraient encore ; la jeune fille demanda et obtint de son père une heure de travail de moins, pour leur demander et en obtenir les chants de chaque soir. L'accord fut fait à la grande joie des deux parties ; et comme souvent la pluie ne permettait pas de rester au dehors et que la chambre était trop petite, Léa s'empara d'une grande pièce à côté, au rez-de-chaussée de même et ouvrant

aussi sur le parc. On en avait fait un garde-meuble ; en portant ailleurs ce qui l'encombrait, on retrouva un ancien autel et l'on découvrit que cette pièce avait été la chapelle du château. Léa l'arrangea avec un goût parfait et en fit un lieu charmant pour ses concerts religieux. C'est ainsi que s'organisa, sans que personne y pensât, la prière du soir en commun ; les ouvriers, les domestiques et la famille, réunis dans le même lieu, ne faisaient plus qu'un devant Dieu.

Marthe se plaisait à cette musique religieuse : c'était le seul moment où elle se réunissait à la famille ; on en profita pour consulter le médecin à son insu ; il donna peu d'espérance ; elle s'éteignait d'un mal de poitrine dont elle avait aggravé et accéléré les ravages par la violence de son caractère. La mère seule connut le danger, elle en garda le secret dans son cœur ; elle avait été habituée à y renfermer tant de chagrins !

Un soir où le soleil se couchait resplendissant de lumière, et où les chants avaient lieu dans le parc, toute la famille, réunie sur le perron, vit s'avancer lentement, pâle et rêveur, Théodore, dont l'âme découragée n'avait plus ni force ni espérance ; il venait, sur la lettre qui le rappelait, près de son père malade. Il s'attendait à ne trouver que des esprits mécontents et irrités. Quelle fut sa surprise !.. Il examina, écouta, vit cette réunion de cœurs satisfaits qui bénissaient le ciel, et s'écria ravi :

— Quoi! c'est vous qui réalisez mes rêves?

Marthe lui prit la main en murmurant à voix basse :

— Mon frère, quand on va mourir, Dieu vous envoie de soudaines illuminations dans l'âme! Croyez-moi, la morale chrétienne a trouvé depuis longtemps ce que vous cherchez encore!

Et comme il regardait avec surprise sa sœur si résignée et si religieuse, elle jadis si incrédule et si impatiente, elle ajouta :

— Que veux-tu! le ciel, pour nous changer tous, a envoyé l'âme d'un de ses anges dans le corps de Léa.

Théodore put aussi croire au miracle, car il se sentit bientôt entraîné dans le cercle magique des idées de Léa; il devint chrétien fervent, et il disait comme Marthe que le secret si souvent cherché du bonheur et de la perfection, il le trouvait dans la morale de l'Évangile.

Un jour, Marthe lui dit :

— Quand je ne serai plus, il faudra obtenir de mon père qu'il unisse Henri et Sophie et qu'il les garde avec lui comme ses enfants.

Théodore trouva cette tâche possible, puisque Marthe pouvait l'ordonner.

La croyance en un meilleur monde avait apaisé leur âme.

Marthe eut une fin religieuse et résignée ; tous la pleurèrent.

Théodore lui obéit.

La jeune sœur de Vandenbourg vint plus tard au mariage de son frère. C'était une belle personne, honnête par nature et par principes, comme on l'était dans cette famille. Elle avait de plus au cœur cette poésie rêveuse et mystique de l'Allemagne. Elle s'entendit si bien avec Théodore, qu'ils ne tardèrent pas à s'aimer, et elle devint son heureuse et digne compagne.

Henri ne revit le château qu'après quelques mois d'absence ; il avait passé tout ce temps à arranger avec le vieux Morin et le père Vandenbourg toutes les affaires de Kinserlay, qui ne voulait plus retourner à Paris. On vendit l'hôtel, et, tout payé, il resta encore des immenses richesses qu'avait eues le banquier, trente mille livres de rente, le château, la manufacture ; il dut cela à la généreuse intervention de Vandenbourg et aux soins de M. de Meillan.

C'était assez pour être riche, en restant tous ensemble au château ; aussi n'eut-on aucune autre idée. En vain offrit-on la députation à Kinserlay, il refusa.

Un jour vint où Kinserlay rappela Henri de Meillan. « Vous ne cesserez pas d'être mon fils, » lui dit-il.

Madame Kinserlay servit de mère à Sophie le jour où mademoiselle Gauthier, marquise de Saint-Cernin, épousa son parent le comte Henri de Meillan. La pauvre mère avait bien quelques larmes dans les yeux. Le bonheur de Sophie était comme ces commencements de belles journées qui sont assombris par des nuages et où le soleil ne se dégage que lentement de vapeurs brumeuses; mais dans ces jours commencés sous un ciel inquiétant le soleil se montre toujours plus pur, plus brillant et plus radieux.

Les parents d'Henri, venus au château pour le mariage, s'y trouvèrent si bien qu'ils y restèrent. La colonie ne faisait qu'un; les travailleurs en étaient : d'ailleurs chacun travaillait et concourait à la prospérité et à l'embellissement du pays.

Quant à Léa, elle n'eut point d'autre amour sur terre que le chaste et pur amour de la famille; elle resta l'ange gardien, l'âme visible qui unissait tous ces liens en un seul. Le bonheur de ce qui l'entourait était son ouvrage; elle avait réuni cette famille divisée par des passions, des intérêts et des idées diverses, dans une seule pensée : aimer et prier avec elle; cela suffisait à cette âme venue si nouvellement du ciel qu'elle en avait encore toute la sublime pureté. Son pouvoir était dans son ignorance de tout mal, et ce fut aussi son bonheur que cette complète innocence.

L'avenir appartient peut-être ainsi aux âmes d'é-

lite étrangères à tout contact avec le monde des affaires, des intérêts et des mauvaises passions, et qui ont gardé dans la solitude la sainte flamme de l'amour du bien avec la volonté et la force de l'accompiir.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAP. I. La nuit porte conseil..... 5
II. Retour à la cabane paternelle..... 17
III. Deux secrets révélés..... 27
IV. Espoir d'amitié..... 39

DEUXIÈME PARTIE.

CHAP. I. La famille Kinserlay..... 43
II. Quelques jours d'illusion..... 59
III. Traité entre l'intérêt et la vanité aux dépens de l'amour..... 67
IV. Martyre d'un pauvre cœur..... 75
V. Projets ambitieux..... 87

TROISIÈME PARTIE.

CHAP. I. Le ménage de Marthe..... 99
II. Georgette..... 111
III. Les antipodes..... 123
IV. Le retour à Paris..... 129
V. Une âme qui s'veille..... 139
VI. Le ciel s'obscurcit..... 153

QUATRIÈME PARTIE.

CHAP. I. L'orage éclate..... 167
II. La foudre tombe..... 177
III. L'ange gardien..... 191
IV. Le sauvetage..... 205
V. Débris..... 223
VI. Reconstruction..... 235

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

IMPRIMERIE DE MOUREL FRÈRES, A SCEAUX.

JUN 7 - 1938